

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXXXII — ANNÉE 2005
1^{ère} LIVRAISON

Les textes publiés dans ce Bulletin expriment des points de vue personnels des auteurs qui les ont rédigés. Ils ne peuvent engager, de quelque façon que ce soit, ni la direction du Bulletin, ni la Société. Le conseil d'administration de la Société Historique et Archéologique du Périgord fait appel à chaque membre de notre compagnie afin de collaborer au Bulletin.

Les auteurs sont priés d'adresser les textes sur deux supports : un tirage papier et une disquette au format word. Les illustrations doivent être impérativement libres de droits. Le tout est à envoyer à : Marie-Pierre Mazeau-Janot, directrice des publications, Bulletin de la S.H.A.P. - 18, rue du Plantier - 24000 Périgueux. Les tapuscrits seront soumis à l'avis de la commission de lecture et éventuellement insérés dans une prochaine livraison. Il n'est pas fait retour aux auteurs des documents non publiés. Ils sont archivés à la bibliothèque de la S.H.A.P. où on pourra les consulter. Les articles insérés dans le Bulletin sont remis gracieusement à leurs auteurs, sous la forme de cinquante exemplaires tirés à la suite. Les bibliothécaires de la S.H.A.P. les tiennent à la disposition des bénéficiaires.

Directrice des publications :
Marie-Pierre MAZEAU-JANOT

Assistants :

Pierre ORTEGA et la commission de lecture

Ont collaboré à cette publication :

Michel BERNARD, Robert BOUET, Brigitte DELLUC, Gilles DELLUC, Pauline DEVAUX, Annie HERGUIDO, Alain RIBADEAU DUMAS, Michel SOUBEYRAN, Olivier TROUBAT.

Secrétariat :

Sophie BRIDOUX-PRADEAU et Sébastien POMMIER

Communication, relations extérieures : Guy PENAUD

Gestion des abonnements :
Michel BERNARD

Le présent bulletin a été tiré à 1 450 exemplaires

Dans le souci de préserver les droits de ses auteurs, la Société historique et archéologique du Périgord, déclarée d'utilité publique, se doit de rappeler à tous ce qui suit :

Les dispositions mentionnées dans le Code civil, article 534, s'appliquent dans leur intégralité à la présente publication (qui fait l'objet d'un dépôt légal). Toute reproduction publique, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est soumise à l'autorisation de la directrice des publications.

© S.H.A.P. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction sont interdites, sans accord écrit de la directrice des publications.

La directrice des publications :
Marie-Pierre Mazeau-Janot
S.H.A.P. – 18, rue du Plantier – F 24000 Périgueux

I.S.S.N. 1141 - 135 X

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXXXII — ANNEE 2005
1^{ère} LIVRAISON

SOMMAIRE DE LA 1^{ère} LIVRAISON 2005

● Conseil d'administration de la société	3
● Rapport moral 2004 (Brigitte Delluc)	5
● Rapport financier 2004 (Michel Bernard)	8
● Compte rendu de la séance du 3 novembre 2004	15
du 1 ^{er} décembre 2004	21
du 5 janvier 2005	27
● Editorial : Physique, sciences physiques et physique appliquée	33
● François Chabaneau, un savant périgordin oublié (Robert Bouet)	37
● Périgord et Périgordins autour du traité de Brétigny de 1360. Entre souverainetés françaises et anglaises. Fidélités et coureurs d'aventures (Olivier Troubat)	109
● Dans notre iconothèque et les archives : L'étonnante grotte de Rochereil (Grand-Brassac) (Brigitte et Gilles Delluc)	121
● Excursion du 25 septembre 2004 (Alain Ribadeau Dumas)	147
● Travaux universitaires : L'occupation médiévale du sol du pays d'Hautefort et de la forêt de Born (Pauline Devaux)	155
● Vient de paraître : Animisme et arts premiers, de P. Raux (Michel Soubeyran) ; Le partage des milliards de la Résistance, de J.-J. Gillot et J. Lagrange (la rédaction) ; Jean Filliol, du Périgord à la Cagoule, de la milice à Oradour, de B. et G. Delluc (la rédaction)	165
● Notes de lecture : <i>Lascaux et les mythes</i> (T. Guiot-Houdart) ; <i>Cluzeaux et souterrains du Périgord, tome 1 (2^e partie)</i> (S. Avrilleau) ; <i>Château et guerre et Le château au féminin</i> (collectif) ; <i>Atlas du patrimoine d'hier et d'aujourd'hui en pays lindois</i> ; <i>Paysages, attention fragile</i> (M. Testut) ; <i>Autour de Savignac-les-Eglises</i> (A. Herguido) ; <i>Physique impériale, cabinet de physique du lycée impérial de Périgueux</i> (F. Gires)	170
● Les petites nouvelles (Brigitte Delluc)	173

Le présent bulletin a été tiré à 1 450 exemplaires.

Photo de couverture : François Chabaneau. Ce tableau (huile sur toile, 46 x 60 cm), actuellement dans une collection privée, a déjà été reproduit dans notre *Bulletin* en 1920 pour illustrer l'article de A. Dujarric-Descombes sur ce savant. Porté sur l'inventaire après décès, il est possible que ce tableau ait été peint lors de son séjour à Madrid, époque où les personnages plus ou moins célèbres de la cour de Charles III se faisaient peindre, en particulier par Francisco de Goya (cliché Madiès).

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA S.H.A.P. POUR 2003-2006

MM. BARITAUD, BERNARD, BLONDIN, BOISSAVIT,
Mme DELLUC, M. DELLUC, Mme HERGUIDO, MM. LAGRANGE, LE NAIL,
Mme MAZEAU-JANOT, M. MICHEL, Mme MITEAU, MM. ORTEGA,
PENAUD, PETOT, POMMAREDE, RIBADEAU DUMAS, Mme ROUSSET.

BUREAU

Président : P. Pierre POMMAREDE.
Vice-Présidente : Mme Jeannine ROUSSET.
Secrétaire générale : Mme Brigitte DELLUC.
Secrétaire adjoint : Mme Annie HERGUIDO.
Trésorier : M. Michel BERNARD.
Trésorier adjoint : M. Guy PENAUD.

Direction des publications

Mme Marie-Pierre MAZEAU-JANOT, assistée de M. Pierre ORTEGA
et de la commission de lecture.

Bibliothécaires

M. Pierre ORTEGA assisté de Mmes MAZEAU-JANOT, MITEAU,
ROUSSET et de M. MICHEL.

Commission des bâtiments

MM. Thierry BARITAUD, Michel BERNARD, Gilles DELLUC,
Guy PENAUD, Alain RIBADEAU DUMAS.

Relations médiatiques

M. Guy PENAUD.

Direction du personnel

M. Guy PENAUD.

Délégations et commissions

Revue de presse et Petites Nouvelles : B. DELLUC.
Dans notre iconothèque et nos archives : G. DELLUC.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE DU MERCREDI 2 FÉVRIER 2005

RAPPORT MORAL POUR L'ANNEE 2004

C'est un plaisir, à l'occasion de l'assemblée générale, de présenter devant vous le bilan des activités de notre Compagnie au cours de l'année qui vient de s'écouler.

Nous sommes au milieu du mandat que vous avez confié pour trois ans à vos administrateurs.

Le conseil d'administration se réunit régulièrement, tous les deux mois, pour veiller à la bonne marche de nos activités, pour répondre aux questions imprévues, pour choisir les dates de nos sorties, pour décider des dépenses nécessaires au bon entretien de l'immeuble qui abrite notre siège, 18, rue du Plantier. La commission des travaux, composée de Thierry Baritaud, Michel Bernard, Gilles Delluc, Guy Penaud et Alain Ribadeau Dumas, a poursuivi l'aménagement de nos salles de réunion et tente de les rendre plus confortables. Mais, surtout, elle va avoir à faire face à des travaux, certains imprévus, tous urgents, concernant la toiture de l'immeuble et le plancher de la salle des séances. Le trésorier nous dira sans doute les solutions adoptées pour ces problèmes.

Nos réunions mensuelles, le premier mercredi, de quatorze heures à seize heures trente, sont toujours très suivies. Elles réunissent près d'une centaine de nos membres, sous la direction attentive du président. C'est l'occasion pour chacun d'informer ses collègues sur l'avancement de ses recherches, d'échanger des informations, d'entendre des communications variées sur l'histoire et l'archéologie du Périgord.

Tous les deux mois, le deuxième mercredi des mois impairs, à 18 h 30 au siège, une soirée réunit une cinquantaine de personnes autour d'un conférencier chargé de développer un thème particulier : le 14 janvier, nous avons écouté Brigitte et Gilles Delluc sur « Lascaux retrouvé. Les extraordinaires découvertes de l'abbé Glory » ; le 11 mars, Guy Penaud sur « Les crimes de la division Brehmer en Dordogne » ; le 12 mai, Mme Brelot sur « La ferme Parcot à Echourgnac : un témoignage d'architecture rurale » ; le 21 juillet, Pierre Pommarède sur « La séparation de l'Eglise et de l'Etat en Périgord » ; le 8 septembre, Francis Gires sur « Jean Brossel, un ancien élève du lycée Bertran-de-Born » et le 10 novembre, Thierry Baritaud sur « Les trésors déposés en 1940 dans une carrière de La Tour-Blanche ».

Notre excursion de printemps, le 3 juillet, sous la direction d'Alain Ribadeau Dumas et avec l'aide souriante et sans faille de Joëlle et Michel Bernard, s'est déroulée dans la région de Bergerac, avec des visites variées et passionnantes : le château de la Gaubertie, l'église de Saint-Nexans, la maison-forte de Fonvieille, la gentilhommière de Genthial et la forteresse de Montastruc. Notre excursion d'automne, le 25 septembre après-midi, nous a permis de visiter l'église de Cherval et les châteaux de Clauzuroux, Venduire et la Vassaldie.

Comme chaque année, nous adressons nos très vifs remerciements à toutes les personnes qui se sont dévouées pour nous guider et nous accueillir.

Les quatre livraisons de notre *Bulletin* constituent une nouvelle fois une publication remarquable : 768 pages, avec 40 mémoires inédits d'histoire et d'archéologie périgordines et de multiples informations précieuses. S'y ajoutent régulièrement les comptes rendus des réunions mensuelles, les Petites Nouvelles et de nombreuses informations bibliographiques (Entrées dans la bibliothèque, Revue de presse, Vient de paraître et Notes de lecture) très appréciées des chercheurs et des étudiants.

Surtout, la quatrième livraison de ce tome CXXXI a été conçue comme un ouvrage de *Mélanges* en hommage à Jacques Lagrange, qui fut pendant vingt ans le dévoué et efficace directeur des publications de notre compagnie : ce volume réunit les contributions inédites de 19 de nos membres, tout particulièrement écrites pour cet hommage. Marie-Pierre Mazeau-Janot a succédé à J. Lagrange à la direction du *Bulletin*, elle a su reprendre le flambeau superbement et nous lui en savons gré.

La bibliothèque, sous la direction de Pierre Ortega, aidé par un groupe fidèle d'administrateurs et de sociétaires, continue à s'enrichir régulièrement des échanges avec les sociétés savantes, de dons de nos membres et d'achats d'ouvrages. Elle a été soigneusement réorganisée de façon à placer à proximité des lecteurs les ouvrages ou collections les plus recherchés, en particulier tout le fonds Périgord. La salle de lecture est régulièrement ouverte aux membres de notre compagnie, chaque semaine, le samedi après-midi. Elle est de plus en plus accueillante. Un ordinateur, placé dans cette salle, permet de faire, à la demande, des recherches dans la version numérique de la *Mémoire du Périgord*.

Il me reste à vous parler du site Internet de notre Société. On peut le consulter très facilement en composant : www.shap.asso.fr sur son ordinateur. On découvre alors des rubriques informatives, comme l'historique de la Société, l'organigramme du conseil d'administration et les Petites Nouvelles, des rubriques pratiques, comme le moyen de devenir membre, le calendrier des prochaines réunions, et enfin, une rubrique « Boutique » qui donne la liste des ouvrages en vente, avec présentation de leur couverture. Ce site est très régulièrement consulté et c'est certainement un excellent moyen de se faire connaître. Il demeure seulement une étape à franchir : il faudrait que notre site soit référencé, de façon à ce qu'il soit proposé automatiquement à tous les utilisateurs dès qu'ils recherchent « SHAP », « histoire », « archéologie » ou « Périgord » sur leur moteur de recherche.

La vie quotidienne de notre compagnie est assurée par nos deux employés, Sophie Bridoux-Pradeau (à temps partiel) et Sébastien Pommier (à temps plein), qui travaillent en étroite collaboration avec vos différents administrateurs. De façon plus spécifique, la première est chargée de la préparation du *Bulletin*, le second du site de la S.H.A.P. et de l'assistance au Président.

L'année 2005 a très bien commencé par la remise du volume de *Mélanges* à Jacques Lagrange. Ce moment témoigne de notre reconnaissance envers celui qui fut notre dynamique et efficace directeur des publications pendant vingt ans. Il montre aussi la vitalité de notre société. Nous ne pouvons souhaiter qu'une chose, c'est que, malgré les difficultés matérielles, elle continue encore comme cela pendant des décennies.

La secrétaire générale,
Brigitte Delluc

Le rapport moral est adopté à l'unanimité.

RAPPORT FINANCIER POUR L'ANNEE 2004

Commentaires du trésorier de la S.H.A.P. sur l'exercice 2004

Avant de vous présenter l'exercice de l'année 2004, je voudrais adresser, en vous y associant, tous nos remerciements à nos commissaires aux comptes. MM. Brénac et Mention ont souhaité se retirer pour des raisons de santé. Ils avaient assumé cette fonction avec beaucoup de sérieux et de compétence. Nous comprenons leur décision mais c'est toujours avec regret que nous voyons s'effacer des personnes de qualité. Nos remerciements iront également à deux de nos adhérents qui ont accepté de prendre la relève. Je pense qu'il est inutile de présenter M. Charles Turri qui a géré la comptabilité de notre Société durant une dizaine d'années et M. Guy Rousset qui est également bien connu parmi nous.

Nous nous sommes réunis, ici même, le lundi 24 janvier, accompagnés de M. Guy Penaud pour vérifier les comptes arrêtés à la date du 31 décembre 2004.

Au préalable, j'avais relu quelques comptes rendus de mes devanciers. Celui du 5 janvier 1905 m'a semblé susceptible de vous intéresser car, malgré le recul d'un siècle, les similitudes sont frappantes et les soucis du trésorier identiques. M. Féaux avait succédé, en 1903, à M. de Thomasson de Saint-Pierre et il s'adressait ainsi aux membres de la Société :

« Messieurs, J'ai l'honneur de vous soumettre mon compte de gestion pour l'exercice 1904. Je suis heureux de constater que ce compte se solde par un excédent de recette considérable, dû à ce que, dans le courant de cette année, aucune occasion de dépense exceptionnelle ne s'est présentée et aussi à la réduction de nos frais d'impression ».

L'excédent des recettes était de 852,04 francs et l'actif de la Société se montait à 17 659,55 francs. C'était, effectivement, considérable !

Pour en terminer avec ce long préambule, je précise que notre Compagnie avait, en fin d'année, 1 304 membres cotisants, soit 12 de plus qu'en fin 2003 et 1 074 abonnés au *Bulletin* (32 de moins que l'an passé).

Comme M. Féaux, il y a cent ans, je suis heureux de vous présenter un bilan positif. Pour un ensemble de recettes qui s'élève à

128 845,70 €, nous avons 110 439,13 € de dépenses soit un excédent de 18 406,13 €.

Mais, je dois immédiatement tempérer votre enthousiasme car nous avons bénéficié, cette année passée, de circonstances favorables et imprévues.

En premier, nous avons perçu une aide à l'emploi du conseil général qui était prévue pour 2003 et qui n'a été versée qu'en 2004. Elle s'élevait à 1 100,50 €.

Ensuite, nous avons eu une ressource exceptionnelle car un de nos membres a acquis la collection complète de nos bulletins.

Enfin, nous avons vendu 23 SICAV-Associations de notre portefeuille de la Poste pour un total de 9 992,58 € (ce qui représente plus de 50 % de l'excédent). Nous avons procédé à cette vente car les cotisations de nos adhérents tardèrent à rentrer et il fallait faire face aux échéances du 3^e trimestre : URSSAF, ASSEDIC, Mutuelle complémentaire et salaires.

Comme chaque année, je vous signale que certains postes ne cessent d'augmenter et ce sont des contraintes sur lesquelles nous n'avons pas de prise.

Le prix de revient du *Bulletin* est lié à l'augmentation des coûts salariaux et aux charges afférentes ainsi qu'à la matière première, le papier, dont les frais se répercutent aussi sur le budget. Je souligne les efforts consentis par Mme Mazeau-Janot pour maintenir la qualité de notre publication. Que nos remerciements s'adressent à elle, également.

A compter du 1^{er} mars 2005, les frais d'affranchissement du courrier feront un bond de 6 % selon certaines prévisions !

Je n'évoquerai, que pour mémoire, la progression constante des impôts, taxes, assurances et des services : eau, électricité, gaz, collectes des déchets ménagers.

Nous avons, également, installé un site Internet entièrement réalisé par M. Sébastien Pommier. Ce site accroît le rayonnement de la Société mais il a un prix !

En revanche, les cotisations et les abonnements restent stables. Il ne me semble pas nécessaire de vous demander un effort supplémentaire mais, il serait bon, comme nous le répétons chaque année, de recruter de nouveaux membres. J'en profite pour remercier nos sociétaires qui nous adressent, avec leur paiement, le coupon-réponse renseigné. Ceci facilite notre tâche ainsi que la mise à jour permanente de notre répertoire.

Maintenant, nous allons envisager l'année 2005. Nous devons procéder à d'importants travaux car il est devenu indispensable de

refaire la totalité de la toiture à l'exception de la partie qui donne sur la rue du Plantier qui avait été réalisée sous la présidence du Dr Delluc. Après avoir fait établir 3 devis, nous avons choisi le « moins disant » pour une somme de 47 616,13 € que nous allons financer ainsi :

- d'une part avec nos fonds placés à la Caisse d'Epargne :
24 966,57 €
- d'autre part, par un emprunt de 22 649,56 €.

Après prospection auprès de différents organismes, nous avons obtenu les meilleures conditions auprès de la Caisse d'Epargne de Périgueux avec un taux d'intérêts de 3,87 %, pour une durée de cinq ans. Les mensualités seront de 419,44 €.

Je voudrais souligner le rôle majeur joué par la commission des Bâtiments et tout particulièrement de M. Thierry Baritaud pour son état des lieux et M. Jean-Pierre Boissavit qui a mené de main de maître les négociations avec les artisans et les banquiers. Qu'il soit vivement remercié pour toutes les actions qu'il mène avec efficacité et discrétion, au profit de la Société. Je remercie aussi M. Alain Ribadeau Dumas qui a négocié, lui aussi, une augmentation du loyer du SMD 3. Cela nous donnera une ressource supplémentaire de 623 € par an. Je vais, maintenant, vous présenter le bilan en détail et répondre à d'éventuelles questions.

J'espère ne pas avoir abusé de votre patience et je vous remercie de votre attention.

Le trésorier,
Michel Bernard

Commission de contrôle aux comptes

La commission d'apurement des comptes de la Société historique et archéologique du Périgord, composée de MM. Guy Rousset et Charles Turri, s'est réunie, le 24 janvier 2005, au siège de l'association en présence de M. Michel Bernard, trésorier, et de M. Guy Penaud, trésorier adjoint.

Elle a examiné les documents suivants, concernant la gestion de l'exercice 2004 :

- 1 - Le cahier de comptabilité générale, où sont enregistrées toutes les entrées et toutes les sorties de chacun des quatre comptes financiers utilisés, a été examiné. Le montant des débits cumulés s'élève à 110 439,57 €.
- 2 - Les cahiers des recettes, arrêtés au n° 1743 en page n° 34, où sont reportés les crédits de l'exercice enregistrés sur le cahier de comptabilité générale et totalisés à la somme de 128 845,70 €.
- 3 - Le cahier des dépenses, arrêté au n° 1740, page n° 11, à la somme de 110 439,57 € a bien été présenté. Un sondage effectué n'a révélé aucune erreur ou omission.
- 4 - Le compte de résultat de l'exercice 2004 fait ressortir un excédent des recettes de 18 406,13 €. Les sommes correspondantes aux dépenses et aux recettes sont bien celles relevées sur les cahiers de la comptabilité.
- 5 - Le compte de l'actif est arrêté au 31 décembre 2004 à la somme de 128 791,66 € (contre 119 735,92 € au 31 décembre 2003), soit une augmentation de 9 055,74 €.
La commission a vérifié la réalité des existants (Caisse d'Epargne, espèces, C.C.P., B.N.P., titres).
- 6 - Les pièces justificatives des opérations comptables effectuées ont été vérifiées par sondage. Régulièrement ordonnancées et établies, elles n'ont révélé aucune anomalie.
- 7 - Les documents relatifs aux salaires sont régulièrement tenus à partir des bulletins de salaire.

En conséquence, la commission estime que les comptes soumis à l'assemblée générale et arrêtés aux sommes indiquées ci-dessus sont sincères et représentent bien la gestion de l'exercice 2004. Ils sont également le reflet de la valeur du patrimoine tel qu'il est actuellement comptabilisé.

En conclusion, elle estime que l'assemblée générale peut donner quitus au trésorier, M. Michel Bernard, pour la gestion 2004.

Les commissaires aux comptes :
G. Rousset et Ch. Turri

Le rapport financier est adopté à l'unanimité.

COMPTE DE RESULTAT DE LA S.H.A.P.

	Exercice 2003	Prévisions 2004	Exercice 2004
PRODUITS			
Diplômes	600,00	600,00	536,00
Cotisations	24 482,63	26 000,00	24 395,36
Abonnements	34 542,00	33 000,00	33 628,80
Dons	586,26	800,00	646,80
Ventes	1 670,32	6 000,00	5 065,90
Photocopies	383,92	700,00	678,22
Loyers	23 943,06	23 800,00	23 833,68
CNASEA	18 286,36	13 300,00	17 533,35
Intérêts	1 400,72	1 600,00	1 682,87
Divers et vente de SICAV	2 764,28	2 300,00	11 374,41
Aide à l'emploi	1 314,86	1 000,00	4 364,50
Excursions et congrès	4 646,00	3 000,00	4 812,00
Edition Léo Drouyn	325,72	0,00	248,81
Boîtes pour Bulletins	75,00	0,00	45,00
TOTAL	115 021,13	112 100,00	128 845,70
Mouvement de fonds	16 000,00		
<i>Total avec mouvement de fonds</i>	131 021,13		128 845,70

	Exercice 2003	Prévisions 2004	Exercice 2004
CHARGES			
Impression du bulletin	24 125,41	23 000,00	25 962,51
Cotisations et abonnements	779,31	1 200,00	1 004,75
Correspondance, envoi du bulletin	4 573,36	4 000,00	3 987,70
Papeterie	545,86	1 000,00	1 077,53
EDF-GDF-Eau	3 766,87	5 000,00	4 119,98
Edition	0,00	0,00	0,00
Impôts et assurances	11 753,30	12 200,00	12 613,91
Salaires et charges	32 645,47	36 000,00	38 314,20
Achats de livres	1 173,28	4 000,00	1 908,16
Frais de bureau	1 418,60	3 500,00	3 454,10
Travaux	12 792,34	16 300,00	11 713,70
Excursions et congrès	4 035,00	3 500,00	3 668,97
Réceptions, publicité, déplacements	719,97	1 400,00	1 854,10
Divers	717,66	700,00	231,24
Provision édition	0,00	0,00	0,00
Léo Drouyn	0,00	0,00	0,00
Reliure Bulletins	463,67	300,00	528,72
Boîtes pour bulletins	0,00	0,00	0,00
TOTAL	99 510,10	112 100,00	110 439,57
Mouvement de fonds	16 000,00		
<i>Total avec mouvement de fonds</i>	115 510,10		110 439,57

ACTIF DE LA SOCIETE

	Au 31/12/2004 <i>En euros</i>
<i>Disponible en compte</i>	
Caisse d'Epargne	65 789,73
Espèces	684,19
Chèques postaux	18 139,95
BNP	1 817,34
<i>total</i>	86 431,21
Titres en dépôt	
SICAV Associations	31 356,72
BNP OBLI Trésor (<i>Kleber Euro souverain</i>)	2 200,09
BNP Epargne retraite	8 124,30
<i>total</i>	41 681,11
<i>Immeubles de la Société,</i> 16-18 rue du Plantier (pour leurs valeurs d'achat)	679,34
 TOTAL GENERAL	 128 791,66

BUDGET PREVISIONNEL POUR 2005

Produits

Diplômes	600,00
Cotisations	26 100,00
Abonnements	34 500,00
Dons	800,00
Ventes	6 000,00
Photocopies	700,00
Loyers	24 450,00
CNASEA	13 300,00
Intérêts	1 600,00
Divers	2 300,00
Aide à l'emploi	1 650,00
Excursions	4 500,00
Léo Drouyn	500,00
Boîtes pour bulletins	100,00
Apport de la Caisse d'Épargne pour travaux	16 583,00

TOTAL

133 683,00

Charges

Impression du Bulletin	26 000,00
Cotisations et abonnements	1 200,00
Affranchissement courrier	4 200,00
Papeterie	1 000,00
EDF-GDF-Eau	3 500,00
Edition	0,00
Impôts et assurances	13 000,00
Salaires et charges	39 500,00
Achats de livres	2 200,00
Frais de bureau	2 000,00
Travaux	34 483,00
Excursions	4 000,00
Publicité, déplacements	1 400,00
Divers	700,00
Provision édition	0,00
Léo Drouyn	0,00
Reliure Bulletin	500,00
Boîtes pour bulletins	0,00

TOTAL

133 683,00

Comptes rendus des réunions mensuelles

SEANCE DU MERCREDI 3 NOVEMBRE 2004

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 92. Excusés : 12.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FELICITATIONS

- Mlle Elsa Duverneuil, reçue à sa maîtrise d'histoire de l'art avec mention très bien
- M. Claude Labalue, licencié en philosophie.

NECROLOGIE

- M. de La Loge d'Ausson, qui avait accueilli notre Compagnie dans sa belle chartreuse de Verdon, près de Saint-Agne
- Philippe Cournil

ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE (pour les trois mois précédents)

Entrées d'ouvrages

- Fénelon (F. de Salignac de La Mothe), 1761 : *Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*, original *in folio* réalisé à partir de l'original complet de 1734, publié par Jacques de Wetstein et Henri Châtelain, avec quarante vignettes et culs-de-lampe (don de René Faille, membre d'honneur de la S.H.A.P.)

- Du Lac (Joseph), 1872 : *Bergerac et son arrondissement (notice historique)*, Périgueux, imprimerie Dupont
- Fénelon (M. de), 1811 : *Les Vies des anciens philosophes, avec un recueil de leurs plus belles maximes*, Paris, imprimerie de Cussac
- Remark (Grégoire), 2004 : *Premières recherches sur les apports du Quercy dans la sculpture romane à figures du Périgord. Exemples des églises de Saint-Michel-de-Rivière, Thiviers, Saint-Jean-de-Côle, Merlande, Cénac, Saint-Amand-de-Coly et Saint-Avit-Sénieur*, mémoire de DEA en histoire, art et économie des origines des temps modernes au temps présent, Bordeaux III, 2 volumes (don de l'auteur)
- Laur (Jean), s.d. : *L'œuvre philatélique de Roger Chapelet*, Montpon-Ménéstérol, Editions Les Presses de la Double
- Bernadac (Bernard), 1988 : *Un peintre et un marin, Roger Chapelet*, Montpon-Ménéstérol, Editions Les Presses de la Double
- Collectif, 1993 : *65 ans de peinture. Roger Chapelet*, album, Montpon-Ménéstérol, Editions Les Presses de la Double
- Gillot (Jean-Jacques), Lagrange (Jacques), 2004 : *Le Partage des milliards de la Résistance*, Périgueux, Pilote 24 édition (don de l'éditeur)
- Testut (Michel), 2004 : *Paysages. Attention fragile*, Périgueux, La Lauze (don de l'éditeur)
- Cabirol (James), 2002 : *Montpon-Ménéstérol*, Montpon-Ménéstérol, Editions Les Presses de la Double (ouvrage édité à l'occasion de la félibrée)
- Raux (Pascal), 2004 : *Animisme et arts premiers*, Fontaine, Editions Thot (don de l'auteur)
- Souloumiac (Michel), 2004 : *Mademoiselle de La Force, un auteur méconnu du XVIII^e siècle*, La Force, A.R.A.H. (don de l'A.R.A.H.)
- Guiot-Houdart (Thérèse), 2004 : *Lascaux et les mythes*, Périgueux, Pilote 24 édition (don de l'éditeur)
- Aujoulat (Norbert), 2004 : *Lascaux. Le geste, l'espace et le temps*, Paris, Le Seuil (don de l'auteur)
- Favier (Jean) (sous la dir. de), 2004 : *Recueil des actes de Philippe Auguste, roi de France, chartes et diplômes relatifs à l'histoire de France. Tome V : supplément d'actes, actes perdus, additions et corrections aux précédents volumes*, Paris, Diffusion de Bocard
- Combet (Michel) et Héryn (Robert) (textes réunis par), 2004 : *Château et guerre. Actes des Rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord, 25-27 septembre 1998*, Pessac, Ausonius éditions (note sur la forteresse de Castelnaud) (don de M. Combet et A.-M. Cocula)

- Cocula (Anne-Marie) et Combet (Michel) (textes réunis par), 2004 : *Le château au féminin. Actes des Rencontres d'archéologie et d'histoire du Périgord, 26-28 septembre 2003*, Pessac, Ausonius éditions (note sur le château de Jumilhac) (don de M. Combet et A.-M. Cocula).

Entrées de documents, tirés-à-part et brochures

- Familles de Carbonnières, Saint-Brice, d'Abzac de Falguerat, ensemble de documents photocopiés (don de M. Alix)

- Mathet (A.), 1920 : *Monseigneur Bruzat. L'abbé Abdon*, Périgueux, Annuaire de l'Association amicale des anciens élèves de Saint-Joseph

- Groupe archéologique de Monpazier, s.d. : *Les Eglises romanes du Monpaziérois*, Monpazier, Groupe archéologique *Mons Paciarus*

- Lot de documents du XVIII^e siècle, baux de location, quittances et procédures concernant des commerçants, artisans, aubergistes et maréchaux-ferrants du Greffe à Périgueux (don de Jacques Lagrange, qui les avait reçus de M. Corneille)

- Biraben (Jean-Noël), 1984 : Rabelais, démographe et utopiste de la population, *Population*, 4-5, p. 733-750 (don de l'auteur)

- Bénéjean (Mireille), 2004 : Trésors artistiques de la Dordogne, tiré-à-part extrait de *Le Festin*, n° 48, p. 39-45 (don de l'auteur)

- Ducouso (Roger), Faivre (Maurice), Klen (Michel), Monneret (Jean), 2004 : *La France en Algérie 1830-1962, les réalisations, l'héritage*, Paris, Le Cercle pour la défense des combattants d'AFN (don de l'Amicale des pieds-noirs de la Dordogne).

REVUE DE PRESSE (pour les trois mois précédents)

- *Les Cahiers du chanoine*, Bulletin des Amis de La Roque-Gageac, 2004, n° 1 : Tarde, la maison de Marsillac, Albéric Cahuet

- Confavreux (Joseph), 2000 : Usages sociaux et politiques de la monnaie en Dordogne dans la première moitié du XIX^e siècle, *Ruralia*, n° 7, p. 9-42

- *Archives en Limousin*, 2004, n° 23 : Thomas-Robert Bugeaud

- *Catalogue de l'hôtel des ventes du Périgord*, Bergerac, 16 mai 2004 : avec des notices concernant plusieurs peintres périgourds (don de Denis Chaput-Vigouroux)

- *Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, 2004, n° 74 : La Douze, Fleurac

- *Périgueux magazine*, août 2004 : la libération de Périgueux

- *Le Festin*, 2004, n° 51 : truffes du Périgord, Aliénor d'Aquitaine

- *Aquitaine historique*, 2004, n° 69 : Javerlhac-et-la-Chapelle-Saint-Robert
- *Courrier français*, août 2004 : la libération de Périgueux
- *GRHIN*, CR n° 333, 2004 : petit aperçu historique sur la guerre de Cent Ans
- *Le Journal du Périgord*, 2004, n° 116, 118 : les immeubles Renaissance de Périgueux ; Archignac ; Saint-Aulaye
- *Art et histoire en Périgord Noir*, 2004, n° 98 : dossier Lucien Maleville (l'homme, le peintre et l'infatigable défenseur du patrimoine)
- *La Forge patrimoine*, 2004, n° 14 : les tanneries à Souillac, le *castrum du Roc*
- *Bulletin de la Société d'Etudes historiques de la Nouvelle-Calédonie*, 2004, n° 141 : Louis Tardy de Montravel
- *Chroniques nontronnaises* présentées par le GRHIN, 2004, n° 20 : réfractaires, émigrés et biens nationaux, guerres de Religion, chaos de Piégut-Pluviers, l'ordre de Grandmont, les brigades internationales
- *Lemouzi*, octobre 2004 : nécrologie de Pierre Saumande, décédé le 27 novembre 2003 ; sur le suffixe occitan *ac*
- *Presse locale*, septembre 2004 : restauration du clocher de la cathédrale Saint-Front à Périgueux (projet) ; maison dite de l'abbé à Chancelade (projet) ; nouveau bac de Campniac
- *Presse locale*, octobre 2004 : pont de Sourzac ; château de la Rolphie à Coulounieix ; entreprise Férygnac d'Hautefort
- *Presse locale*, novembre 2004 : peintures murales (XVII^e siècle) et colonnes romanes dans l'église d'Angoisse.

COMMUNICATIONS

Le président donne des nouvelles de notre compagnie. Il se réjouit du grand nombre de cotisations envoyées par nos collègues à la suite d'une lettre de rappel, qu'il a voulu courtoise et aimable. Le site Internet de la S.H.A.P. est visité près de vingt fois par jour. L'ouvrage de *Mélanges* préparé pour Jacques Lagrange, notre ancien directeur des publications, lui sera offert au cours de la séance de janvier 2005, avec une présentation par notre président d'honneur, le Dr Gilles Delluc.

Le 23 octobre, Eric Perrin, sur la chaîne de télévision France 3, a consacré son émission *Escapade* à Cadouin, avec la collaboration de Marcel Berthier pour l'histoire de l'abbaye et de Gilles Delluc pour l'histoire du Suaire.

Mme Bénéjean a établi, pour la commission diocésaine d'art sacré, l'inventaire des 142 objets conservés dans le trésor de la cathédrale Saint-Front et celui des 43 objets déposés actuellement à Chancelade.

Notre prochaine soirée bimestrielle, le mercredi 10 novembre, sera animée par Thierry Baritaud, qui parlera des trésors déposés, en 1940, dans une carrière de La Tour-Blanche.

Dans notre agenda : le 15 novembre à Paris, une journée d'études des sociétés savantes (M. Boissavit sera notre représentant) ; du 9 mai au 26 août 2005, aux Archives départementales de la Dordogne à Périgueux, exposition « Cabinet de physique du lycée impérial de Périgueux » (par Francis Gires).

M. Bousquet a envoyé pour notre photothèque un véritable reportage photographique sur la destruction de la gare routière de Périgueux.

Mme Barathieu, fille de notre ancien président, le Dr Lafont, présente une belle photographie de l'ancien bac de Campniac (photo qui fut présentée dans de nombreuses expositions). Le président souhaite que ce beau document figure en couverture de l'un de nos prochains bulletins. Dans le même esprit, le Dr Biraben offre à notre iconothèque la copie d'une superbe photographie, provenant de sa bibliothèque personnelle. Il s'agit du portrait de Mgr Chastaing, lors d'une cérémonie organisée par ses collègues des paroisses voisines, pour célébrer sa nomination au titre de « camérier secret du pape, à titre surnuméraire ». Ce prêtre de la modeste paroisse de Bourniquel avait fait don de collections d'outils préhistoriques au musée du Latran. En remerciement, il avait reçu ce titre honorifique. Le père Pommarède indique que, sur la photographie, Mgr Chastaing porte, sur les épaules, la « manteleta » par-dessus son rochet.

Le président présente ensuite une jeune étudiante, Elsa Duverneuil, qui vient de soutenir brillamment une maîtrise d'histoire de l'art sous la direction de Mme Gaborit (Bordeaux 3). Elle a travaillé sur un livre d'heures de la fin du XV^e siècle appartenant à la bibliothèque municipale de Périgueux et dont on ne connaît pas l'origine. Ce document méconnu était précieusement conservé dans les réserves. Il s'agit d'un manuscrit de 322 pages, très richement illustré : douze grandes enluminures, pleine page, et des petites enluminures sur chaque page. Les thèmes figurés sont étonnamment variés : les travaux du mois, la Bible, la vie de Jésus Christ, la vie des saints. La communication est accompagnée d'une projection montrant quelques-unes de ces enluminures, aux couleurs magnifiquement bien conservées : un homme sauvage, un monstre hybride, des

oiseaux, le travail du boulanger, le battage, la taille de la vigne, Job sur son fumier, l'Annonciation, l'adoration des rois mages, la fuite en Egypte, sainte Barbe, saint Nicolas et les trois enfants dans le baquet, l'archange Michel, pour ne citer que quelques exemples. Parmi ces documents, une illustration exceptionnelle « la compassion du Père » (Dieu le Père tient dans ses bras le corps du Christ) : c'est un thème jamais représenté avant 1450. Nous souhaitons qu'un résumé de son mémoire soit publié dans notre *Bulletin*.

Pour conclure notre séance, Michel Testut vient présenter son nouveau livre : « Paysages, attention fragile ». Encouragé par Gérard Fayolle, il a voulu dire combien nos paysages ruraux sont beaux, mais menacés par les comportements d'aujourd'hui, en particulier : par le mitage, par une architecture non maîtrisée et, enfin, par la déprise agricole. Il signale les belles plaquettes mises au point par le CAUE (dont notre ancien secrétaire général, Dominique Audrerie, fut le directeur) : elles sont malheureusement trop peu connues. Il aimerait la création d'un service des Paysages de France, comme il existe un service des Bâtiments de France, à la disposition des maires des secteurs ruraux.

M. Naboulet s'interroge sur les bienfaits et les méfaits d'un excès de réglementation et il donne pour exemple celui d'un de ses amis qui a acquis un moulin à Brantôme pour en faire un musée. Il a obtenu un refus : le moulin est en zone inondable. Aujourd'hui le bâtiment est entièrement « tagué ».

M. Védrenne, ancien divisionnaire de la DDE, actuellement commissaire enquêteur à Sarlat, indique que la carte communale, aujourd'hui en vigueur, est un document bien adapté à la préservation des paysages. J. Rousset précise que cette carte communale est contrôlée par le service de l'Agriculture et que l'on ne peut plus créer de nouveaux hameaux, ni construire en zones forestière ou agricole.

Tout n'est pas négatif. Dans certaines communes, on reconstruit les halles détruites au XVIII^e siècle. Le Dr Blondin signale l'existence d'associations (comme « Les Maisons paysannes de France ») qui font un excellent travail dans ce sens.

Après avoir évoqué les constructions pour le moins discutables dans les quartiers nouvellement urbanisés autour des villes et souhaité que les constructions agricoles soient plus esthétiques, M. Testut conclut que la priorité est certainement de conserver nos agriculteurs : ils sont les meilleurs garants de la beauté de nos paysages.

Vu, le président
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc
secrétaire générale

ADMISSIONS de mai 2004 (complément) (pour l'année 2005)

- P. Niquot Thierry, 104, avenue du Général-de-Gaulle, 24660 Coulounieix-Chamiers, présenté par le P. C. Miane et le P. P. Pommarède.

ADMISSIONS de novembre 2004 (pour l'année 2005)

- M. Roux Jean-François, 2, rue des Chevreuils, 24100 Creysse, présenté par M. J.-P. Boissavit et le colonel M. Bernard ;

- M. Vergnaud Michel, Le Bourg 24320 Goûts-Rossignol, présenté par le P. P. Pommarède et M. H. Villemonte de La Clergerie ;

- Mlle Bocca Nicole, route de Payenchet, 24430 Marsac-sur-l'Isle, présentée par M. J. Borie et Mme J. Borie ;

- M. le comte de Saint-Exupéry Henri, château de Cardou, 24150 Bourniquel, présenté par le P. P. Pommarède et le Dr J. Brachet ;

- M. Robert Alain, Les Potences, 24420 Sorges, présenté par M. J.-C. Savignac et le P. P. Pommarède ;

- P. Demoures Philippe, presbytère, 24420 Savignac-les-Eglises, présenté par Mlle R. Lasserre et le P. A. Fayol-Fricout ;

- M. Ratier Jacques, 13, rue des Arums, 24750 Trélissac, présenté par M. G. Penaud et M. J.-C. Savignac ;

- M. Gauthier Christophe, 15 bis, rue des Cerisiers, 92700 Colombes, présenté par M. J. Gauthier-Villot et M. J.-P. Boissavit.

SEANCE DU MERCREDI 1^{er} DECEMBRE 2004

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 98. Excusés : 9.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FELICITATIONS

- M. Louis Vogel, pour son centième anniversaire

- M. François Gondran, architecte des Bâtiments de France, nommé chef de service des Bâtiments de France de la Gironde, avec une mission de coordination régionale du Patrimoine.

NECROLOGIE

- Claude Albert

- Yvan Bardy

- Claude Testut

- Mme de Mézières, fille d'Alberte Sadouillet-Perrin (†)

ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

Entrées d'ouvrages

- Le Roy (Eugène), 1984 : *La damnation de saint Guynafort*, Périgueux, éd. Pierre-Fanlac
- Cousinou (Gabriel), 1947 : *Le théâtre des amours*, Bergerac, imprimerie générale du Sud-Ouest
- Favier (Jean), 2004 : *Les Plantagenêts : origines et destin d'un empire XI^e - XIV^e siècles*, Paris, éd. Fayard
- Herguido (Annie), 2004 : *Autour de Savignac-les-Eglises : trois parcours chargés d'histoire*, Bayac, éd. du Roc de Bourzac (don de l'auteur et de l'éditeur)
- Lavalade (Yves), 2004 : *Dictionnaire de noms de personnes, Limousin - Marche - Périgord : racines occitanes*, Saint-Paul, éd. Lucien-Souny
- Lassure (Christian), Repérant (Dominique), 2004 : *Cabanès en pierre sèche de France*, Aix-en-Provence, éd. Edisud
- Lassaingne (Jean), 1961 : *Sagesse périgourdine*, Périgueux, éd. Pierre-Fanlac
- Lesfargues (Bernard), 1961 : *Florilège des poètes occitans du Bergeracois*, Bergerac, éd. municipalité de Bergerac
- Ducourtieux (Madeleine), 1980 : *Le lac des cygnes*, Périgueux, éd. Pierre-Fanlac
- Collectif, 2004 : *Les roches décoratives dans l'architecture antique et du Haut Moyen Âge*, Paris, éd. CTHS, (coll. Archéologie et histoire de l'art, n° 16)
- Association La Pierre angulaire, 2001 : *Atlas du patrimoine d'hier et d'aujourd'hui en pays lindois*, éd. Fédération des aînés ruraux de la Dordogne (don de J. Darriné)
- Lartigue (Jean-Jacques), 2002 : *Dictionnaire et armorial de l'épiscopat français (1200-2000)*, Paris, éd. I.C.C.
- Avrilleau (Serge), 2004 : *Cluzeaux et souterrains du Périgord, tome I (2^e partie), arrondissement de Bergerac, partie nord*, éd. Libro-Liber (don de l'auteur)
- Proust (Evelyne), 2004 : *La sculpture romane en Bas-Limousin : un domaine original du grand art languedocien*, Paris, éd. Picard
- Daniel Rops, 1947 : *Notre histoire, seconde partie : de 1610 à nos jours*, Toulouse-Paris, éd. Didier (don F. Lavergne).

Entrées de documents, tirés-à-part et brochures

- Védrenne (Jean-Marie), s.d. : *Un acteur lindois : Pierre Lafon 1773-1846*, tapuscrit (don de l'auteur)

- Port (Célestin), 1867 : *De Paris à Agen*, Paris, éd. Hachette, extraits photocopiés concernant le Périgord (don J.-N. Biraben)
- Duverneuill (Elsa), 2004 : *Etude iconographique et stylistique des enluminures du manuscrit 68 de la bibliothèque municipale de Périgueux*, Université de Bordeaux III, maîtrise histoire de l'art, 2 volumes (don de l'auteur)
- Photographies de Terrasson (don M. Lafeuille)
- Photographies des travaux de la gare routière à Périgueux (don J.-R. Bousquet)
- *14-18, le magazine de la Grande Guerre*, n° 22, oct.-nov. 2004
- Plan de Périgueux vers 1850 avec les deux projets, de la ville et de la compagnie de chemin de fer, d'implantation de la gare (don F. Lavergne)
- *Plan d'ensemble du projet d'amélioration de la voirie urbaine dans la ville de Périgueux*, XIX^e siècle (don F. Lavergne).

REVUE DE PRESSE

- *Taillefer, connaissance et mise en valeur du patrimoine du pays de Villamblard*, 2004, n° 16 : le clergé périgourdin, Villamblard, pierres gravées à Campsegret, exécutions à Saint-Julien-de-Crempse en 1944, gallo-romain à Saint-Hilaire-d'Estissac et Montagnac-la-Crempse, église de Saint-Florent à Clermont-de-Beauregard
- *Le Journal du Périgord*, 2004, n° 119 : Nontron, Bridoire, hôtel de Lestrade à Périgueux
- *Art et histoire en Périgord Noir*, 2004, n° 99 : Fernand de La Tombelle ; Garde nationale mobilisée à Sarlat (1870-1871) ; train à Archignac
- *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, 2004, t. CXXXII : les Plantagenets et Grandmont
- *Dordogne, le Périgord en marche*, 2004, n° 32 : églises romanes du Ribéracois
- *Bulletin communal de Saint-Chamassy*, 2004, n° 6 : famille Vassal (don R. Alix)
- *La vie à Audrix*, 2004, n° 30 : biens nationaux à Audrix en 1796 (don R. Alix)
- *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 2004, n° 627 : famille de Maleville.

COMMUNICATIONS

Le président convoque les membres à l'assemblée générale ordinaire, pour le 5 janvier 2005. Si le quorum n'est pas atteint, elle aura lieu le mercredi 2 février.

Il annonce : 1 – que le conseil d'administration se réunira le 6 décembre, avec, à l'ordre du jour, la réfection des toitures et la présentation des *Mélanges* qui seront offerts à Jacques Lagrange, le 5 janvier ; 2 – qu'une étude sera réalisée sur l'état de notre Compagnie ; 3 – que des ouvrages publiés par la S.H.A.P. seront en vente avec 30 % de réduction, à la bibliothèque, pendant la pause.

Le 10 novembre dernier, notre soirée a été animée par une remarquable conférence de Thierry Baritaud sur les vitraux de Chartres, entreposés, en 1940, dans la carrière de Fongrenon (commune de Cercles-La Tour-Blanche). Le président souhaite que notre collègue revienne nous présenter comment certains trésors religieux de Strasbourg et de Colmar ont été dissimulés, à la même époque, dans les souterrains du château d'Hautefort.

M. Jean Darriné, président de « La Pierre angulaire », nous présente son association : née il y a douze ans à l'initiative des Aînés ruraux, sous la direction de Nicole Bourla, elle se charge de dresser l'inventaire du petit patrimoine périgordin en constituant des dossiers qui sont ensuite transmis au CAUE. A l'aide de projections, M. Darriné nous montre tout d'abord un dossier type, celui du pont de la Taillade (sur l'ancienne route de Beaumont à Couze), composé de différents extraits cartographiques et cadastraux, accompagnés de croquis et d'une fiche historique. Il présente ensuite un échantillonnage représentatif du petit patrimoine : pigeonnier d'Archignac aux 500 boulines, ancienne tour de guet d'Auriac du Périgord, déjà évoquée par Mme Favalière dans sa monographie *Auriac-du-Périgord, histoire et chronique* (Clocher d'or 2001), station de pompage de Lalinde (servant à alimenter les réservoirs des locomotives), sarcophages, anciennes bornes kilométriques ainsi que la charmante gloriette de Beaumont. Certains de ces dossiers déboucheront sur des publications : ainsi le *Pays Beaumontois*, *Les Croix* (qui devrait sortir incessamment) et *Atlas du patrimoine d'hier et d'aujourd'hui en pays lindois*, offert ce jour à notre Société.

Mme Favalière précise qu'elle a découvert l'histoire des tours de guet d'Auriac dans un article de Bernard Fournioux (*BSHAP*, 1989 p. 120-134). Le président ajoute que ce sont des sortes de sémaphores destinés à la défense du château voisin de Montignac.



Pierre Lafon.

Jean-Marie Védrenne nous présente ensuite Pierre Lafon, né le 1^{er} septembre 1773, dans une maison de Drayaux (commune de Lalinde), comme l'indiquait une plaque remarquée autrefois par notre collègue mais aujourd'hui disparue. Cet acteur lindois a déjà suscité plusieurs articles dans notre *Bulletin*, signés de A. Dujarric-Descombes ou Joseph Durieux, entre autres, avant que J.-M. Védrenne ne s'intéresse à la vie de celui qu'on appelait aussi Rapenouil. Pierre Lafon fit ses études au collège des jésuites de Bergerac « pour se préparer à la carrière d'ecclésiastique », selon l'abbé Audierne, mais on remarqua très vite ses talents lors de représentations scolaires. En 1793, à Bordeaux où son père médecin avait été nommé, il écrivit même sa première tragédie : *La Mort d'Hercule*. Ayant renoncé à devenir prêtre, il fut envoyé à Montpellier pour y étudier la médecine.

Il réussit brillamment mais, au bout de trois ans, sa passion pour le théâtre l'emporta et il abandonna ses études pour s'engager dans une compagnie. Après une tournée dans le Midi, il se dirigea seul vers Paris et, présenté au directeur Barras, il bénéficia de la protection de Lucien Bonaparte pour débiter à la Comédie française, où il fut un tragédien fort apprécié. Il enseigna aussi au Conservatoire et prit sa retraite en 1829. Marié à 40 ans à Virginie Pasquet, il eut quatre enfants mais perdit un fils de cinq ans, après s'être retrouvé veuf en 1821. Il épousa en secondes noces M^{lle} Marché de Cheyriac et on le retrouvera plus tard seul chez sa fille Virginie à Bordeaux. C'est dans cette ville qu'il mourut et fut enterré. Mais, à la demande de sa famille, ses cendres furent transportées au cimetière du Père Lachaise, à Paris. Ce personnage fut connu aussi pour ses relations, tour à tour amicales et conflictuelles avec le célèbre acteur Talma, son rival au théâtre et dans la vie puisqu'ils eurent tous les deux une liaison avec Pauline Bonaparte. M. Védrenne a assorti sa communication d'une intéressante série de diapositives représentant l'acteur mais aussi Pauline Bonaparte, immortalisée par un marbre de Canova à la galerie Borghèse de Rome, ville où elle fut enterrée sous le nom de son second mari, un Borghèse, neveu de deux papes.

M. Darriné intervient à la suite pour signaler que Talma fut enterré à Bordeaux dans un cimetière qui se trouve face à l'église Saint-Bruno.

Enfin, M. Védrenne signale qu'il existe une importante iconographie sur les acteurs de tous temps à la Comédie française, pour ceux qui souhaiteraient y faire des recherches.

Vu, le président
Pierre Pommarède

Annie Herguido
secrétaire adjointe

ADMISSIONS de décembre 2004 (pour l'année 2005)

- M. Leconte Jacques et Mme Bertram Dominique, 2, allée de Gouvion-Saint-Cyr, 21450 Soisy, présentés par M^e N. Lesourd et le P. P. Pommarède ;

- M. Snyder William et Mme Boissérie-Snyder Danièle, Le Mas, 24440 Sainte-Croix-de-Beaumont, présentés par M. J.-P. Boissavit et le colonel M. Bernard ;

- Mlle Cature Nicole, 2, rue Fournier-Lacharmie, 24000 Périgueux, présentée par Mlle F. Lavergne et Mme S. Pomarel-Olivier ;

- M. et Mme de Rivasson Jean, 12, rue Victor-Hugo, 24000 Périgueux, présentés par M. A. Bastier et le P. P. Pommarède ;

- M. et Mme Cournil, La Soupière, 24800 Vaunac, présentés par M. R. Cruège et le P. P. Pommarède ;
- Le général Pauty Jean-Marie, La Grande Coste, 24140 Saint-Georges-de-Montclar, présenté par le général C. Gay et le P. P. Pommarède ;
- M. Alain François, Le Presbytère, 24800 Saint-Sulpice-d'Excideuil, présenté par M. A. Pouquet et M. G. Bojanic.

SEANCE DU MERCREDI 5 JANVIER 2005

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 98. Excusés : 11.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FELICITATIONS

- M. Jean-Pierre Bellingard, nommé chevalier de la Légion d'honneur
- M. Philippe Boiry d'Araucanie, promu officier des Arts et Lettres et commandeur des Palmes académiques
- M. Jean-Pierre Boissavit, élu président de l'Amicale des Périgourdins de Paris
- Le comte de Beaumont-Beynac, élevé à la dignité de Grand-Croix de l'Ordre de Malte
- M. Roger Lassince, honoré de la médaille des Justes.

NECROLOGIE

- Georges Bonneau

ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

Entrées d'ouvrages

- Collectif, 2004 : *Monuments des Deux-Sèvres*, Congrès archéologique de France, 159^e session, Deux-Sèvres 2001
- Gires (Francis), sous la dir. de, 2005 : *Physique impériale, cabinet de physique du Lycée Impérial de Périgueux*, remarquable catalogue en hommage à Jean Brossel (1918-2003), Niort, ASEISTE (don de Fr. Gires)
- Maurice (Robert), 2001 : *La Maison et le village en Limousin*, Limoges, Société d'ethnographie du Limousin et de la Marche

- Merlin-Anglade (Véronique) et al., 2004 : *Guide du musée du Périgord*, Périgueux, musée du Périgord (don des auteurs).

Entrées de tirés-à-part, documents

- Dumoutier (John), 2004 : *Monographie de Puymangou de 1083 à 1939*, tapuscrit.

REVUE DE PRESSE

- *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, 2003, n° 18 : Lascaux, épée de bronze draguée dans l'Isle à Périgueux, la tête celtique des Moreloux, les fouilles au château de l'Herm en 2003, fiefs des Magnac, émigration des ecclésiastiques en Espagne et au Portugal (1792-1802)

- *Le Journal du Périgord*, 2005, n° 120 : Montaigne, musée national de Préhistoire des Eyzies

- *Au fil de la mémoire*, 2004, n° 13 : les moulins à eau du canton de Villefranche-de-Lonchat, les d'Alesmes, prêtres guillotins à Périgueux, pharmacie au XVII^e siècle

- *Le Festin*, 2005, n° 52 : Périgueux Renaissance

- *Presse locale*, décembre 2005 : église de la Cité à Périgueux (travaux) ; Castel-Peyssard (projet) ; évêché de Périgueux (projet de vente) ; statue d'Yvonne Clergerie prévue pour la place Francheville ; roc branlant de Saint-Estèphe débroussaillé.

COMMUNICATIONS

Le président ouvre la séance en saluant tout particulièrement Jacques Lagrange. Il lui dit « le plaisir et la joie de le trouver parmi nous, au moment où nous allons lui exprimer notre reconnaissance pour son long dévouement à notre Société ». Nous lui remettrons tout à l'heure un volume de notre *Bulletin : des Mélanges* auxquels ont participé une vingtaine d'auteurs. L'hommage sera rendu par le Dr Delluc, qui présida notre Société de 1981 à 1992, à la suite de Jean Secret. Notre gratitude est grande envers les auteurs et envers la directrice de nos publications, Marie-Pierre Mazeau-Janot, qui a réalisé ce bel ouvrage avec l'aide de Sophie Bridoux-Pradeau et de Sébastien Pommier. A l'issue de la réunion, nous serons invités à partager la traditionnelle galette des rois.

Le président offre ses vœux à tous les membres de notre Compagnie, à « ceux et celles qui l'aident à vivre et à se développer :

tout d'abord, les dix-huit bénévoles du conseil d'administration, qui en portent la responsabilité, et vous tous qui, chaque mois et quelquefois plus, réservez à notre Société un après-midi ou une soirée ». Il souhaite une bonne année « à nos sociétaires éparpillés en Périgord, dans l'hexagone et bien au-delà. Tous sont reliés à nous par un lien trimestriel, notre *Bulletin*, dont le panachage heureux suscite intérêt et gratitude ».

Conformément aux statuts, en l'absence du quorum, les membres de notre compagnie sont convoqués à l'assemblée générale ordinaire, qui aura lieu le mercredi 2 février.

A la suite de la lecture du compte rendu de la réunion de décembre, Gilles Delluc indique que l'université de Baltimore (U.S.A.) conserve des archives de Pierre Lafon, en particulier des correspondances avec Lucien et Napoléon Bonaparte et à propos de Talma.

Notre prochaine soirée bimestrielle, le 12 janvier 2005, sera animée par le chanoine Pierre Pommarède. Dans le cadre du centenaire de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat, il évoquera les forces périgordines en présence : organismes catholiques, mouvements républicains, loges et Libre-Pensée.

Pendant les mois de décembre 2004 et de janvier 2005, Brigitte et Gilles Delluc ont fait ou feront plusieurs conférences, avec de nombreuses références à la Dordogne : du 1^{er} au 7 décembre, en Algérie, à Ghazaouet (anciennement Nemours) et à l'université de Tlemcen, en particulier sur « la Nutrition préhistorique » et sur « Os, articulations et pathologie de l'homme préhistorique » ; le 9 décembre, à Paris, à l'hôpital Bichat, à nouveau sur « la Nutrition préhistorique » ; le 14 janvier, à Paris, au musée de l'Homme et le 26 janvier à Toulouse, sur « la Sexualité dans l'art préhistorique ». Ils ont participé aux jurys ou assisté à plusieurs thèses du Muséum national d'Histoire naturelle concernant la Dordogne : le 20 décembre, sur « les Mammouths des grottes ornées magdaléniennes des environs des Eyzies » par Isabelle Penvern, et sur « l'Utilisation de l'animal comme matière première pour l'industrie osseuse et la parure à l'abri Pataud » par Carole Vercoutère ; le 7 janvier, sur « l'Industrie lithique du Gravettien moyen de l'abri Pataud » par Christophe Pottier.

Gilles Delluc rappelle que la région de Ghazaouet, en Algérie, est une zone montagneuse aux confins du Maroc, où se sont illustrés, d'une part, le maréchal Bugeaud, autour de 1840, et, d'autre part, le chasseur à cheval Eugène Le Roy, de 1855 à 1859. Ce dernier se décrit dans *Mademoiselle de La Ralphie* sous le nom du héros

Damase. C'est dans cette région que se situent le marabout de Sidi-Brahim, le célèbre palmier qui rappelle la reddition d'Abdelkader, ainsi que la colonne Montagnac.

Le président salue parmi nous la présence de cadres et d'étudiants de l'Ecole hôtelière de Savignac-les-Eglises et de la Chambre de Commerce et d'Industrie de la Dordogne. Ces étudiants vont réaliser un travail universitaire, qui durera 7 à 8 mois, sur le passé, le présent et l'avenir de notre compagnie.

Thierry Baritaud parle ensuite des trésors de Strasbourg et de Colmar, entreposés pendant la guerre, dans les souterrains du château d'Hautefort. Le sud-ouest de la France (Aquitaine et Quercy) comptait un grand nombre de tels dépôts. Le château d'Hautefort avait été prêté gracieusement et non pas réquisitionné, comme ce fut le cas pour d'autres lieux. Le dépôt a duré trois ans. Trois ou quatre ans avant le déclenchement de la guerre, un plan de protection des œuvres d'art avait été établi par M. Jaujard, directeur des Musées nationaux. La mise en œuvre du plan eut lieu en juillet et août 1939. Thierry Baritaud montre d'extraordinaires photographies, où l'on voit la protection des vitraux et des statues des églises, intransportables, grâce à des platelages de bois et des sacs de sable ; le chargement des camions au musée du Louvre ; la préparation des sous-sols du château d'Hautefort, destinés à recevoir les trésors de Strasbourg ; les caisses bien rangées au rez-de-chaussée du château, de crainte de l'humidité... Le dépôt a été minutieusement surveillé par le service des Beaux-Arts et par des gardiens alsaciens. D'après les archives du ministère de la Culture, qui conservent la liste précieuse des dépôts, les vitraux de la cathédrale de Strasbourg occupaient 163 caisses, la bibliothèque de Colmar 68 caisses. Une autre partie des trésors religieux d'Alsace a été entreposée dans le château de Bourdeilles. Les Allemands connaissaient parfaitement tous ces dépôts. En 1942, après l'invasion de la zone dite libre, ils ont forcé les portes d'Hautefort et de Bourdeilles pour récupérer les caisses, qui ont été transportées à Strasbourg et mises à l'abri dans des mines de sel.

Hautefort a ensuite servi, note Gilles Delluc, comme entrepôt pour les fusils de chasse réquisitionnés. La tradition rapporte aussi que notre siège, 18, rue du Plantier, aurait servi à héberger des objets du Muséum national d'Histoire naturelle à la demande du Pr Edouard Bourdelle.

Pierre Pommarède demande à Thierry Baritaud de travailler sur le statut légal des trésors religieux d'Alsace et de Moselle. Pour lui, ils appartiennent au Vatican du fait du Concordat.

Le Dr Gilles Delluc remet ensuite à Jacques Lagrange l'ouvrage de *Mélanges* réunis en son honneur par 19 membres de notre Compagnie : ils ont voulu, ainsi, lui témoigner notre commune reconnaissance pour les deux décennies qu'il consacra à la direction de notre *Bulletin*. Sans compter les nombreuses publications exceptionnelles qu'il mena à bien pendant cette période : en particulier, *Le Périgord révolutionnaire*, *Le Livre du jubilé de Lascaux*, *Le Périgord et les Amériques*, *La Mémoire du Périgord* et, tout particulièrement, *Léo Drouyn en Dordogne (1846-1851)*. Il rappelle aussi qu'il joua un rôle majeur dans la rédaction de nos statuts actuels et dans toutes les actions de notre compagnie au cours de cette période. Gilles Delluc est heureux de lui remettre ce volume de *Mélanges* qui a été minutieusement préparé par celle qui fut aussi sa collaboratrice pendant de nombreuses années et il remercie notre conseil d'administration d'avoir accepté le projet de cet ouvrage.

Notre président d'honneur évoque leur amitié qui remonte au temps de leur jeunesse, lorsque Jacques Lagrange était photographe pour le journal *Sud Ouest* et qu'il fixait, avec son Rolleiflex 6x6, les images de l'actualité. C'est aussi l'époque où, avec les spéléologues, il découvrait Villars, où il était le photographe officiel de l'abbé Glory à Lascaux et dans la périlleuse grotte de Roucadour dans le Lot. Quelques années plus tard, on le retrouve établi à Périgueux, dans un magasin-laboratoire rue Chancelier-de-l'Hôpital, puis rue de la Clarté, et enfin place André-Maurois, mais aussi à Limoges et à La Rochelle. C'est un véritable créateur d'entreprises. A la même époque, il se lance dans l'édition. Ce n'est que le commencement d'une passion qui dure encore. Mais ce n'est pas tout. On lui doit d'avoir œuvré sans relâche, comme maire-adjoint de Périgueux, en collaboration avec l'architecte des Monuments historiques, Yves-Marie Froidevaud, à la rénovation du secteur sauvegardé de Périgueux. Et puis, un peu plus tard, il est devenu écrivain. La liste de ses ouvrages est longue, avec de nombreux titres sur l'histoire des XIX^e et XX^e siècles en Dordogne, depuis *La Vie en Périgord sous Louis Napoléon III* jusqu'à *1944 en Dordogne*, *L'Épuration selon Doublemètre* et *Le partage des milliards de la Résistance*. « Le moi est haïssable, ajoute Gilles Delluc, mais, cher Jacques, je voudrais conclure par quelques mots plus personnels. Je voudrais souligner une chose rare : notre amitié a 50 ans et elle a toujours été sans nuages ».

Jacques Lagrange, très ému, remercie du grand honneur qui lui est fait par notre Compagnie. C'est seulement la cinquième fois qu'un administrateur est honoré d'un tel volume de *Mélanges* :

Géraud Lavergne en 1960, Alberte Sadouillet-Perrin et Marcel Secondat en 1988, Noël Becquart en 1995. Il remercie chacun, le président d'honneur qui en eut l'idée, le président et le conseil d'administration qui prirent la décision de sa réalisation, les auteurs qui œuvrèrent à sa construction, la directrice du *Bulletin* et ses collaborateurs qui réunirent les mémoires des auteurs et conduisirent sa réalisation.

Vu, le président
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc
secrétaire générale

ADMISSIONS de janvier 2005

- Mme Bécheau Anne, Pégau, 24220 Bézenac, présentée par Mme M.-P. Mazeau-Janot et le P. P. Pommarède ;
- M. et Mme Cibert Jean-Pierre, Malmussou Haut, 24260 Le Bugue, présentés par M. J. Batailler et M. G. Fayolle ;
- M. et Mme Fontalirant Henri et Lucienne, 41, route de Payenchet, 24430 Marsac-sur-l'Isle, présentés par Mme M. Chouri et M. P.-J. Chouri ;
- Mme de Lassalle Marie-Thérèse, 79, rue Claude-Bernard, 24000 Périgueux, présentée par Mlle H. Lestang et Mlle J. Auriol.

EDITORIAL

PHYSIQUE, SCIENCES PHYSIQUES ET PHYSIQUE APPLIQUÉE

2005 ou l'année mondiale de la physique

Aux quatre coins du monde, des conférences, des congrès, des rencontres, des expositions se multiplient pour célébrer « la science ». L'Aquitaine n'est pas en reste avec, entre autres, une exposition itinérante qui, de Pau à Bordeaux, présentera *Le Cabinet de physique du lycée impérial de Périgueux*¹ pour, enfin, investir les Archives départementales de la Dordogne².

Hormis les cent quarante instruments³ de physique présentés, un grand physicien périgordin est mis à l'honneur : il s'agit de Jean Brossel⁴. Pourtant, pour beaucoup, il reste un illustre inconnu même en

1. Aujourd'hui lycée Bertran-de-Born.

2. Du 9 mai au 26 août 2005.

3. Il faut souligner qu'ils ont été fabriqués à des fins pédagogiques.

4. 15 août 1918-4 février 2003.



Jean Brossel

Périgord. Après de brillantes études à Périgueux, il est reçu à l'agrégation de physique en 1945. Il deviendra co-directeur du laboratoire de spectroscopie hertzienne de l'École Normale Supérieure, avec Alfred Kastler⁵ jusqu'à la retraite de celui-ci en 1972, puis directeur. Ce laboratoire a joué un rôle éminent dans le développement de la physique atomique et de l'optique quantique, tant sur le plan national qu'international.

Jean Brossel, professeur émérite à l'université Pierre et Marie Curie, fut élu membre de l'Académie des sciences en 1977, dans la section physique.

Tel que nous le connaissons aujourd'hui, le fonds du cabinet de physique nous est présenté grâce, en particulier, à l'opiniâtreté de notre sociétaire, Francis Gires⁶, savant professeur, éminent pédagogue, dont la passion pour la physique reste insatiable.

L'art et la science

A ce propos il nous semble opportun de rappeler qu'en archéologie et en histoire de l'art, la science est devenue indispensable, notamment pour connaître, sauvegarder et conserver les sites, les monuments, les œuvres... pour ainsi dire les biens culturels en général,

Prenons un seul exemple : les méthodes physiques de datation. Elles sont couramment utilisées pour vérifier les hypothèses historiques. Elles sont devenues un outil de travail indispensable.

Le Carbone 14⁷. Il fut utilisé à la grotte de Lascaux, entre autres sites périgordins. La méthode s'appuie sur l'analyse des objets d'origine animale ou végétale, contenant du carbone (bois, textiles, os). En pratique, elle s'applique entre 2 000 et 30 000 ans environ.

5. Prix Nobel de physique en 1966.

6. Il reçut en 1998 le prix de la meilleure exposition de culture scientifique, distinction attribuée par l'Education nationale et l'Académie des Sciences.

7. *La vie mystérieuse des chefs-d'œuvre. La science au service de l'art*, éditions de la Réunion des musées nationaux, 1980.



*Ensemble d'instruments d'électrostatique
(photo F. Gires)*



*Diasporamètre de Rochon et système de deux prismes achromatique
(photo F. Gires)*

La thermoluminescence ⁸. L'étude physique des minéraux permet de déterminer le temps écoulé depuis le dernier chauffage à haute température des pierres brûlées et des céramiques anciennes.

La dendrochronologie ⁹. Chaque année, de nouvelles cellules se disposent en anneau autour du bois formé les années précédentes pour constituer ce qui est appelé un cerne annuel. Ainsi, on distingue les rythmes de croissance mais également les principaux facteurs climatiques.

La chrono-stratigraphie ¹⁰. L'étude de la succession des sols préhistoriques, notamment ceux du Paléolithique supérieur lorsque les sites sont bien conservés, permet de suivre précisément l'évolution culturelle des hommes.

Cette évocation, très partielle, du vaste domaine de la physique mis au service de l'archéologie et de l'histoire, n'est proposée ici qu'à titre heuristique, pour souligner son importance grandissante dans les publications ou communications. Les sciences humaines ne peuvent plus se passer des résultats fournis par les investigations scientifiques.

Marie-Pierre Mazeau-Janot

8. *Dossiers de l'archéologie*, n° 39, déc. 1979.

9. *Ibidem*.

10. *Ibidem*.

François Chabaneau, un savant périgordin oublié

par Robert BOUET

Le nom de Chabaneau a connu une certaine célébrité avec le littérateur Camille Chabaneau, « le Nestor des romanistes » comme l'appelait un de ses admirateurs ¹. Par contre son cousin, François, n'a jamais eu pareille notoriété, sauf dans un cercle très restreint de savants, à la fin du XVIII^e siècle ². « Nous venons... sauver sa mémoire de l'ingrat oubli de ses contemporains ». A la suite de cette phrase de Delanoue ³, le seul biographe de François Chabaneau, l'historien du Nontronnais, de Laugardière, concluait : « Nous le ferons d'autant plus volontiers que le nom de Chabaneau ne figure dans aucun des recueils destinés à perpétuer le souvenir des grands hommes, des savants et des citoyens utiles de notre province, ni dans le *Discours sur les célébrités du Périgord*, par M. Sauveroche (1835), ni dans le *Périgord illustré*, de M. Audierne (1851) ⁴ ». François Chabaneau mérite bien pourtant qu'on s'intéresse à lui en Périgord, plus que cela n'a été fait jusqu'à ce jour ⁵. En août 1904, Dujarric-Descombes faisait une visite à

1. *Le Bournat*, février-mars 1909, n° 2-3, p. 238.

2. La compréhension des références portées dans ces notes demande qu'on prenne d'abord connaissance de l'annexe n° 1 : Sources et Bibliographie, mise à la fin de cet article.

3. Jules Delanoue, né à Nontron, publie de nombreux articles de géologie de 1824 à 1870 et au milieu d'eux cette biographie de Chabaneau qu'il a personnellement connu.

4. *BSHAP*, 1889, p. 208-210.

5. Pour ce qui est de l'intérêt que le Périgord a porté à François Chabaneau, on peut signaler essentiellement l'article de Jules Delanoue : « Chabaneau, chimiste périgourdin », paru dans les *Annales de la Soc. d'Agriculture, sciences et arts de la Dordogne*, t. XX, 1859 p. 39-48 ; l'article de

Nontron, à Camille Chabaneau, et celui-ci lui montrait alors un ouvrage de François, dont il se disait le cousin, et lui faisait part de son projet de faire une étude sur son parent mais, ajoute cet auteur, « son âge avancé et l'hémiplégie qui vint l'affliger l'empêchèrent d'exécuter ce projet ». Et à l'occasion de l'inauguration du monument de Camille Chabaneau à Nontron, le directeur de *La Petite Gironde* écrivait, le 16 novembre 1910, un article « A la mémoire d'un enfant oublié du Périgord », dans lequel il demandait de « consacrer un léger souvenir à un autre Chabaneau... Pierre-François... qui mérite la première place parmi les savants qu'a produits notre Périgord ». Dujarric-Descombes répondit à cet appel par deux articles dans ce même journal régional et en cette même année 1910.

En France

Les Chabaneau, meuniers du Bandiat

La ou plutôt les familles Chabaneau sont nombreuses en Nontronnais et il y a de grandes chances qu'elles soient toutes plus ou moins parentes entre elles, même s'il est parfois bien difficile de retrouver tous les liens de parenté. Ainsi vers 1904, Camille prétendait bien être parent de François et malgré que plusieurs auteurs aient repris à l'envi ce cousinage, personne n'en a apporté la preuve formelle ⁶. Un auteur avance que François « était de la même famille que celle de Camille. Les deux cousins sont des célébrités de la ville de Nontron... ». Un autre, lui, parle de François comme « d'un grand-oncle de Camille ⁷ ». Un fait pourrait confirmer sans doute cette parenté, c'est quand, dans son testament, François Chabaneau désigne comme tuteur de son fils, « Philippe Félix Chabaneau », ancien directeur de la poste à Nontron.

Ces familles Chabaneau sont aussi anciennes à Nontron et dans les environs, puisqu'elles y apparaissent au moins dès la fin du XVI^e siècle par de nombreux représentants. Elles sont de plus prolifiques, avec souvent des dizaines d'enfants chacune, mais cela n'est sans doute pas à cette époque une exclusivité des Chabaneau.

A. Dujarric-Descombes ; « Le chimiste Pierre-François Chabaneau », dans le *BSHAP*, 1920, p. 207-212 ; également du même auteur : « Le chimiste Chabaneau », article paru dans *La Petite Gironde* (édition Dordogne, n° 5), journal qu'il a été impossible de consulter jusqu'à ce jour ; les articles du journal paroissial de Nontron, *Le Périgord Vert*, dans les numéros de février à octobre 1982. Quelques notes complémentaires sont à glaner dans des ouvrages ou des articles concernant notre histoire locale ; elles seront indiquées à l'occasion.

6. *Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 52, septembre 1998, p. 61-63. Quelques bribes de généalogie Chabaneau se trouvent aux ADD, 1 J 69.

7. *BSHAP*, 1920, p. 209 (article de Dujarric-Descombes sur François Chabaneau, mentionnant sa visite à Camille Chabaneau, à Nontron en 1904). Lavaud (René), article nécrologique de Camille Chabaneau, in *L'Avenir de la Dordogne*, 28 juillet 1908, p. 2.

La plupart de ces Chabaneau sont des artisans : cordonniers, corroyeurs, charpentiers, meuniers, chapeliers, voituriers, maréchaux... Quelques exceptions avec un régent, un prêtre et des moines, un ou deux procureurs de la ville de Nontron et parfois un laboureur. Mais la profession, qui semble avoir été la plus en vogue chez les Chabaneau au XVIII^e siècle, est celle de meunier. Des membres de cette famille occupent alors au moins trois moulins aux portes de Nontron : Magnac, Viconteau et Puysichet.

C'est justement dans une famille de meuniers que François Chabaneau va naître. Il est né et a été baptisé le même jour, à Nontron ; ça ne traînait pas alors pour faire baptiser les enfants. « Le 21 juin 1754, a été baptisé François, né aujourd'hui, fils légitime de François Chabaneau et de Jeanne Ratineau, meunier de Chez Pontou. Le parrain a été François Blancheton maître ès arts et la marreine Jeanne Ratineau qui n'a su signer. Le baptême fait par moi, en présence des soussignés ⁸ ». Viennent alors les signatures de Blancheton, « maître ès arts », ça se devait, puis celle d'une Marguerite Blancheton, sans doute la femme du précédent, qui a dû remplacer la pauvre marraine « ne sachant » et enfin celle de Turcat, le curé de Nontron. Ni père ni mère n'ont signé, peut-être, eux aussi, « pour ne savoir », à moins que ce ne soit pas l'habitude. Les choses se passaient ainsi simplement, et dans cette famille, comme dans beaucoup à l'époque, on ne se cassait pas la tête pour donner aux nouveau-nés des prénoms originaux. En général, le nouveau baptisé prenait le prénom de son parrain, même si ce prénom, comme c'est le cas ici, était déjà celui du père de l'enfant. Plus tard, on l'appellera Pierre ou Pierre-François, peut-être pour le distinguer de son père, mais lui-même signera toujours François Chabaneau.

Ses grands-parents paternels, Guillaume et Marguerite Blancheton, étaient eux aussi meuniers, mais au moulin de Magnac. Ces derniers eurent au moins dix enfants dont, en plus du père de François, deux religieux cordeliers, et un Jean qui resta meunier au moulin paternel. Ce Jean se maria avec Marguerite Blois et l'une de leurs six filles, nommée aussi Marguerite, devait devenir un jour la femme de notre François, tout en étant sa cousine germaine.

Le moulin où naquit François semble s'être d'abord appelé le moulin de *Chez Pontou*, puis moulin de Puysichet ; une minute notariale confirme cette identification ⁹. D'après une étude sur les moulins du Bandiat qui coule au pied de Nontron, « ce moulin dépendant du domaine d'Azat portait la date de 1716 sur le linteau de la porte. Il comportait un bâtiment long et bas et de nombreuses dépendances, utilisait deux meules pour le blé et le méteil et un

8. A.D.D., 5 E 306/7.

9. A.D.D., 3 E 3615, notaire Grolhier, acte du 13 juin 1690 : « moulin de Puichiché autremandi *Chez Pontou* ».

pressoir à huile. Deux « pierrées » en amont barraient la rivière dont les bras enserraient trois îles. Dès la fin du XVII^e siècle à 1816, il est exploité de père en fils par les Chabaneau et en 1840 par un Marquet. En 1882, le dernier meunier, Pierre Marquet, vend l'ensemble... Du vaste ensemble, il ne reste plus aujourd'hui qu'un bâtiment aménagé en résidence secondaire ¹⁰ ».

Notre François va donc passer sa petite enfance, bercé par le tic-tac du moulin, au milieu des sacs de blé et de farine. Est-ce la mécanique du moulin, que François a dû bien souvent observer, qui va éveiller son esprit à ces sciences physiques dans lesquelles il s'illustrera un jour ? On ne sait, car les renseignements sur son enfance sont inexistantes. Son biographe, qui a pu le connaître, dit seulement que « son oncle, alors moine à Saint-Antonin (Aveyron), remarquant sa vive intelligence et son goût prononcé pour l'étude, l'amena avec lui pour compléter son instruction et lui faire embrasser l'état ecclésiastique ¹¹ ».

En matière d'enseignement élémentaire, « quoique le Nontronnais semble avoir été particulièrement arriéré » sous l'Ancien Régime, on y mentionne cependant quelques régents. Ainsi, le tableau des régents dressé par le subdélégué, il est vrai en 1771, indique pour la ville de Nontron « sept régents dont trois apprennent à lire et à écrire, et quatre, dont un de médiocre, donnent l'enseignement de la grammaire ¹² ». La première éducation du petit François a pu aussi être prise en charge, du moins en partie, par son parrain François, « maître-ès-arts », mais aussi par les bons pères du couvent des cordeliers de Nontron, puisque deux de ses oncles faisaient partie de cet ordre. Ce couvent ne semble pas cependant, au dire de Latapie, être un haut lieu de la science : « J'ai vu, écrit-il dans son journal, la bibliothèque du couvent, qui n'est qu'un tas de bouquins de théologie, relégués dans un galetas et entassés au milieu de la poussière et des plâtras ¹³ ».

Aux couvents

Effectivement, deux frères de son père, Guillaume et Etienne, font partie de cet ordre religieux ¹⁴. En 1766, l'un et l'autre résident au couvent de Saint-Antonin, appelé aujourd'hui Saint-Antonin-Noble-Val, dans le Tarn-et-Garonne. L'oncle Guillaume en est même alors le gardien. Il est possible que ce soit lui qui ait emmené son jeune neveu François, âgé seulement d'une

10. collectif, « Les moulins du Bandiat », *Chroniques nontronnaises*, n° 2, 1981, p. 5-23.

11. Delanoue, *op. cit.*, p. 39.

12. Barrière (Pierre), *La vie intellectuelle en Périgord 1550-1800*, Bordeaux, Delmas, 1936, p. 36.

13. « Journal de tournée de F. de Paule Latapie, inspecteur des manufactures », *Archives historiques de la Gironde*, t. 54, p. 180.

14. Bouet (Robert), *Dictionnaire biographique du clergé du Périgord au temps de la Révolution française*, 2 tomes, Piégut-Pluviers, Deltaconcept, 1993-1994. Chabaneau Etienne, notice n° 359 ; Guillaume, n° 360.

douzaine d'années, dans son couvent, situé hors les murs de cette magnifique petite cité médiévale des gorges de l'Aveyron. Couvent qui devait être très modeste, puisqu'en 1766 il n'y est mentionné que quatre religieux ¹⁵. Delanoue, qui a dû connaître François Chabaneau dans sa vieillesse, écrit « qu'il resta quelques années avec cet oncle, qui l'envoya ensuite à Paris étudier la théologie chez les Oratoriens », mais sans donner aucune date précise ¹⁶. En supposant que François ait gagné Saint-Antonin en 1766, il aurait pu rester au couvent, tant à Saint-Antonin qu'à l'Oratoire, à Paris, cinq ou six ans, puisque le même auteur précise « qu'il n'avait que 17 ans » quand il quitta le couvent de l'Oratoire. Pourquoi le fit-il ? Toujours, d'après le même auteur, c'est parce qu'il n'appréciait pas « la philosophie scolastique. Il lui fallait l'argument mathématique ». On pourrait aussi d'abord se demander pourquoi les cordeliers envoyaient ainsi un éventuel novice de leur ordre continuer ses études chez les Oratoriens ? Autant de questions sans réponse. Toujours est-il qu'il quitta le couvent vers 1771 et commença alors une carrière d'enseignant.

Professeur improvisé

Toujours, d'après Delanoue, car c'est pratiquement la seule source de renseignements que nous ayons sur les périodes nontronnaise et parisienne de la vie de Chabaneau, ce dernier quitta l'Oratoire ou plutôt fut chassé par des « professeurs furieux, pour le punir de sa révolte et de ses succès ». Et son biographe de dépeindre alors la triste situation de « notre jeune homme, sur le pavé de Paris... n'ayant ni la moindre expérience du monde, ni le plus petit écu ; car le seul écu de six livres qui composait sa fortune avait dû être employé à l'achat d'une perruque que la mode du temps exigeait impérieusement ». Ce dernier détail semble bien indiquer un souvenir précis que cet auteur aura retenu d'une conversation avec notre héros.

C'est alors qu'entre en scène un « abbé La Rose », qui va l'engager comme « professeur de mathématiques dans le collège de Jésuites, qu'il dirigeait à Passy ». Là, les souvenirs sont sujets à caution, car en 1771, la Compagnie de Jésus a déjà été dissoute en France depuis 1764. De plus, il n'y a jamais eu de collège de jésuites à Passy.

Au moment où il commençait ainsi sa carrière d'enseignant, Chabaneau n'aurait eu que dix-sept ans, et il aurait appris par lui-même, en autodidacte, les mathématiques, mais aussi « l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre... la physique expérimentale, l'histoire naturelle et la chimie », et tout cela, la

15. AN, 4 AP 30, p. 622 sv.

16. Dans les archives de l'Oratoire (rue Saint-Honoré), aucune trace de l'étudiant Chabaneau. Mais après l'interdiction d'enseigner faite aux Jésuites en 1765, il y eut beaucoup de passages à l'Oratoire qui recruta alors « des confrères tels Fondie, Daunoui et autres qui n'ont pas laissé de souvenirs très édifiants » (lettre du 25 septembre 1999 du supérieur général de l'Oratoire).

nuit, à la lumière de sa lampe. De quoi provoquer l'admiration de son biographe pour tant de courage et de ténacité. Mais la réalité fut, peut-être, un peu différente, car une notice d'un dictionnaire espagnol mentionne qu'il « avait étudié à Paris avec de bons professeurs, parmi eux Hilaire-Marin Rouelle » qui donnait des cours publics au Jardin du Roi ¹⁷.

Les cours publics de Chabaneau

Grâce à ses études, Chabaneau parvint à des connaissances suffisantes pour quitter le collège où il enseignait comme professeur et ouvrir lui-même, vers 1774, « un cours public, à Paris, rue des Mathurins ». Dans les petites annonces d'un journal parisien de l'époque, Chabaneau n'hésitait pas à faire de la publicité pour ses cours. En voici un exemple : « Le Sr Chabaneau a ouvert le 4 de ce mois (avril 1777) son cours de Mathématiques ; il le continuera tous les lundi, mercredi et vendredi depuis 5 heures de l'après-midi jusqu'à 7. Il le terminera par une théorie succincte, mais suffisante, sur les principes généraux de la Mécanique. Il continuera aussi son cours gratuit tous les dimanches depuis onze heures jusqu'à midi. Sa demeure est à l'Hôtel St-Pierre, rue des Cordiers, près de la place de Sorbonne ¹⁸ ». On voit qu'en 1777, il avait quitté la rue des Mathurins pour celle des Cordiers et qu'il logeait à l'hôtel ¹⁹.

Un auteur contemporain qui a particulièrement étudié la carrière scientifique de Chabaneau conclut ainsi ses années d'études et d'enseignant : « Il n'est pas hasardeux de supposer que, dans ces tâches d'enseignant, Chabaneau ait fait preuve de plus de bonne volonté que de réussite. Il n'arriva pas à passer pour un bon professeur, mais plutôt pour un homme tenace, ayant un sens aigu de la responsabilité... A la fin de cette étape enseignante, ce personnage dut posséder un bagage scientifique qui, sans être aussi remarquable et aussi important que le prétendent ses biographes, devait atteindre un niveau probablement assez appréciable ²⁰ ».

17. Article sur « Chavaneau, Francisco » d'Eugénio Portela Marco, dans le *Diccionario historico de la ciencia moderna en Espana*, Barcelone, Ediciones Peninsula, 1983, vol. I, p. 214-216.

Ce Rouelle, dit le cadet, apothicaire et chimiste, succède à son frère, Guillaume François, dit l'aîné, en 1768, dans son officine, rue Jacob, et dans son cours de chimie au Jardin des Plantes où il continuera d'enseigner jusqu'en 1776.

18. B.N., m 430 (6) : *Affiches, annonces et avis divers*, dix-septième feuille hebdomadaire, mercredi 23 avril 1777, n° 17, p. 68.

19. Hillairet (Jacques), *Dictionnaire historique des rues de Paris*, Paris, Editions de Minuit, 1963, t. 2, p. 527 et 632. La rue des Cordiers et la rue des Mathurins n'existent plus aujourd'hui ; elles étaient deux rues parallèles et voisines, proches de La Sorbonne dont l'agrandissement les a fait disparaître, avec aussi l'ouverture de la rue des Ecoles. Cette rue des Mathurins était donc proche de la Sorbonne (5^e arrondissement actuel) et elle n'a rien à voir avec l'actuelle rue des Mathurins dans le 9^e arrondissement.

20. Silvan I, p. 172-173.



**AFFICHES, ANNONCES,
ET AVIS DIVERS.**

*DIX-SEPTIEME FEUILLE HEBDOMADAIRE.
Du Mercredi 23 Avril 1777.*

Le Sr. *Chabaneau* a ouvert le 4 de ce mois, son Cours de Mathématiques : il le continuera tous les Lundi, Mercredi, & Vendredi depuis 5 heures de l'après midi, jusqu'à 7. Il le terminera par une Théorie succincte, mais suffisante, sur les Principes généraux de la Mécanique. Il continuera aussi son Cours gratuit tous les Dimanches depuis onze heures jusqu'à midi. Sa demeure est à l'Hôtel S. Pierre, rue des Cordiers, près la place de Sorbonne.

S P E C T A C L E S.

Les Prôneurs, ou le Tartuffe Littéraire, Comédie en trois actes, par M. Dorot, &c.

Engagé comme professeur en Espagne

Dans le but de restaurer l'industrie de guerre espagnole, en particulier dans la fabrication des canons, le gouvernement de ce pays créa dans le Séminaire Patriotique de Vergara, dont nous reparlerons plus loin, deux nouvelles chaires financées par l'État, l'une de chimie et de métallurgie, l'autre de minéralogie et sciences souterraines.

On se préoccupa alors de trouver pour celles-ci des professeurs auxquels on ajouterait un professeur de physique dans le but de compléter le corps professoral de l'établissement. Pour la recherche à travers l'Europe de ces professeurs, des boursiers espagnols, étudiants à Paris, furent sollicités. Or, Chabaneau recevait à ses cours publics deux boursiers de Vergara, Antonio Maria de Munibe, fils du comte de Penaflorida, et Xavier Maria de Eguia, fils du marquis de Narros. Ce comte et ce marquis étaient à l'origine de la Société Basque qui avait créé le Séminaire de Vergara. Et leurs fils étaient à Paris sous le préceptorat d'Eugenio Izquierdo, que le roi Charles III d'Espagne avait envoyé également à Paris pour y étudier l'histoire naturelle.

Ces trois boursiers et Izquierdo, sans doute en priorité, s'efforcèrent d'embaucher des professeurs pour Vergara. Le chimiste Proust fut embauché pour la chaire de chimie et Chabaneau pour celle de physique. Par contre, ce fut un espagnol, Fausto de Elhuyar, qui fut contacté pour la minéralogie et la métallurgie ²¹.

Delanoue mentionne ainsi cet engagement de Chabaneau, avec plus ou moins d'exactitude : « les jeunes fils du comte de Pena-Florida, que leur père avait envoyés en France pour compléter leur éducation et avec la mission de lui procurer des professeurs pour un grand collège de nobles qu'il venait de fonder à Bergara ». Ces étudiants firent donc des offres très séduisantes à leur professeur « pour l'engager à accepter la direction de ce collège », ce que Chabaneau finit pas accepter. Mais des auteurs espagnols considèrent avec raison que l'ordre d'engager ainsi des professeurs français, comme Chabaneau et Proust, pour le collège de Vergara, a pu venir du roi d'Espagne lui-même « sur la recommandation du pensionné du roi à Paris, Eugenio Izquierdo ». Ce dernier avait déjà « employé Chabaneau comme professeur particulier de Antonio Maria Munibe et Javier José Eguia également pensionnés à Paris par la Société » qui administrait le collège de Vergara. « Izquierdo estimait alors Chabaneau comme une personne d'une intelligence très ouverte, bon mathématicien et homme de bien » ²².

En Espagne

La Société économique basque des amis du pays

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, sous le règne du despote éclairé Charles III, l'Espagne se réveille et à l'instar des autres nations européennes et tout spécialement de la France, elle s'efforce de bénéficier de tous les progrès réalisés par ces dernières, surtout dans le domaine de l'enseignement, des sciences et des techniques. C'est dans cet élan de renouveau que vont se multiplier ces « Sociétés économiques des amis du pays ». L'une des toutes premières et la plus célèbre est celle du pays basque espagnol ²³.

21. Tous ces renseignements sur l'engagement de Chabaneau sont dus aux précieuses notes que le professeur Capitan-Vallvey a eu l'obligeance de me communiquer.

22. Portela, p. 214-215, citant en autres Juan Fagès et Virgili, *Los quimicos de Vergara y sus obras*, Madrid, 1909.

23. La plupart des renseignements donnés ici sur ces sociétés et leurs activités sont tirés de l'ouvrage : Sarrailh (Jean), *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Imprimerie nationale, 1954. A la page 229 (note 4), cet auteur mentionne que les principaux travaux de cette Société basque sont contenus dans les deux recueils suivants : *Ensayo de la Sociedad* (1768), qui contient l'histoire et le résumé des travaux depuis 1766 et postérieurement *Extractos de las Juntas Generales*, qui sont les Actes annuels de 1772 à 1793.

C'est sous l'impulsion d'un jeune noble espagnol, le comte de Penafiorida ²⁴, que cette Société basque va s'organiser. Après avoir passé quatre ans (1743-1747) au collège des Jésuites de Toulouse, où il se passionna pour les sciences et tout particulièrement pour la physique expérimentale, dès son retour dans sa province de Guipuzcoa, il se fit l'apôtre des idées nouvelles. Malgré les critiques des « anciens », il songea dès 1748 à créer cette Société. Mais ce n'est qu'en 1763 qu'il présenta devant les « Juntas » de Guipuzcoa (conseil administratif de cette province) son *Plan d'une Société économique ou académie d'agriculture, sciences, arts utiles et commerce, adaptée aux conditions et à l'économie particulière de la très noble et très loyale province de Guipuzcoa*.

Enfin, en 1764, la Société est fondée à Vergara ²⁵. Et le 8 avril 1765, elle reçoit son autorisation officielle du roi Charles III qui lui exprime aussi toute sa satisfaction pour sa création. Mais déjà, le 7 février 1765, dans un discours-programme, Penafiorida lui a tracé ses grands objectifs. Après avoir souligné l'utilité des sciences modernes, des mathématiques, de l'histoire naturelle et de la physique, il demande qu'on s'attache plus particulièrement aux sciences pratiques, utiles, qui pourront avoir des applications concrètes et immédiates dans la vie économique et sociale de la province. Il mentionne aussi l'intérêt « des Belles Lettres, des Beaux Arts et de l'étude des langues vivantes ».

Mais l'un des objectifs qui tenait le plus à cœur aux membres de cette Société, était la fondation d'un collège moderne.

Le royal séminaire patriotique de Vergara

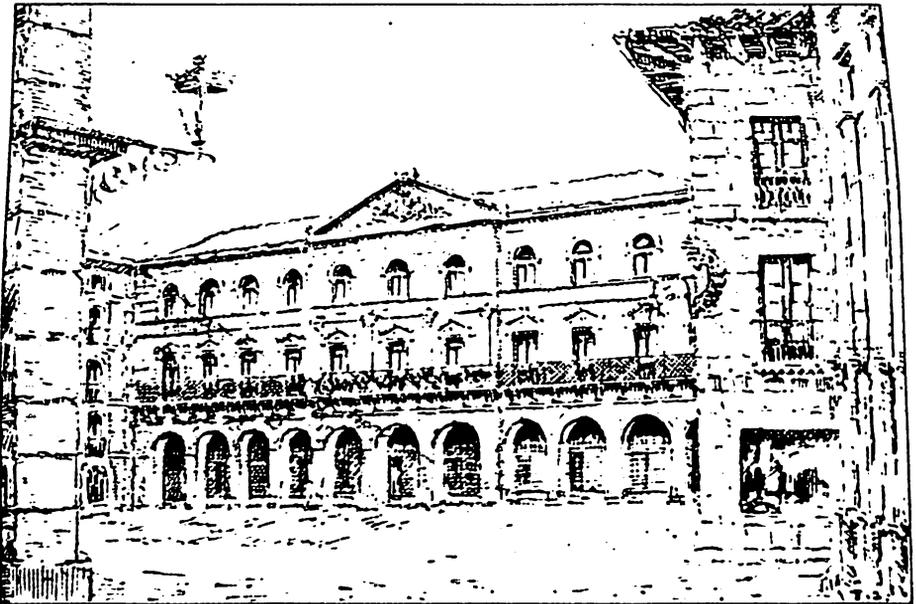
Celui-ci, envisagé dès 1771, ne verra le jour qu'en 1776. Le 4 novembre de cette année là s'ouvre, dans la ville basque de Vergara, dans l'ancienne maison des Jésuites, donnée par Charles III, l'Ecole patriotique provisoire. Cette école change de nom le 17 février 1777 pour devenir le Séminaire royal patriotique basque, appelé plus simplement séminaire ou collège ²⁶.

24. Ce comte se nomme Francisco Xavier de Munibe e Idiaquez ; c'est le 8^e comte de ce nom. A l'époque de la création de la Société économique, il a 35 ans (Capitan-Vallvey).

25. Le nom de cette ville basque de Vergara s'écrit avec un B au XVIII^e siècle et il a changé sa graphie en V avec laquelle on le trouve habituellement. Actuellement, il est à nouveau écrit avec un B, sans doute parce qu'en basque c'est Bergara. Les premières réunions, embryons de la future Société, commencent à Azcoitia dans la décennie de 1750 : on y traite de thèmes relatifs à l'humanisme et aux problèmes scientifiques. Lorsque le comte de Penafiorida fut nommé député à la Cour par la province de Guipuzcoa en 1758, il s'installa à Madrid jusqu'en 1761. Lorsqu'il revint au Pays Basque, il restructura les réunions de Azcoitia et de là est née la *Sociedad Vascongada de Amigos del Pais*.

26. Renseignements fournis par le professeur Capitan-Vallvey qui cite Recarte Barriola (M.T.), *Ilustracion vasca y renovacion educativa : la Real Sociedad Bascongada de Amigos del Pais*, Salamanca, 1990, p. 193.

Selon l'esprit nouveau, cet établissement faisait une large place aux sciences naturelles, à l'observation et à l'expérimentation. Ce qui importe c'est « une culture utile... Ce collège doit être un atelier propre à former des sujets habiles dans les carrières et les professions d'immédiate utilité pour l'État ²⁷ ». Pour sa réussite, le collège comptait beaucoup sur tout ce que pouvaient apporter les pays étrangers, spécialement la France, en fait d'ouvrages, de manuels et même d'enseignants. Ainsi l'*Encyclopédie*, interdite en Espagne par l'Inquisition depuis 1759, est enfin autorisée par le roi pour les professeurs de Vergara.



*Le Real Seminario de Vergara. État actuel.
Dessin de Ricardo Otaño.*

Mais avec de tels ouvrages, les critiques ne manquèrent pas, au point de qualifier ce collège de « première école laïque d'Espagne ». Mais, si certains étaient un peu trop « encyclopédiques », la plupart des Amis du pays étaient toujours respectueux de l'autorité ecclésiastique et attachés à la religion.

27. Sarrailh, p. 204. Toutes les autres citations de ce paragraphe seront tirées de cet auteur, sauf celles qui sont indiquées en note.

Pour profiter au mieux des progrès des autres nations, à la suite du roi lui-même, des grands seigneurs espagnols et également diverses Sociétés économiques, dont celle de Vergara, n'hésitaient pas à envoyer à l'étranger des « pensionnaires » ou « boursiers ». Ceux-ci devaient y suivre des cours, visiter mines et ateliers industriels en tout genre afin que, à leur retour en Espagne, ils puissent faire bénéficier leur pays d'origine de leurs nouvelles connaissances.

C'est ainsi que le comte de Penaflorida, à la fin de 1769, envoya son fils aîné Ramon de Munibe, accompagné de son précepteur, l'abbé Cluvier, faire « son tour d'Europe » (France, Suisse, Autriche, Hollande, Danemark et Italie) pour étudier la métallurgie ²⁸. Quelques années plus tard, en 1775, la Société Basque des Amis du Pays envoya à son tour à Paris les deux jeunes garçons, Antonio Maria de Munibe et Xavier Maria de Eguia, dont nous avons déjà parlé. « Ils viennent étudier la chimie et les autres sciences des métaux. Et ils sont confiés à un pensionnaire du roi, Eugenie de Izquierdo ». Voici comment ce dernier rendait compte à la Société de sa méthode pédagogique : « Savoir beaucoup de choses est l'affaire de la mémoire. Les savoir avec ordre appartient à l'intelligence. Connaître leur valeur ou les apprécier, au jugement. Les dépouiller de l'inutile, au discernement. Les inventer, au génie ». C'est lui, également, qui va les « conduire au Jardin du Roi et au cours public de M. Rouelle ²⁹ », où ils ont pu rencontrer notre Chabaneau, lui aussi élève de ce maître apothicaire, qui a pu ensuite devenir leur répétiteur, comme nous l'avons vu plus haut.

Arrivée de Chabaneau à Vergara

Après avoir été recruté par ces boursiers, voici donc notre Chabaneau en route pour l'Espagne. Sans doute, sur son chemin fit-il étape au moulin de Chez Pontou, mais il ne dut pas s'y attarder ; sa fortune était ailleurs. Au moins eut-il la satisfaction, en franchissant les Pyrénées, de constater que la vérité... du moins mathématique, était la même que celle « d'en deça » ³⁰.

Si tous les auteurs ne sont pas absolument d'accord sur la date de son arrivée à Vergara, il semble bien que le nouveau professeur y commença ses cours le 5 novembre 1778 ³¹. En fait, l'arrivée de Chabaneau à Vergara eut lieu en juin 1778 et il devait y enseigner la physique et la langue française ³².

28. Ramon Maria de Munibe y Areza était le fils aîné du comte de Penaflorida. Il est de retour fin 1773 et il occupa la charge de secrétaire de la Société Basque jusqu'à sa mort en 1774 (renseignements fournis par le professeur Capitan-Vallvey).

29. Sarrailh, p. 354. Miard, p. 336. Notes du professeur Capitan-Vallvey.

30. Pascal (Blaise), *Les Pensées classées et commentées par Henri Massis*, Paris, Grasset, p. 175.

31. Delanoue, p. 41, indique vaguement 1778-1779 ; Portela, p. 215, parle de novembre 1777 ; Silvan I, p. 38, et Miard, p. 337, donnent clairement cette date du 5 novembre 1778.

32. Pellon (I.) et Gago (R.), *Historias de las Catedras de Quimica y Mineralogia de Bergara a finales del siglo XVIII*. Bergara, 1994, p. 49 (référence donnée par le professeur Capitan-Vallvey).

Pour assurer ses cours, il lui fallait d'abord maîtriser la langue espagnole. Ce qu'il fit, paraît-il, toujours d'après son biographe, avec une rapidité surprenante. Peut-être cela lui fut facilité par sa langue maternelle, le dialecte limousin, et ses restes de latin. Bien plus, après ses découvertes, continue Delanoue « désirant se mettre en relation avec tous les savants d'Europe et s'aider de leurs travaux, il reconnut la nécessité d'étudier l'anglais, l'italien, l'allemand, etc., etc., et il le fit avec une si énergique volonté, qu'à l'âge de vingt-cinq ans, il connaissait huit langues mortes ou vivantes ³³ ». Mais aucun autre auteur ne mentionne ainsi ses talents de polyglotte, et sa bibliothèque, du moins à la fin de sa vie, à part un dictionnaire anglais-français en deux volumes, ne vient confirmer de telles connaissances linguistiques.

A son arrivée au Séminaire royal, il semble bien qu'il fut d'abord chargé de cours de physique expérimentale et de français. Puis, il fut également responsable d'une sorte d'inspection scolaire de l'établissement, comportant la surveillance de la discipline ou des études des élèves. Mais, lors de l'assemblée générale du 2 octobre 1779, « le maître de physique, Chabaneau, présente l'impossibilité où il se trouve d'assurer un cours élémentaire de cette science, tant qu'il ne sera pas déchargé de l'inspection (des études) et de l'enseignement de la langue française. Faisant droit à cette demande, l'assemblée l'en décharge aussitôt ³⁴ ». Par contre, un autre enseignement, qui allait faire sa notoriété, lui est presque aussitôt dévolu. Le 20 mai 1779, une chaire de chimie avait été inaugurée à Vergara par le savant français Louis Proust. Celui-ci n'y resta guère plus d'un an, puisque dès juin 1780, il abandonna sa chaire de chimie, en recommandant Chabaneau pour le remplacer. Ce dernier assura le cours de chimie pendant l'année scolaire suivante, mais en juin 1781, après les examens, Chabaneau présenta lui aussi sa démission, sans doute pour des raisons de caractère personnel, comme Proust, mais aussi à cause du retard apporté au versement de son traitement : à la fin du premier semestre 1781, il n'avait pas encore touché celui du second semestre 1780. Chabaneau partit alors pour Paris, mais à la demande de la Société, il accepta de revenir à Vergara, où il reprit ses cours de physique et chimie en janvier 1782 ³⁵. Chabaneau continuera cet enseignement jusqu'en septembre 1785 ³⁶.

33. Delanoue, p. 41-42.

34. Silvan I, p. 61, note 80, citant *Extractos... 2 de Oct. de 1779*.

35. Ces dernières précisions, et en particulier ce court retour en France, m'ont été indiquées par le professeur Capitan-Vallvey.

36. Portela, p. 215 ; Lafuente, p. 227 ; Miard, p. 341 ; Silvan II, p. 173, II p. 48, citant *Extractos... 1781*, p. 88.

L'introduction au cours de physique

Aussitôt à Vergara, la Société des Amis du Pays invite le nouveau professeur à présenter son programme et sa méthode pour son cours de physique. Il le fait en septembre 1778, lors d'une assemblée générale qui se tint à Bilbao ³⁷.

« Nous commencerons le cours, dit-il, par les définitions simples et exactes... ensuite nous exposerons les recherches qui se sont faites sur la nature de la matière... ». Puis, il se propose d'étudier les caractéristiques générales de la matière et les diverses propriétés des corps. Après, on passera à l'étude du mouvement et des principes de la mécanique. Ensuite, selon l'antique division de la physique, on étudiera l'eau et l'hydrostatique, l'air, la lumière et le son, le feu et la chaleur. Il déclare aussi vouloir s'occuper de « la matière électrique », pour finir avec l'astronomie et ses différents systèmes ; « nous démolirons le système de Descartes et ses sectarismes et nous établirons celui de Newton ».

Cette *Introduction* a été sévèrement jugée par certains, qui n'y trouvent « aucune phrase révélatrice du génie... ni même de données qui démontreraient que Chabaneau connaissait bien la science de son temps... au contraire, il est taxé de pédanterie, de matérialisme, de méconnaissance de la valeur exacte de la méthode expérimentale... ». Sans doute, Chabaneau, dans cette *Introduction* au style fastidieux et pédant, n'apparaît pas comme un maître remarquable. Mais, un auteur espagnol qui a particulièrement étudié son œuvre scientifique, n'hésite pas à déclarer : « Nous croyons honnêtement que, dans ce premier cours de physique chimie, il est très loin de l'incapacité qu'ont voulu lui attribuer ses censeurs qui, oubliant d'autres facteurs de sa vie intellectuelle, prétendent le juger uniquement sur le contenu de l'*Introduction* à ce cours ou sur quelques mémoires qu'il publia dans les comptes rendus de la Société Basque ³⁸ ».

Nous verrons en son temps l'*Introduction au cours de physique* que le citoyen Chabaneau, nouvellement nommé professeur à l'École centrale de Périgueux, donnera le 16 floréal VII (5 mai 1799). Il sera alors intéressant de la comparer à celle qu'il donnait quelque vingt ans plus tôt, en septembre 1778, à Bilbao.

Professeur à Vergara

Tout en assurant ses cours de physique et de chimie, Chabaneau s'adonne également à des travaux en laboratoire, travaux dont font mention les comptes rendus de la Société Basque. Ainsi, on cite en 1780 sa note sur

37. Cette *Introduction* est consignée dans les Actes de la Société en une vingtaine de pages qu'ont analysé Silvan (l p. 38 et s.) et Miard (p. 339 et s.). Toutes les citations de ce paragraphe sont tirées de l'un ou de l'autre auteur. Cette *Introduction* se trouve dans *Extractos... 1778*, p. 150-170.

38. Silvan I, p. 41.

*l'Application chimique au bouillon des malades*³⁹. On a écrit que c'était là un « travail de qualité médiocre, où abondent de grossières erreurs qui soulignent ce que le personnage ignorait sur des questions scientifiques élémentaires, comme le sont, par exemple, la constitution du savon, la nature des gélatines...⁴⁰ ». On peut citer encore une *Analyse des eaux minérales, en particulier de celles de Cestona*, publiée en 1782. Il aurait fait ce travail en utilisant les méthodes de Torbern Bergman et en collaboration avec ses deux anciens élèves de Paris, Antonio de Munibe et Javier de Eguia⁴¹.

L'Introduction exposée à Bilbao était pour Chabaneau surtout une déclaration d'intentions, intentions rapidement dépassées. Car son enseignement va rapidement s'étendre à d'autres domaines ; il assura des cours de botanique⁴², de minéralogie et de métallurgie. De plus, ses recherches en laboratoire, surtout à partir de 1784, quand il s'intéressa au platine, lui prirent de plus en plus de temps. C'est pourquoi, reconnaissant que sa tâche était trop lourde et aussi que ses connaissances scientifiques n'étaient pas toujours à la hauteur, les Amis du Pays avaient déjà recruté un autre professeur pour Vergara.

Il s'agit de Fausto de Elhuyar⁴³. Celui-ci avait été choisi pour la chaire de minéralogie, mais il ne l'occupa pas immédiatement, vu qu'avec l'accord de la Société, il devait d'abord faire un voyage à travers l'Europe pour compléter sa formation minéralogiste. Son frère, Juan José, l'accompagna dans ce voyage avec mission de visiter mines et installations métallurgiques, en véritable espion industriel au service de l'Espagne. Tous deux passèrent par Paris et se rendirent à Freiberg (Allemagne) et Vienne (Autriche). C'est de cette dernière ville que Fausto revint à Vergara où il arriva le 8 octobre 1781⁴⁴.

Elhuyar assurera alors les cours de minéralogie et de métallurgie. Mais il démissionnera à la fin de 1785, laissant de nouveau Chabaneau seul, pour assurer l'enseignement scientifique à Vergara⁴⁵.

39. Publiée dans *Extractos... 1780*, p. 51-56.

40. Silvan I, p. 49-50.

41. Portela, p. 215-216.

42. Silvan I, p. 53, note 26, signale que les Archives provinciales de Guipuzcoa conservent des cours manuscrits de botanique qui furent expliqués à Vergara par Chabaneau.

43. Fausto de Elhuyar y de Suvisa, savant chimiste et minéralogiste espagnol, né à Logrono le 11 octobre 1757. Professeur à Vergara de 1781 à 1785. Pendant son séjour dans cette école, en 1783, Fausto avec son frère Juan, revenu au pays, isolèrent le wolfram de l'oxyde wolframique composé, dont Juan avait eu connaissance quand il travaillait avec Bergman à Upsala (Suède) et qu'il apporta à Vergara ; ils découvrirent ainsi un nouveau métal auquel ils donnèrent le nom de tungstène. Fausto fut nommé, le 17 juillet 1786, Directeur général du corps royal des mines de la Nouvelle-Espagne (Mexico) où il arrivera en 1788. Mort d'une attaque d'apoplexie le 6 janvier 1833 (Michaud, *Biographie Universelle* et notes du professeur Capitan-Vallvey).

44. Renseignements sur les frères Elhuyar donnés par le professeur Capitan-Vallvey.

45. Silvan II, p. 6. Miard, p. 342.



*Fausto d'Elhuyar,
1755-1833.
Portrait de
Raphaël Mengs.*

Le laboratoire de chimie du Séminaire de Vergara se distingua par quelques découvertes d'importance. Ainsi, Ignacio de Zavalo y prépara l'acier « coulé et cimenté » d'aussi bonne qualité que celui des Anglais : les deux frères de Elhuyar, Fausto et Juan José, y découvrirent le wolfram et, évidemment, il faut y ajouter la découverte de Chabaneau ⁴⁶.

A la découverte du platine

C'est une longue « histoire confuse et arbitraire », que celle du platine ⁴⁷ : longue, car ce n'est que progressivement qu'apparut l'existence de ce nouveau métal ; confuse, car les historiens ont beaucoup de mal à préciser les étapes de sa découverte ; et arbitraire, car ils attribuent parfois les découvertes des uns à d'autres.

En 1557, Julio César Escaligero affirme avoir trouvé, à Honduras, un métal « que l'on ne peut fondre avec les procédés existants ⁴⁸ ». Il faut ensuite attendre 1748, pour lire un mémoire sur le platine ; il est l'œuvre d'un illustre

46. Sarrailh, p. 450.

47. L'expression est de Silvan (II, p. 166). La plupart des renseignements qui composent ce paragraphe sont extraits du chapitre 1^{er} de l'article de cet auteur espagnol, corrigé et complété par les renseignements fournis par le professeur Capitan-Vallvey.

48. Voici la référence exacte fournie par le professeur Capitan-Vallvey : Escaligeroi (J. C.), *Exoticarum exercitationis liber quintus decimus de Subtilitate ar Hieronymus Cardanum*, Paris, 1557, p. 134-135. *Praetera scito, in Funduribus, qui tractus est inter Mexicum, et Darien sodinas esse orichalci : quod nullo ugni, nullis Hispanicis artibus hactenus liquescere potuit.*

marin et homme de science espagnol, Antonio Ulloa. C'est lui, semble-t-il, qui pour la première fois fait connaître officiellement ce minerai, qui a été baptisé platine par sa ressemblance avec l'argent qui, en espagnol, se dit *plata*. Il y parle « d'une pierre d'une telle résistance qu'il n'est pas facile de la casser ni de l'écraser en lui donnant des coups sur l'enclume d'acier, et c'est une raison pour qu'on l'abandonne, parce qu'elle n'est pas vaincue par le feu, et il n'y a de moyen d'extraire le métal qu'elle enserme qu'à force de beaucoup de travail et d'effort ⁴⁹ ».

L'Anglais Wattson, à qui certains attribuent à tort la primeur dans la découverte du platine, ne publie qu'en 1750 diverses données sur les platines de la Jamaïque. En 1751, le Suédois Scheffer, directeur de la Monnaie de Stockholm, donne également des informations sur du platine provenant des gisements hispano-américains.

Durant toute la seconde moitié du XVIII^e siècle, de nombreux chercheurs s'intéressent à ce minerai de platine, pour aboutir progressivement à la conclusion généralement admise que le platine est un corps simple. Ainsi Lewis, à Londres, en 1754, avait mis hors de doute l'existence du nouveau métal. Ensuite, ils s'efforceront, à partir de 1775, d'obtenir de ce minerai un métal à l'état pur. Parmi ces derniers, on peut citer des chimistes français comme Guyton-Morveau, Beaumé, Achard et le bijoutier parisien Janety. La méthode alors la plus couramment employée pour essayer d'obtenir un platine à l'état pur, est celle de la fusion arsenicale, mais avec un succès mitigé. Cette méthode est mise au point dans son ensemble par Janety à partir des travaux de l'Allemand F. K. Achard.

Les chimistes basques, eux aussi, avaient connaissance de ce minerai de platine, depuis que le marquis de Los Castillejos en avait offert quelque échantillon à Penaflovida. Dès 1775, une *Étude sur le platine* parut dans les comptes rendus de la Société Basque ⁵⁰. Puis, en 1781, le marquis de Narros,

49. Voici une note très précise du professeur Capitan-Vallvey sur cette histoire du platine : « L'information donnée par Ulloa sur le platine est le résultat de l'expédition scientifique décidée par l'Académie des Sciences de Paris pour connaître la forme de la terre. L'une des deux expéditions qui devaient mesurer un arc de méridien devait le faire à l'Equateur et avait besoin de passer par le territoire espagnol, dans la vice-royauté du Pérou. On désigna les marins Antonio de Ulloa et Jorge Juan pour accompagner les universitaires français. A la suite de ce voyage, Ulloa publia à Madrid en 1748 son livre, *Relacion historica del viaje a la America meridional*, dans lequel il est fait référence au platine lorsqu'on parle de la province de Choco, dans la vice-royauté de Granada. Le platine n'a pas été découvert par Ulloa, car on le connaissait dans cette zone depuis le début du XVIII^e siècle, bien que seulement d'un point de vue technique. Mais Ulloa est vraiment le premier qui transmet à l'Europe l'information de l'existence du platine, car son livre fut traduit en plusieurs langues. Mais c'est Wood, avec du platine apporté en contrebande depuis Nueva Granada en Jamaïque, qui le premier fait une description sommaire de ses propriétés et la publie dans une revue scientifique par l'intermédiaire de Broxnrigg. »

50. Silvan II, p. 174, note 26. Elle serait le résultat de travaux faits par Ramon de Munibe. *Extractos... 1775*, p. 70-77. Ce travail de Ramon de Munibe est essentiellement bibliographique : il résume les travaux de Lewis et à la fin seulement il dit que l'on a appliqué le platine à la décoration des manches de couteaux. Voir J. Fages, *Los quimicos de Vergara y sus oras*, Madrid, 1919.

un autre protecteur du Séminaire royal, fait demander au ministre Floridablanca « quatre arrobas de platine » (un arroba = 25 livres). Ce minerai, venant de l'Amérique espagnole, ne parvint à Vergara qu'en mars 1784.

Datation des travaux de Chabaneau sur le platine

Ce n'est donc pas avant 1784 que Chabaneau aurait pu commencer des expériences dans le laboratoire de chimie de Vergara, en vue d'obtenir la purification du platine. Aussi, est-il difficile d'admettre qu'avant 1783 il aurait obtenu du platine pur. Certains le prétendent, donnant pour preuve qu'une médaille commémorative aurait été frappée cette année-là à Londres en son honneur. Mais on n'a, à ce jour, aucune preuve d'expériences antérieures à celles de 1784.

Delanoue, lui, fait mention de brevets portant la date également de 1783, brevets susceptibles de protéger sa méthode de purification. Cet auteur affirme avoir vu lui-même ces brevets lors de visites auprès de Chabaneau, à Clara. « Aujourd'hui que nous avons sous les yeux les brevets du gouvernement espagnol qui font remonter jusqu'à 1783 la découverte de Chabaneau... ». Mais malgré de multiples recherches dans les archives espagnoles, il n'a pas été encore possible de retrouver ces brevets ou patentes. En réalité, la méthode de purification n'appartient jamais en propre à Chabaneau, mais au gouvernement espagnol qui la lui a commandée et l'a salarié pour la trouver. Aussi, ce même gouvernement pourra-t-il demander à ses inventeurs, tant à Chabaneau qu'à Elhuyar, d'en garder le secret absolu.

Enfin, d'autres historiens prétendent qu'il aurait apporté à Paris des barres de platine pur, justement en 1784. Pour prendre en compte ces différentes datations, il faut supposer que Chabaneau aurait déjà purifié du minerai, comme beaucoup d'autres chimistes d'alors, en utilisant la fusion à l'arsenic, bien connue à cette époque, à moins qu'il y ait eu confusion sur les dates ⁵¹.

On pense généralement que c'est à partir de 1784 que Chabaneau s'efforça de découvrir une nouvelle méthode de purification. Effectivement, un premier lot de minerai d'importance lui avait été remis le 12 mars 1784. Mais, même si les « cent livres de minerai » (4 arrobas) furent mis à sa disposition, les années 1784 et 1785 ne semblent apporter aucun résultat. Il est même possible que Chabaneau n'ait rien entrepris sur ce minerai pendant ces deux ans, si on en croit une lettre d'Elhuyar. Ce dernier quitte le collège pour la cour de Madrid en septembre 1785 et il ne reviendra faire un court séjour à Vergara qu'en mars 1786. Or, il écrit alors, le 17 de ce mois de mars, à son frère Juan José : « Tu dois savoir que pendant que j'étais allé à Madrid,

51. Delanoue, p. 46. Silvan II, p. 176, 182-183 et notes 28, 41, 42.

Chabaneau a entrepris les travaux sur la platine ». Et en janvier 1786, Chabaneau propose que la direction des chaires du collège soit confiée au marquis de Narros et au fils de Penaflorida, afin de lui permettre de poursuivre ses laborieuses recherches ⁵².

Ce n'est effectivement qu'au début de 1786, d'après le professeur Capitan-Vallvey, que le ministre des Indes, le marquis de Sanora, demandera officiellement de travailler à la purification du platine à l'école métallurgique de Vergara et, concrètement, à son professeur de chimie, François Chabaneau, d'y employer tous ses efforts. C'est donc une demande officielle à un professeur payé par le trésor public et dont le but était d'obtenir l'exploitation commerciale du platine purifié, vu l'intérêt qu'il y avait alors en Europe pour ce métal.

Et ce n'est que vers juillet 1786 que la Société Basque enregistre dans ses *Extraits* la brève note suivante : « François Chavaneau, professeur de chimie, fait part de l'importante découverte d'avoir obtenu du platine pur malléable ⁵³ ».

En réalité, c'est au moins dès mars 1786 que Chabaneau avait réussi, puisque le 17 de ce même mois, Fausto Elhuyar décrivait en détail dans sa lettre à son frère Juan José le procédé employé ⁵⁴. Et en avril 1786, Chabaneau répondait à une lettre du marquis de La Sonora qui lui faisait part de « l'intérêt que sa Majesté avait pris à sa découverte ⁵⁵ ». Le marquis était donc déjà informé par Chabaneau lui-même avant avril 1786.

Difficultés de l'entreprise

Tous les essais pour purifier le platine et la compétition qui s'était engagée entre les scientifiques d'Europe pour arriver à un résultat aussi parfait que possible, montrent assez les difficultés de l'entreprise.

Si on savait que le minerai de platine contenait des métaux connus comme le titane, le cuivre, le fer..., on ignorait alors qu'il était aussi mélangé à cinq autres métaux inconnus à l'époque, puisqu'ils ne furent découverts que plus tard, en 1803-1804 pour les quatre premiers et en 1844 pour le dernier, à savoir l'osmium, l'iridium, le palladium, le rhodium et le ruthénium. Et selon leur pourcentage dans le platine, ce dernier réagissait très différemment. « Chabaneau avait constaté que le platine était ductile, et quelquefois il le trouvait d'une fragilité désespérante (c'était un alliage d'iridium) ; il savait le platine incombustible, inoxydable, et il était stupéfait de le voir brûler et se volatiliser (c'était un alliage d'osmium) ».

52. Yoldi, p. 193-196.

53. Miard, p. 343. *Extractos... 1786*, p. 91.

54. Weeks, p. 396.

55. Yoldi, p. 196.

On ignorait aussi alors, et Chabaneau comme tout le monde, que « la chaux ne précipite pas le platine à la lumière artificielle, mais qu'elle le précipite à la lumière du jour. Chabaneau, en opérant la nuit avec la chaux, avait réussi à précipiter tous les métaux, excepté le platine, qui restait en dissolution ; mais en répétant le jour la même opération, il avait tout précipité. Il avait échoué sans pouvoir en soupçonner la cause ⁵⁶ ».

Eliminer des métaux dont on ignorait même l'existence, ne pouvait se faire qu'en tâtonnant et à la suite de multiples expériences pas toujours convaincantes. C'est pourquoi, malgré la découverte de sa méthode de purification, Chabaneau ne cessera jamais de poursuivre ses expériences sur le platine, même dans son magnifique laboratoire de Madrid, sans pour autant obtenir toujours de très bons résultats.

Sa méthode de purification du platine

En simplifiant à l'extrême, la méthode découverte par Chabaneau comprend deux phases fondamentales, qu'il explique lui-même dans sa lettre au marquis de La Sonora.

1. Précipitation du métal précieux sous forme de complexe.

« J'ai dissous (le minerai) à l'aide de l'eau royale, parce qu'aucun autre acide ne peut agir. Une fois le platine dissous, je l'ai séparé des dernières particules de fer qui y restaient agrégées, en me servant du sel ammoniac. J'ai filtré et lavé le sel en précipité ».

Cette première phase s'effectue en trois opérations :

- Traitement du minerai par l'eau régale pour dissoudre la plus grande partie du minerai de platine et une petite fraction seulement des autres métaux.
- Addition alors à la solution obtenue de chlorure d'ammonium pour précipiter le platine sous forme de complexe chloroplatinate ammonique insoluble, les impuretés résiduelles restant dans la solution.
- Purification du solide précipité par filtration et lavage.

2. Décomposition par la chaleur et réduction en platine métallique compact.

« Ce sel, je l'ai mis dans un creuset auquel j'ai appliqué un feu très doux pour le sécher... j'ai trouvé au fond du creuset une masse de platine qui avait le brillant métallique. Cette masse exposée au tuyau d'une forge s'étend en barres pour sortir du platine ».

56. Delanoue, p. 43-45.

Cette deuxième phase ne comprend que deux opérations :

- Décomposition du solide purifié par calcination douce pour obtenir du platine sous forme spongieuse.
- Traitement à la forge avec recuisson au rouge blanc pour agglomération des particules spongieuses et pour obtenir un métal compact, ductile et malléable.

De cette méthode, Fausto d'Elhuyar avait déjà écrit à son frère Juan José : « La méthode a une relation avec celle de Sickingen pour ce qui concerne la réduction des précipités, mais pour le reste c'est beaucoup mieux ⁵⁷ ».

Ce procédé était également tout à fait différent de celui qu'utilisait alors « Janety qui continuait avec son arsenic pour n'avoir pu découvrir la méthode de Chabaneau. Cette dernière était basée sur les actions successives de diverses réactions chimiques capables de séparer du platine pulvérulent assez pur, qui ensuite était aggloméré par des traitements mécaniques, en mettant à profit l'extraordinaire malléabilité de cet élément métallique ⁵⁸ ».

Mais Chabaneau est-il bien l'inventeur de la méthode ?

Une controverse qui dure encore s'est élevée sur l'attribution de cette méthode. Effectivement, plusieurs personnes ont collaboré avec Chabaneau dans ses recherches sur le platine. Lui-même, dans sa lettre au marquis de La Sonora, cite « le majordome du marquis de Narros, car il est très exercé dans le travail de l'acier » ; on parle aussi d'un don Francisco Alonso qui « travailla une barre de platine pur de 27 livres jusqu'à la rendre ductile ⁵⁹ ». Mais le collaborateur le plus éminent et à qui certains attribuent le mérite de l'invention est incontestablement Fausto de Elhuyar.

Ce dernier était un scientifique réputé, ayant parachevé sa formation scientifique par un tour d'Europe. Il resta professeur à Vergara de 1781 à la fin de 1785, époque où il démissionna de son poste d'enseignant à Vergara « pour être mandaté pour aller étudier à Vienne la méthode de Born pour obtenir de l'argent par amalgamation ⁶⁰ ». Il est cependant revenu quelque temps à Vergara au début de 1786 et il a pu alors apporter une certaine collaboration à Chabaneau pour sa mise au point du procédé de purification, comme nous l'avons déjà signalé plus haut. Elhuyar lui-même, dans sa lettre

57. Silvan II, p. 8 et 9. Yoldi, p. 196-198. L'eau royale dite aussi eau régale est un mélange d'acide nitrique et d'acide chlorhydrique. Le sel ammoniac est du chlorure d'ammonium, appelé aussi chlorhydrate d'ammoniac.

58. Silvan II, p. 5, note 20, citant M. Schofield, *L'histoire du platine malléable*, Endeavour, juillet 1947, p. 126, note 19.

59. Silvan II, p. 177, note 32.

60. Précision apportée par le professeur Capitan-Vallvey.

à son frère du 17 mars 1786, expliquant la technique de Chabaneau, affirme en conclusion : « voici la méthode que **nous** avons suivie dans une opération qui s'est terminée aujourd'hui ».

Aussi, des auteurs, en particulier espagnols (Fages, Moles, Yoldi par exemple), n'hésitent pas à soutenir que Chabaneau, vu sa formation scientifique déficiente, a été incapable de mettre au point un tel processus de purification, et donc que la participation principale dans cette affaire en revient à Elhuyar ⁶¹. Fages écrira par exemple : « Il n'est pas aventureux d'admettre que les idées chimiques expliquant le processus trouvé par Chabaneau, sont dues exclusivement à Elhuyar, étant donné que Chabaneau n'a jamais brillé par sa culture chimique ⁶² ». Cette opinion est également partagée par des auteurs français, comme Sarrailh, qui écrit : « Il ne semble pas que la postérité ait enregistré la renommée éphémère de Chabaneau, auquel elle a, à bon droit semble-t-il, préféré celle de Elhuyar ⁶³ ».

A notre époque, un auteur espagnol, Silvan, s'est particulièrement intéressé à Chabaneau, dans cette affaire de purification du platine. Dans un ouvrage paru en 1953 ⁶⁴, il s'efforce de soutenir une certaine valeur scientifique au professeur français à l'encontre des critiques très acerbes que lui ont faites Fages et Yoldi, en particulier vis-à-vis de son *Introduction au cours de physique*, de novembre 1778, où ces derniers ne trouvent « aucune phrase révélatrice de génie... ni de concepts qui mettraient en évidence le maître » et l'accusent de « pédanterie, matérialisme, méconnaissance de la méthode expérimentale ». Silvan reconnaît lui-même dans certains des travaux de Chabaneau, comme celui de son « *Application chimique au bouillon de malades...* un travail médiocre, sans information intéressante et avec de grossières erreurs ». Il reconnaît aussi que « dans l'obtention du platine malléable, il est plus difficile d'évaluer sa compétence ou son manque de mérite, parce qu'au cours de ses travaux, collaborèrent avec lui d'autres professionnels, sans qu'il soit facile de discerner l'apport de chacun à l'œuvre commune ». Cependant, en final, il admet que « la gloire de cette découverte fut attribuée à Chabaneau et qu'il sortit ainsi de l'anonymat ». Il raconte également qu'à l'occasion d'une distinction attribuée au marquis de Narros, un fervent supporter du collège de Vergara, le roi lui-même reconnut « l'importante découverte consistant à épurer le platine qu'a réussi don Francisco Chabaneau, titulaire pour le roi de la chaire de physique et de chimie dans la ville de Vergara ⁶⁵ ». Et surtout, il apporte le témoignage

61. Silvan II, p. 8.

62. Yoldi, p. 208.

63. Sarrailh, p. 452.

64. Il s'agit de *Los estudios...* mentionné dans les sources.

65. Voir les références de ces diverses citations dans Silvan I, p. 40, 49, 50, 75, 79.

incontestable de Thunborg, successeur de Chabaneau à Vergara, en faveur de ce dernier comme l'inventeur de la méthode.

Mais c'est surtout dans son article de 1969 que Silvan, ayant étudié de plus près l'œuvre de Chabaneau, fait un véritable plaidoyer en sa faveur ⁶⁶. Après avoir constaté que « les expériences et les réalisations de l'homme de science, qu'était Chabaneau, ont été l'objet de controverses réitérées », il considère qu'il y a « intérêt à mener à bien une révision critique de tous les documents concernant les travaux métallurgiques dans lesquels on suppose ou l'on nie l'intervention de Chabaneau ». Pour lui, il ne fait pas de doute que « pour la première fois et avec une antériorité indéniable... Chabaneau, à Vergara, mit au point une nouvelle méthode, tout à fait différente de celle utilisée par Janety ». Et de citer l'appréciation de Don Casimiro Ortega, professeur de chimie à Madrid et contemporain de Chabaneau, sur le travail de ce dernier, auquel il attribue « un degré de perfection très supérieur à tous ceux qui l'avaient précédé ». Il ajoute aussi plusieurs faits et témoignages qui plaident en faveur de la paternité de Chabaneau dans cette découverte. Car, si la participation d'Elhuyar est indéniable dans la phase finale de mise au point du procédé, rien ne permet d'affirmer que celui-ci ait été à l'origine et partie prenante de l'ensemble du processus de purification. Elhuyar lui-même, dans sa lettre à son frère du 17 mars 1786, déjà citée plus haut, ne conteste pas les travaux et la réussite de Chabaneau. Il écrit, en effet, de Chabaneau : « il a découvert des choses très intéressantes ». Et jamais il ne revendiquera pour lui-même cette découverte, ni ne trouvera rien à redire à la faveur royale dont allait bientôt bénéficier Chabaneau, comme inventeur de cette méthode de purification. Et il termine en citant de nouveau le témoignage de Thunborg, déjà mentionné dans son ouvrage précédent et dont nous parlerons plus loin ⁶⁷.

Voici, pour conclure sur cette question, le point de vue du professeur Capitan-Vallvey, qui nous paraît particulièrement équitable : « Je crois que l'on peut considérer comme un cas de fructueuse collaboration entre deux scientifiques, Chabaneau et Elhuyar, la résolution du problème de la purification du platine. Ils se basent tous les deux sur des connaissances existantes et sont capables de structurer un ensemble de réactions chimiques et de processus qui conduisent à dépouiller le platine des composants qui l'accompagnent et, sans nécessité de fusion, à obtenir du platine à un degré de pureté acceptable pour des usages somptuaires et scientifiques. Il est possible que Chabaneau ait sollicité l'aide d'Elhuyar qui, à ce moment, n'est plus professeur à Vergara, mais qu'il connaît, et qui est peut-être un ami. A

66. Il s'agit de l'article *El laboratorio...* mentionné dans les sources.

67. Voir les références de ces diverses citations dans Silvan II, p. 165, 171, 176, 177, 178.

mon avis, l'important n'est pas que l'un ou l'autre soit l'inventeur de la méthode, mais que tous deux mettent au point le nouveau processus à partir d'apports de chacun d'eux. Malgré cela, c'est à Chabaneau qu'a été adressée la demande et, par conséquent, c'est lui qui va recevoir les honneurs et qui va prendre en charge la Maison du Platine à Madrid ⁶⁸ ».

Voyage à Paris et secret de la méthode

Au cours du deuxième semestre 1786, après sa découverte, Chabaneau se rend à Paris. Ce voyage a été provoqué par Elhuyar qui, étant alors lui-même à Paris, signale au marquis de Narros qu'on travaille également sur le platine dans la capitale française. C'est pourquoi il serait bon que Chabaneau vint lui-même à Paris. Cette proposition fut sans doute acceptée par le marquis de La Sonora, ministre des Indes, et le 16 août 1786, trois mille réaux furent envoyés aux députés des corporations de Bayonne pour assurer les frais du voyage en France de Chabaneau. Rendu à Paris, recommandé à Ignacio de Heredia, chargé des affaires espagnoles et grâce aux bons offices de l'ambassadeur espagnol, Pedro de Abarca, marquis d'Aranda, Chabaneau rencontra Marc Etienne Janety, orfèvre de Louis XVI. Janety fabriqua pour 3 080 livres tournois et 9 sous, divers objets avec les 44 marcs de platine purifié apportés par Chabaneau. Dans une lettre à Kirwan du 30 décembre 1786, Guyton de Morveau fait allusion à cette fabrication : « Le p. de Virly m'écrit qu'il a vu à Paris un nécessaire en platine pour le roi d'Espagne. La platine est très pure et pèse 24. C'est M. Chabonneau [*sic*] de Vergère qui l'a purifiée ⁶⁹ ». Ce dernier resta à Paris jusqu'à la fin de 1786, où il rencontra également des savants parisiens qui s'intéressaient au platine et à ses éventuelles applications scientifiques et industrielles, comme Berthollet, Pelletier, Guyton de Morveau et Lavoisier. Sans doute, son but était aussi de faire connaître sa découverte, d'évaluer le marché potentiel du platine et annoncer l'entrée de l'Espagne dans la compétition européenne au sujet de ce nouveau métal ⁷⁰.

A l'occasion de ce voyage et sans doute plus tard encore, Janety essaya sans succès de percer le secret de la méthode de Chabaneau. Effectivement, un véritable secret entourait d'abord cette méthode, et cela à la demande des plus hautes autorités espagnoles. C'est ce qui apparaît déjà

68. Correspondance du professeur Capitan-Vallvey du 14 mai 2000.

69. Grison (Emmanuel), Goupil (Michelle) et Bret (Patrice), *A scientific correspondance during the chemical Révolution : Louis-Bernard Guyton de Morveau and Richard Kirwan, 1782-1802*, éd. University of California et Berkeley, 1994, p. 158. « Vergère » doit être une mauvaise transcription de Vergara.

70. La plupart de ces détails sur ce voyage à Paris m'ont été fournis par le professeur Capitan-Vallvey (correspondance du 28 novembre 1999) qui en donne la source : *AGI, Santa Fe, leg. 835, Nota de los gastos ocasionados con motivo del nuevo establecimiento de la Real Fabrica de la Platina, 18/4/1789, f. 199.*

clairement dans la lettre au marquis de La Sonora : « Quant au secret de mes procédés, je ne l'ai communiqué qu'à de Elhuyar, mon ami et collègue ». A son tour, Elhuyar fut informé de garder le secret, comme il l'explique à son frère José, dans sa lettre du 19 mai 1786, envoyée de Paris : « Chabaneau ayant envoyé des barres de platine... à Monsieur le Ministre des Indes, celui-ci l'a chargé de ne pas faire connaître sa méthode jusqu'à nouvel ordre... Chabaneau s'est vu obligé de lui répondre en disant qu'il avait confié son procédé à moi seul, ce qui fait que m'est parvenu un ordre de ne le communiquer à personne. Ma réponse a été comme celle de Chabaneau, je déclarais que je t'en avais déjà fait part... mais en même temps j'ai dit au ministre que je te préviendrai... tu observeras exactement (le secret), comme il se doit ⁷¹ ». Elhuyar est aussi à Paris où il fait étape lors de son voyage pour Vienne. Ce qui est certain c'est que ni l'un ni l'autre, ni José, ne divulguèrent et encore moins vendirent le fameux secret.

Aussi Janety s'efforça-t-il, de son côté, de perfectionner la méthode à l'arsenic de Achard. Il tenta même de rentabiliser ses recherches en essayant de vendre à l'Espagne son propre procédé pour rendre le platine malléable. Mais, en mars 1789, il reçut une réponse négative de Chabaneau à sa proposition ⁷².

La faveur royale

Le roi d'Espagne, enchanté de la découverte de Chabaneau, décida aussitôt d'établir une fabrique pour la purification du platine, à Madrid. Chabaneau, nommé professeur de l'École royale de minéralogie et directeur du laboratoire de chimie dépendant du ministère des Finances, arriva à Madrid au mois de mai 1787 ⁷³.

A ces postes, Chabaneau aurait bénéficié d'un traitement annuel de 12 000 livres, somme considérable à l'époque. De plus, le roi lui octroya une rente viagère de 15 000 livres, estimée en 1800 à 1 000 pesos, mais à condition qu'il ne quitte pas l'Espagne. Ces faveurs royales et surtout sa nomination au laboratoire de chimie sont une preuve de plus que les autorités considéraient Chabaneau et non Elhuyar comme l'inventeur de la méthode de purification. Car, si tel n'avait pas été le cas, qui aurait osé tromper ainsi Charles III, ce « despote éclairé », pour lui faire choisir un savant étranger, de préférence à un savant espagnol, à la compétence reconnue ? De plus, des premiers ministres comme d'Aranda ou Floridablanca, le vice-roi de Santa-Fe,

71. Yoldi, p. 199.

72. Capitan-Vallvey I, p. 301, note 77, citant : AGI, Santa Fe, leg. 835 (18/3/1789) *Resuymen del Extracto del Expediente de la Platina*, ff. 8v y 10 v.

73. Silvan I, p. 85, note 102. *Extractos... 1787*. Rumeau de Armas (A.), *Hispania*, 1979, 39, p. 301-335 (cette dernière référence m'a été fournie par le professeur Capitan-Vallvey).

José de Galvez, marquis de la Sonora, hommes de valeur dans le gouvernement espagnol, ne retirèrent jamais leur confiance à Chabaneau.

D'après Delanoue, Chabaneau aurait inauguré ses cours publics à Madrid devant le roi et la cour par un discours sur *l'utilité et l'avenir des sciences* et ce discours fut, paraît-il, si remarquable, qu'un poète espagnol lui dédia une ode. Ce poète serait le père Marchena et son ode dédiée à « Chabanon » [*sic*], commence ainsi : « Les humbles demeures... ⁷⁴ ».

Le successeur de Chabaneau à Vergara

Ce successeur, comme professeur de chimie, fut le suédois Anders Tunborg ; il arriva à Vergara au printemps de 1788. Lui aussi s'intéressa au platine et voici ce qu'il a écrit à ce sujet : « On sait que le professeur Chabaneau, mon prédécesseur, a découvert la manière de réduire le platine à un métal flexible... A mon arrivée ici, tous m'ont parlé de cette grande découverte... En inspectant le laboratoire, j'ai trouvé un petit morceau de platine, tel qu'il vient d'Amérique. Ensuite, j'ai commencé à parler avec tous ceux qui avaient vu travailler Chabaneau... tous ont répondu aux questions que je leur posais et ils me racontèrent fidèlement ce qu'ils avaient vu. J'ai fait la synthèse de tout cela et j'ai commencé à travailler discrètement. Après cinq mois de travail, j'ai trouvé enfin la même méthode que Chabaneau... Cette découverte a fait grand bruit à Madrid. Chabaneau indigné de la concurrence, a raconté cela au président du Conseil des ministres, Floridablanca... Par lettre, j'ai fait part de ma découverte à Chabaneau, en lui disant de ne pas être fâché contre moi... Chabaneau m'a répondu très cordialement sur ce point, mais il m'a dit qu'il ne pouvait faire autrement que d'en faire part au ministre. Voyons ce qu'il en sortira. Il ne peut y avoir d'autre conséquence que l'interdiction de dévoiler le secret ⁷⁵ ». Ainsi, tous à Vergara, attribuaient la découverte de la purification à Chabaneau et non à Elhuyar.

La casa del platino

L'Espagne avait alors, avec ses colonies américaines, le quasi monopole des minerais platinières et ses gouvernants comptaient bien sur leur exploitation commerciale pour assainir les finances du royaume. C'est sans doute dans ce but que Chabaneau, non seulement fut nommé à Madrid à la chaire de minéralogie, chimie et physique, mais aussi qu'on lui fournit un laboratoire bien équipé et pourvu d'une remarquable bibliothèque scientifique. Ce laboratoire dépendait du reste directement du ministère des Finances publiques. Il fut installé d'abord rue de Hortaleza, puis définitivement rue du

74. Delanoue, p. 42. Silvan I, p. 71, notes 100 et 101. Le manuscrit de ce poème se trouverait, d'après ce dernier auteur, à la Sorbonne.

75. Silvan II, p 184-189 ; Silvan I, p. 99.

Turco. En perfectionnant sa méthode, on pensait que Chabaneau arriverait à une production quasi industrielle de platine purifié, d'où le nom donné par la tradition populaire à ce laboratoire. Le marquis de Sonora avait également prévu l'approvisionnement en minerai de platine de cet établissement par la récolte et le transport de ce minerai depuis la Nouvelle-Grenade jusqu'en Espagne ⁷⁶.

Une telle perspective industrielle était déjà esquissée dans la lettre au marquis de La Sonora, dans laquelle Chabaneau se préoccupait d'améliorer les conditions économiques de la purification : « ... pour le travail à grande échelle le sel ammoniac serait d'un coût important... j'ai utilisé à sa place la potasse... pour diminuer le coût de l'eau royale, j'ai essayé d'agir avec de l'eau forte et du sel commun... ». Dans cette lettre, il va même jusqu'à calculer la dépense pour faire du platine pur à moindre frais : « ... la dépense nécessaire pour obtenir 100 livres en barres n'excéderait pas 200 pesos, et 100 livres de platine se vendant au prix de l'argent équivaudront au moins à 1 600 pesos ; ce qui donnera un gain de 1 400 pesos par quintal ». On a accusé Chabaneau de cet esprit mercantile qui ne serait pas digne d'un véritable savant, mais c'est à tort, quand on envisage une production industrielle, comme le laisse entendre la correspondance avec le marquis de La Sonora ⁷⁷.

Chabaneau s'efforça donc de produire du platine pur. Mais la réussite n'était pas toujours au rendez-vous, pour les raisons expliquées plus haut. Il y eut des défaillances et des retards dans la production. Le chimiste français, Louis Proust, qui exerçait alors à l'École d'artillerie de Ségovia, se plaignait du peu de pureté du platine qu'il recevait de Chabaneau. Delanoue, repris par Dujarric-Descombes, raconte la colère de Chabaneau à la suite de plusieurs échecs, colère qu'il exprimait dans son patois nontronnais et qui l'amenait à tout casser dans son laboratoire. « *Sang-Di ! Envouiarai tout permenâ. Eiboulharai tout, si tornen me tarabutâ enquèro per queù foutut metau !* ⁷⁸ ». Par contre, il surprit agréablement le comte d'Aranda quand il lui présenta un petit lingot de platine d'un décimètre cube, que ce dernier ne put soulever dans un premier temps : « Vous plaisantez. Vous l'avez attaché à la table ». Le petit lingot entièrement purifié pesait 23 kg, le platine prenant ainsi rang parmi les métaux les plus lourds ⁷⁹.

76. Voir les articles du professeur Capitan-Vallvey, comme dans *Annals of Science*, 1997, 53, p. 467-487.

77. Silvan II, p. 182, note 40 et p. 183, note 43. Yoldi, p. 197-198. Portela, p. 217. Miard, p. 345, note 17.

78. Delanoue, p. 44-45 et *BSHAP*, 1920, p. 209. Texte patois qui pourrait se traduire : « Sang de Dieu ! Je vais envoyer tout promener ; je démolirai tout, si on vient de nouveau m'embêter avec ce foutu métal ! ».

79. Silvan II, p. 183-184, notes 44 et 45. Weeks, p. 396-397.

Chabaneau produit du platine pour la France

Une grande partie du platine purifié par Chabaneau, puis par son successeur à *la Casa del platino*, Cabezas, fut envoyée en France, et aussi vers d'autres pays européens, et cela dans le cadre d'une politique susceptible de rehausser le prestige scientifique de l'Espagne. On pense que près de 70% de la production, à la suite surtout de demandes officielles (chargés d'affaires, ambassadeurs, savants...) va être ainsi exportée⁸⁰. La première demande du 28 août 1787 est faite par l'ambassadeur de France, peut-être à la suite du voyage de Chabaneau à Paris⁸¹. On demande 10 livres de platine pour l'horloger de Louis XVI, qui veut réaliser des expériences sur la détermination de la longitude en mer et d'autre part, une autorisation pour un abbé Bélardi d'exporter 60 livres de métal qu'il a achetées en Espagne⁸². A la fin de 1795, on ordonne à Chabaneau de livrer 10 arrobas (250 livres) de platine à la France. Cette livraison est peut-être à mettre en relation avec la fabrication des nouveaux poids étalons, dont s'occupe alors Janety à Paris. Le prix du platine est de 20 réaux l'once. Chabaneau doit remettre le platine au chargé d'affaires français après règlement, mais le consul de France reçoit le platine sans acquitter le paiement ; le roi avait tenu à ne pas faire payer ce platine à la France⁸³. En janvier 1797, Cazalet, chimiste et professeur à Bordeaux, demande 45 livres de platine, demande qui s'explique peut-être par l'amitié qui l'unissait à Chabaneau. Or, il n'y a alors de disponible à *la Casa del platino* que 28 livres de platine purifié ; le premier ministre Godoy ordonne de livrer 26 livres de platine à Cazalet⁸⁴.

Après le départ de Chabaneau, Cabezas, son élève et son successeur au laboratoire de chimie, écrit le 6 juillet 1798 : « Depuis que Chabaneau a découvert sa méthode pour extraire le platine pur (*platino*) du platine (*platina*), presque toutes les barres qu'il en a tirées n'ont eu d'autre destin que celui de satisfaire gratuitement plusieurs demandeurs étrangers⁸⁵ ». Ainsi, la production de Chabaneau a, semble-t-il, plus servi la science que les finances espagnoles.

Pendant, après ses rencontres à Paris avec le bijoutier Janety, Chabaneau entraîna son propre orfèvre, Francisco Alonzo, à travailler le platine pour réaliser divers objets. Un des premiers de ceux-ci est un grand

80. Un auteur espagnol a particulièrement étudié les exportations de platine espagnol vers les pays européens. Il s'agit de Luis Fermin Capitan-Vallvey, spécialement dans ses deux articles cités dans la bibliographie. D'après lui, entre 1750 et 1804, près de 70% des exportations de platine espagnol (minerai ou purifié) seraient pour la France. Tous les renseignements de ce paragraphe sont tirés de ces deux articles, avec les sources correspondantes.

81. AGI, Santa Fé, leg. 835 (28/8/1787) ff. 184 rv.

82. AGI, Santa Fé, leg. 835 (23/9/1787) f. 182 r.

83. AGI, Santa Fé, leg. 835 (8/2/1796) f. 317 rv ; (12/1/1797) ff. 324 rv-327 r ; (2/2/1797), f. 336 r.

84. AGI, Santa Fé, leg. 835 (18/1/1797) f. 331 rv ; (28/3/1797) f. 337 r.

85. AGI, Santa Fé, leg. 835 (6/7/1798) ff. 404 r-408 v.



Philadelphie ⁸⁷. Les quelques éléments de vaisselle mentionnés dans l'inventaire après décès de Chabaneau doivent sans doute provenir aussi de l'atelier de F. Alonzo, que Chabaneau avait fait installer dans un local de son laboratoire, rue de Turco.

calice de 30 cm de haut et pesant environ deux kg, exécuté pour le roi Charles III. Ce dernier l'offrit au pape Pie VI en 1789. Une double inscription latine ⁸⁶ gravée sur le calice nous renseigne précisément sur son origine. La première : *Charles III, roi d'Espagne et des Indes, offre à Pie VI, le Pontife suprême, ces prémices du platine rendu ductile par Fr^{co} Chaveneau*. Et la deuxième : *l'espagnol Francisco Alonzo l'a travaillé avec soin en l'an 1788*. A l'inverse de ce qui se dit habituellement d'une œuvre d'art, le producteur de la matière première passe manifestement avant l'artiste qui l'a façonnée, mais ce dernier tient à indiquer sa nationalité, que ne peut revendiquer l'inventeur du platine malléable. Ce calice a fait partie du trésor de Saint-Pierre, à Rome, jusqu'en 1977, date à laquelle le pape Paul VI l'offrit à son tour au diocèse américain de

86. La première : *Carlos III Hispan et Ind Rex primitias has platinae a Fr^{co} Chaveneau ductilis redditae pio VI P.O.M.D.D.* + Et la deuxième : *Hispan elaboravit ann. R.J. MDCCCLXXXVIII † Franciscus Alonzo.*

87. Cette œuvre d'art est mentionnée et même reproduite dans des publications : McDonald (Donald), *A History of Platinum from the earliest times to the eightee-eighties*, London, Johnson Matthey, 1960, p. 70-71, Repris avec plus de détails dans : McDonald (Donald) and Hunt (Leslie Bernard), *A History of Platinum and its allied metals*, London, Johnson Matthey, 1982, ch. 6, "The Platinum Age in Spain", p. 100-101. Ce chapitre m'a été communiqué par M. Roger Christophe de la SFC (Club d'Histoire de la Chimie), ce dont je lui suis particulièrement reconnaissant. Et aussi dans les mains du cardinal Krol dans la revue *National Geographic* de novembre 1983 (vol. 164 n° 5). Ce calice est maintenant exposé dans la salle Eakins au Séminaire diocésain Saint-Charles Borromée de Philadelphie, à Wynnewood. Une copie existerait toujours dans le trésor du Vatican. Lors de la donation par Paul VI une dédicace a été gravée sous le pied du calice : *Paul VI Occasione Oblate Euchar Conventus Internat Alteriusque Expleti Saeculi a Constitutis Foed Civitatibus Americae Septentr Calicem PII VI Huic Philadelphiensi Ecclesiae Dedit a MXMLXXVII* (En 1977, Paul VI a fait don du calice de Pie VI à cette Eglise de Philadelphie, à l'occasion du Congrès eucharistique international et du deuxième centenaire des Etats-Unis d'Amérique).

Publications de Chabaneau

En plus de ses travaux sur le platine, on peut relever quelques publications littéraires de Chabaneau pendant cette décennie à Madrid.

Après les rares et très succinctes notes de Chabaneau dans les *Extraits de la Société Basque*, quand il était à Vergara, il publie en 1790 à Madrid le premier tome d'un grand ouvrage intitulé : *Elementos de ciencias naturales...* C'était, dit-on, un grand et beau livre, accompagné de quatre planches gravées, dépliantes. Plusieurs autres tomes étaient en projet, mais ils ne virent jamais le jour ⁸⁸. C'est dans ce livre qu'il fait remarquer que le mot « oxygène » proposé par Morveau, Berthollet, Lavoisier, est impropre et il propose, pour cet élément, la désignation plus conceptuelle de « pyrogène ⁸⁹ ». Cet ouvrage semble avoir eu un certain succès dans les milieux enseignants espagnols. C'est ainsi que Jovellanos, fondateur de l'Institut de Gijon en 1794, l'utilise en première année comme manuel de physique générale. Et pour la connaissance des métaux, il propose également « Cramer ou Chabaneau, si son livre est achevé ». Ce Jovellanos fait l'éloge de Chabaneau, malgré la critique acerbe d'un prêtre qui lui a déclaré « qu'il n'est pas partisan de Chabaneau ; il ne le tient pas pour un chimiste. Dans la première partie de ses *Éléments de Sciences Naturelles*, il n'y a que ce qu'il a pris aux autres, et quand il s'écarte des autres, il délire ⁹⁰ ». Delanoue, et bien d'autres à sa suite, prétend que ce serait à la suite de la parution de cet ouvrage qui lui aurait occasionné beaucoup de fatigue, que les médecins de la cour auraient invité Chabaneau à aller se reposer un temps dans son pays natal, d'où il ne serait plus revenu en Espagne. Or, ce départ définitif d'Espagne date de 1797. Cette remarque, si elle est juste, pourrait s'entendre pour la préparation des tomes suivants jamais publiés. Dujarric-Descombes signale aussi plusieurs lettres, de 1795 en particulier, adressées à Chabaneau pour l'engager « à continuer une œuvre si utile pour l'instruction nationale ».

Le même auteur mentionne une lettre du 14 juillet 1791 pour accepter la collection de minéraux de Chabaneau, malheureusement sans donner d'autre nom.

On cite encore un article : « Résumé des propriétés du platine et usage que l'on peut en faire », paru en 1795 dans les *Mémoires de la Royale*

88. Dujarric-Descombes, qui a vu cet ouvrage chez Camille Chabaneau, à Nontron, le signale dans *BSHAP*, 1904, p. 351-352, en donnant son titre complet : *Elementos de ciencias naturales disputos de orden del rey par don Francisco Chabaneau, catedratico de la real escuela de mineralogia de este corte, individuo literato de la real Sociedad Vascongada, y academico de numero de la real academia medica de Madrid. Tomo primero. Madrid, 1790, en la imprenta de la vinda de Iberra, calle de la Garguero. Prologo, in-4°, 480 p.* Cet ouvrage ne se trouve ni à la B.N.F., ni à la B.N. d'Espagne ; on peut le voir par contre à la Bibliothèque Menendez y Palayo de Santander, sous la cote SIG 20.468.

89. Portela, p. 215.

90. Sarrailh, p. 215-216 et 452.

Académie Médicale de Madrid, tome I, p. 183-188. Dans cet article, Chabaneau s'exprime ainsi : « Bien que je souhaiterais parler des différentes méthodes que j'ai utilisées successivement pour extraire de la *platina* le métal qu'on appelle *platino*, pour ne pas confondre le métal pur avec le minerai connu par tous sous le nom de platine, un ordre royal reçu début 1787 m'impose silence sur ce point important ⁹¹ ».

Voyage en France en 1792

Pendant son long séjour en Espagne, Chabaneau a dû faire plusieurs voyages dans son pays natal, ainsi en 1786, après sa découverte. Si nous ne les connaissons pas tous, par contre nous savons qu'en 1792, il franchit de nouveau les Pyrénées en compagnie d'un espagnol, Leandro Fernandez de Moratin. Et ce Moratin tient un journal quasi quotidien, dans lequel ce voyage est mentionné ⁹². Curieux journal écrit en style télégraphique, où son auteur mélange les mots espagnols, français, latins et parfois même italiens. Malgré sa concision, il donne cependant des dates, voire des heures et beaucoup de noms. Ce journal est celui de Moratin et non de Chabaneau ; aussi ce dernier n'est mentionné que lorsqu'il se trouve en compagnie de l'auteur. Il n'empêche qu'il nous fournit de précieux renseignements sur la vie de Chabaneau, d'avril à septembre 1792.

Du 9 avril au 6 mai, à Madrid, de Moratin est pratiquement tous les jours « chez Chabanot » [*sic*]. Que font-ils ? Par exemple : « 18 avril, chez Mahonesa ; chez Chabanot manger. Calles ; chez Quiroga ; promenade, Calles ; chez Chabanot ». Ce qu'on peut traduire ou mieux interpréter ainsi : j'ai été chez Mahonesa, puis manger chez Chabaneau. Ensuite, j'ai marché dans les rues (*Calles*) et me suis rendu chez Quiroga. J'ai fait une promenade, de nouveau dans les rues. Enfin, je suis revenu chez Chabaneau. Sans en parler, cette fréquentation assidue des deux hommes peut aussi avoir pour but de préparer leur prochain voyage.

Du 6 au 18 mai, voyage de Madrid à Bordeaux. Le 6 « ad 12 minuit, sortir en diligencia ». Après avoir fait étapes à Sanchidrian, Valisoleti, Burgos, Victoria et Tolosa, le 12 ils arrivent à 2 heures à « San Juan de Luz, manger - a 6 in Bayona ; Café ». Du 13 au 17, ils restent à Bayonne où ils

91. Aragon, p. 190. Miard, p. 346, note 20. Cet article a été tiré à part dans une plaquette de 8 pages intitulée : *Resumen de las propiedades del platino y sus aplicaciones a las artes*, impreso en el primer tomo de las Memorias de la Real Academia Medica de Madrid. Por Don Francisco Chabaneau, catedratico de Chimica y Mineralogia en el Real Laboratorio de la calle del Turco, e individuo de dicha Academia. De orden superior. Madrid, en la Imprenta Real, ano de 1795, in-4°, 8 p. La B.N.F. possède ce petit ouvrage sous la cote : Vp 2847.

92. Moratin (Leandro Fernandez de), *Diario (Mayo 1780 - Marzo 1808)*, Edicion anotada par René y Mireille Andioc, Madrid, Editorial Castalia, (sd). Toutes les citations de ce paragraphe sont tirées de ce *Diario*. Ce *Diario* est signalé par le professeur Capitan-Vallvey (I, p. 300-301), qui m'en a fort aimablement procuré plusieurs passages.

rencontrent plusieurs personnes dont « Monsieur Carrabus » et « Theresita in Combento » qui, dit une note des commentateurs espagnols du *Diario*, n'est autre que « Theresa Cabarrus (la Theresia de los franceses)... futura Nuestra Senora de Thermidor » ; « in Combento » est-elle dans un couvent ? Beaucoup de « paseo » (promenade) et « ad Municipalité por pasaportes ». Le 18, « 3 sortir ; in Belin chute du cabriolé, Chabanot blésé... a 9 in Burdegalia ; in gran Soleil dormir ». Les voici arrivés à Bordeaux où ils vont dormir à l'hôtel du Grand Soleil.

Du 19 mai au 19 juillet, séjour à Bordeaux qui comporte trois périodes. D'abord, jusqu'au 3 juin, les deux compères restent ensemble à Bordeaux et ils passent une bonne partie de leur temps à faire les « calles, paseo », à aller à « Opera, Café, Comedia », à manger chez différentes personnes et en particulier chez le chimiste Cazalet, déjà rencontré, auquel Chabaneau fournira plus tard du platine purifié. Le *Diario* indique même qu'ils se rendent plusieurs fois chez ces dames qui font le plus vieux métier du monde, appelées en espagnol *putas* ou *meretriz*. Le *Diario* mentionne aussi plusieurs visites « chez Orfèvre », les 23, 25 et 26 mai. Chabaneau cherche-t-il un débouché pour son platine ou bien fait-il confectionner des bijoux avec ce métal, comme il l'avait fait avec Janety lors de son voyage à Paris en 1786 ?

La deuxième période va du 3 juin au 14 juillet, pendant laquelle, Moratin restant à Bordeaux, Chabaneau lui, se rend à Nontron. Effectivement le 19 juin, il signe un acte d'achat chez un notaire de cette ville.

La troisième période bordelaise s'étend du 14, date du retour de Chabaneau à Bordeaux, au 19 juillet. Le 15, ils sont « obstupui » (frappés de stupeur) à la vue du massacre par la foule des abbés Langoiran, vicaire général, et Dupuy, chanoine de Saint-Michel, dont on promène ensuite les têtes au bout des piques, à travers les rues de Bordeaux⁹³. Encore quelques visites et repas chez Cazalet, passage à la municipalité pour les passeports et c'est le départ de Bordeaux.

Le 20 juillet, à 6 heures du matin, ils prennent la diligence. Par Cubjac, Angoulême, Poitiers, Tours, Blois, Orléans et Estampes, ils arrivent à *Lutétia* le 25. Ils se rendent en arrivant chez un frère de Chabaneau qui habite Paris. Ils resteront ensemble à Paris jusqu'au 23 août. A cette date, Moratin s'embarque seul pour l'Angleterre et pour lors, il n'est plus question de Chabaneau dans le *Diario*. En attendant, ils visitent la capitale et plusieurs de ses monuments : les Tuileries, le Palais Royal, Sainte-Genève... Le 26 juillet, ils sont témoins du banquet civique offert à tous les fédérés départementaux sur les ruines de la Bastille, le 10 août, de l'attaque des Tuileries et du massacre des Suisses, le 13, du transfert du Roi au Temple. Ils

93. Vivié (Aurélien), *Histoire de la Terreur à Bordeaux*, Bordeaux, 1877, t. I, p. 135-140.

se rendent aussi « in section des Gobelins », que Moratin fait suivre du mot « disparates » (bêtises, absurdités ?).

Dans ce mois d'août, le *Diario* mentionne par deux fois « Chabanot et conjux ». Ce dernier mot latin peut fort bien se traduire par épouse. Moratin signale aussi qu'il va manger « avec Chabanot et conjux chez le curé de St Marceau ». Aurions-nous là des indices concernant le mariage, pas encore découvert, de Chabaneau ⁹⁴ ?

Ainsi s'achèvent les indications sur Chabaneau, fournies par le *Diario*, du moins en 1792.

En conclusion de la période madrilène

D'après les renseignements fournis par le professeur Capitan-Vallvey, Chabaneau est resté directeur du laboratoire de platine jusqu'au début de 1796, date à laquelle il demande que l'on mette désormais à sa tête son élève Joaquin Cabezas. Cette demande tient, semble-t-il, à des raisons de santé. Cabezab, en effet, écrira, en août 1798, que « Chabaneau avait perdu l'espoir de rétablir sa santé perdue depuis quelques années ⁹⁵ ».

Mais dès 1791, Chabaneau préparait peut-être déjà sa retraite en France, puisque pendant cette année-là, son père achetait pour lui, en Nontronnais, un bien national. Et le 19 juin 1792, il est lui-même présent à Nontron pour l'achat d'un autre bien national, comme on vient de le voir dans le *Diario* de Moratin.

Une lettre du 4 janvier 1793 du curé d'Abjat, commune très proche de Nontron, adressée à son frère, prêtre exilé en Espagne, propose d'utiliser Chabaneau de Nontron, professeur de chimie et de minéralogie à Madrid, pour lui procurer 300 livres « vu que ce Chabaneau, dit le curé, est obligé de faire passer à son père des annuités d'un bien national de près de 12 000 livres qu'il est venu acheter l'an dernier... Mais, comme notre louis ne vaut en Espagne que 22 livres 7 ou 10 sous, je crains qu'on ne fasse une difficulté... ⁹⁶ ».

C'est à l'occasion de son voyage en France de 1792, comme on l'a vu, que Chabaneau a peut-être ramené sa femme à Madrid. En effet, c'est dans cette ville que le 23 janvier 1795 naissait sa première fille, Maria Manuel Ildefonse ⁹⁷.

94. D'après l'*almanach royal* de 1792, il existait à cette époque, à Paris, une paroisse Saint-Marcel avec comme curé constitutionnel un nommé Pierre-André Jacquot. Il se pourrait que cette paroisse corresponde à celle de Saint-Marceau du *Diario*.

95. Correspondance du 28 novembre 1999 avec le professeur Capitan-Vallvey qui cite sa source : *AGI, Santa Fe, leg. 835, Cabezab a Saavedra, 25 de agosto de 1798, ff. 421-425.*

96. ADD, Q 831 (64) ; 3 E 3692 (19 juin 1792). AN, W 1^{er} liasse 3648 pièce 1.

97. ADD, 5E 244/7, mariage de cette fille le 13 novembre 1811, mais il n'a pas été encore possible de trouver l'acte de cette naissance à Madrid.

Sa nomination comme professeur à l'Ecole centrale de Périgueux, qui date du 30 mars 1796, suppose une correspondance avec l'intéressé et donc, son intention alors de quitter l'Espagne.

Mais avant de quitter l'Espagne, revenons sur quelques appréciations portées sur Chabaneau. D'abord négatives. En plus de la controverse sur l'attribution de la découverte à Elhuyar ou à Chabaneau, déjà évoquée, on a reproché à ce dernier le petit nombre de ses élèves à Vergara, à cause, pense-t-on, de la qualité douteuse de son enseignement. Mais son successeur à la chaire de chimie, Elhuyar lui-même, malgré toute sa compétence, démissionnera lui aussi à cause de son manque d'audience. Proust lui-même rencontra le même échec. D'autres accusent Chabaneau de matérialisme, car il avait soutenu « qu'un homme de science doit asseoir comme principe fondamental le doute sur tout ce qui ne sera pas démontré par des expériences irréfragables ». On se moque même de ce dernier adjectif, qui est pourtant parfaitement correct, même en espagnol⁹⁸. Et pourtant, n'est-ce pas là un comportement tout à fait scientifique ?

Positivement, on peut relever l'appréciation d'un scientifique espagnol, Galvez Canero, qui présente Chabaneau dans ses *Notes Biographiques* comme « un homme aimant tellement l'étude que, dès que se présentait un problème aux chercheurs de l'époque, il s'intéressait à sa solution... et toujours il réussissait, pas toujours à faire une découverte importante et intéressante, mais au moins à améliorer un procédé ou perfectionner un système d'obtention d'un corps et à analyser ses propriétés⁹⁹ ». Et lors de la découverte, l'écrivain basque, Valentin Echavarri de Foronda, membre de la Société Basque, écrira dans ses *Miscelanea* que c'est « le 17 mai 1786 qu'un célèbre chimiste, un profond mathématicien et physicien, un observateur attentif de la Nature, un génie sagace et réfléchi, en un mot, M. de Chabaneau, a la gloire de purifier entièrement la platine par des moyens très simples et très peu coûteux ». Et de laisser éclater sa joie à cette nouvelle : « L'amour de ma patrie qui emplissait mon cœur me fit éprouver les sensations les plus délicieuses... un doux égarement de courte durée, car les heureux transports qui agitaient mon cœur se calmèrent insensiblement¹⁰⁰ ». Enfin, un célèbre naturaliste de Madrid, Casimiro Gomez Ortega, contemporain de Chabaneau, reconnaît aux travaux de ce dernier « un degré de perfection très supérieur à tous ceux qui l'avaient précédé¹⁰¹ ».

98. Portela, p. 215-216. Sarrailh, p. 452, note 2.

99. Yoldi, p. 209.

100. Aragon, p. 190. Miard, p. 343. Sarrailh, p. 450-451.

101. Miard, p. 344.

Retour en France

Date et motif du retour

Afin de garder le bénéfice de son salaire et de sa pension viagère, qu'il perdrait s'il annonçait qu'il quittait définitivement l'Espagne, Chabaneau obtint l'autorisation de rentrer temporairement dans son pays pour y rétablir sa santé. C'est ce qui ressort clairement d'une lettre inédite expédiée d'un ministère madrilène à Chabaneau séjournant alors en France.

« Le Roi, informé de votre demande du 10 avril dernier a daigné prolonger d'une durée de 8 mois la permission accordée en date du 4 mai de l'an dernier afin que se rétablisse votre santé, étant entendu que cette grâce vous est accordée avec l'entière jouissance de votre salaire et pension. De sa Majesté le Roi je vous transmets la présente pour votre information et satisfaction. Que Dieu vous garde de nombreuses années. 9 juillet 1798. [signé] Saavedra ¹⁰² ».

C'est donc le 4 mai 1797 qu'il a obtenu cette « permission » et la faveur royale la prolonge pratiquement jusqu'à la fin de l'année 1798. Le professeur Capitan-Vallvey date « cette licence temporaire d'aller en France, pour raison de santé, du 13 mai 1797 ». Il précise également que Chabaneau se serait alors engagé « à écrire un livre pour l'enseignement de sa discipline et à l'envoyer à Cabezas ¹⁰³ ». On comprend mieux alors le sens de ces lettres découvertes, vers 1910, dans ce qui restait des archives de Chabaneau, à Clara, et dont l'article de Dujarric-Descombes nous en a conservé un inventaire trop succinct : lettre du 24 décembre 1795, déjà citée, « pour l'engager à continuer sa publication sur les sciences naturelles, une œuvre si utile pour l'instruction nationale » ; lettre du 21 mai 1797 « reconnaissant qu'il a suivi pour ses cours de chimie et minéralogie une méthode particulière qu'on ne peut remplacer par aucun livre » et lettre du 5 mai 1801, qui contient une « commission du Roi le chargeant de réunir, à Paris, tout ce qui se publie sur la chimie » ¹⁰⁴. Mais ce livre, attendu par les autorités espagnoles et que Chabaneau devait rédiger pendant sa convalescence en France, n'a, semble-t-il, jamais été écrit, à moins qu'il s'agisse de ces *Leçons élémentaires de physique générale et analytique*, dont nous reparlerons plus loin.

Lors de l'ouverture de l'École centrale de Périgueux, le 30 mars 1797, dont il est pourtant un des professeurs nommés, Chabaneau est absent, puisqu'il a « communiqué son plan » de travail. C'est donc en avril-mai 1797, au plus tôt, qu'il quitta l'Espagne.

102. L'original de cette lettre, citée ici en totalité, se trouve dans les archives privées d'un descendant de Chabaneau.

103. Correspondance avec le professeur Capitan-Vallvey du 28 novembre 1999.

104. BSHAP, 1920, p. 208.

Après son retour en Espagne, après être passé par l'Angleterre et l'Italie, Moratin cite de nouveau Chabaneau dans son *Diario*. Il le fréquente même assidûment du 6 février au 13 mai 1797. Pendant cette période, tous les deux rencontrent souvent des personnalités et en particulier Godoy, le Prince de la Paix, favori de la reine Marie-Louise et premier ministre du roi Charles IV. Ne peut-on voir dans de telles fréquentations, avant son départ, des démarches que Chabaneau aurait faites pour obtenir son autorisation de partir en France, tout en gardant le bénéfice de son traitement et de sa pension ? Et le 13 mai, Moratin note en le soulignant : « fuese Chabano » : Chabaneau est parti ¹⁰⁵.

On est loin ainsi des époques avancées par certains auteurs pour son retour : « aux premiers bruits de la Révolution, il crut de son devoir de rentrer en France » ou bien « il dut quitter l'Espagne lors de la déclaration de guerre avec la République (27 mars 1793) ¹⁰⁶ ».

Mais quels furent les motifs de ce départ, alors qu'il semble avoir une situation enviable à Madrid ? La raison évoquée est une raison de santé qui aurait été provoquée par un surcroît de travail ; Delanoue l'attribue à la parution de son livre. La lettre ci-dessus, du 9 juillet 1798, est explicite là-dessus. Et dans une autre lettre envoyée de la cour de Madrid, le 5 décembre 1800, on parle à Chabaneau de « la hernie dont vous souffrez ». Cette infirmité serait à l'origine de son départ d'Espagne, à moins qu'elle n'ait servi plus tard de prétexte à Chabaneau pour prolonger son séjour en France.

Car, comme on l'a déjà vu, il a sans doute préparé ce départ de longue date. Il a commencé à acheter des biens en Nontronnais le 16 juin 1792, mais aussi le 29 octobre 1796 par l'intermédiaire de son père ; il a été en correspondance avec le Jury d'instruction de la Dordogne, puisque celui-ci mentionne, le 30 mars 1796, que Chabaneau « dans son désir d'être utile à sa patrie lui a fait accepter » un poste à l'École centrale, qui ne sera ouverte qu'un an après. Et Delanoue de conclure « qu'il fit acte de bon citoyen en acceptant ces modestes fonctions ¹⁰⁷ ». La présence et l'action de Chabaneau dans cette École centrale, que nous allons voir, permettent de mettre une sourdine aux raisons de santé avancées pour quitter l'Espagne, comme du reste à son dévouement et à son patriotisme.

Peut-être faudrait-il aussi évoquer les difficultés que Chabaneau éprouvait à Madrid dans son œuvre de purification du platine et son désir d'une existence plus tranquille. On peut aussi penser qu'il fut influencé par sa femme qui, avec son enfant, désirait rentrer au pays natal.

105. Moratin, *Diario*, op. cit., p. 181-183.

106. Lavaud (René), article dans *L'Avenir de la Dordogne*, du 28 juillet 1908, p. 2. *Dictionnaire de biographie française*, Letouzey.

107. 1 L 173 (6) 10 germinal IV. Delanoue, p. 47.

Derniers rapports avec l'Espagne

Avant d'aborder les activités de Chabaneau après son retour en France, mentionnons ses derniers rapports avec l'Espagne, que nous connaissons. D'après le professeur Capitan-Vallvey, l'administration espagnole continuera à lui verser salaire et pension et ce jusqu'au 18 avril 1799, époque où l'on considérera qu'il a définitivement abandonné ses fonctions ¹⁰⁸. Chabaneau dut réclamer plusieurs fois contre cette décision, comme en témoigne cette lettre dont voici la traduction intégrale :

« Ayant rendu compte au Roi des différentes demandes par lesquelles vous sollicitez que continue à vous être versée tout ou partie de la pension à vie de 1 000 pesos qui vous était attribuée pour la découverte que vous fîtes de la méthode pour purifier le minerai de platine, la hernie dont vous souffrez ne vous permettant pas, même si vous reveniez en Espagne, de poursuivre les travaux d'un laboratoire de chimie, Sa Majesté le Roi a ordonné que je vous fasse savoir, ce que j'exécute, qu'il désire que vous rentriez à la Cour afin de diriger la purification et autres opérations sur le platine que le Roi veut développer par tous les moyens, en apportant de ses mines tout ce qu'il est possible d'apporter, sans que les maux dont vous souffrez empêchent l'exercice de votre Direction et enseignement. Sa Majesté le Roi espère que vous saurez mettre beaucoup d'empressement pour ce faire, puisque il y va de votre bien-être et de votre satisfaction d'être apprécié pour votre mérite et votre talent par Sa Majesté le Roi et son Ministre. Que Dieu vous garde de nombreuses années.

San Lorenzo, 5 décembre 1800. [signé] Soléry ¹⁰⁹ ».

On remarquera que cette lettre ne parle plus de salaire, mais seulement de la rente viagère, ce qui suppose que Chabaneau n'avait plus l'intention de revenir au laboratoire de platine, mais il espérait continuer à bénéficier en tout ou partie de cette rente. N'ayant sans doute pu obtenir gain de cause par correspondance, ne pourrait-on voir là, la vraie raison de son voyage en Espagne, qui durera de la mi-novembre 1801 jusqu'en mai 1802 ? Voyage auquel fait allusion le *Diario* de Moratin ¹¹⁰. Proust fait également allusion à la présence de Chabaneau à Madrid vers la Noël 1801, dans une lettre où il annonce son projet de respirer de l'oxyde d'azote, ce gaz hilarant découvert en 1800 par l'anglais Davy : « Fernandez, Chabaneau et moi, nous comptons savourer quelques cloches d'oxide d'azote dans le courant de ces fêtes. Je vous rendrai compte du délire de ces Messieurs ¹¹¹ ». Ou bien essaya-t-il alors,

108. AHN, Hacienda, Registro de Decretos y Ordenes a Tesoreria General, lib. 6.475, f. 187v.

109. Lettre extraite d'archives privées.

110. Moratin, *Diario*, op. cit., p. 265-271.

111. *Journal de physique*, volume LIV, cahier de ventose an X, p. 199, « Extrait d'une lettre du Professeur Proust à J.-C. Delametherie ». Ce renseignement, parmi d'autres, m'a été fourni par Mme J. Fournier, auteur d'articles sur Proust.

mais en vain, de reprendre ses fonctions à Madrid ? Ce qui s'expliquerait d'autant mieux qu'il avait pratiquement abandonné son enseignement à l'École centrale de Périgueux où, du reste, le salaire était bien moins avantageux qu'à Madrid. Il a pu aussi venir en Espagne pour apporter les publications demandées par la lettre du roi du 5 mai 1801 ou simplement pour prendre congé de ses amis.

A l'École centrale de Périgueux

Revenu d'Espagne, Chabaneau dut naturellement se rendre dans sa ville natale. Effectivement, le 12 août 1797, nous le voyons à Nontron déclarer à l'État civil la naissance d'une nièce, mais déjà avec le titre de « professeur de physique et de chimie au département de la Dordogne ¹¹² ». Et le 16 septembre 1797, il réside toujours à Nontron, puisque la municipalité cantonale indique sur la liste des jurés qu'elle envoie au département « Chabaneau, professeur de chimie ¹¹³ ».

Mais il ne serait venu résider à Périgueux qu'un an plus tard, en septembre 1798, si on en croit un de ses passeports ¹¹⁴. Le logement des professeurs de l'École centrale était effectivement assuré au sein même de l'établissement. C'est la loi du 25 février, modifiée le 25 octobre 1795, qui crée les Ecoles centrales en France, une par département. Le département de la Dordogne s'en préoccupe dès le mois de mars 1796, mais l'ouverture officielle de son École centrale, à Périgueux, dans les bâtiments de l'ancien collège des doctrinaires, ne se fera que le 30 mars 1797 ¹¹⁵.

Professeur de chimie et de physique

Chabaneau ne fut nommé à cette école ni par le gouvernement, ni par le jury des Ecoles centrales de France ¹¹⁶, mais simplement par le jury d'Instruction publique du département de la Dordogne. Ce dernier, le 30 mars 1796, le propose comme professeur de chimie pour la nouvelle École centrale par ces mots : « La physique et la chimie expérimentales ont attiré toute notre attention. Nous avons porté nos vues sur plusieurs sujets, mais celui qui nous a paru réunir plus de savoir est le citoyen Chabaneau, né dans le département. Le gouvernement espagnol demanda il y a environ 12 ans au gouvernement français un sujet capable d'enseigner à Madrid la physique et la chimie.

112. ADD, 5 E 306/9, 26 thermidor V.

113. ADD, 11 L 353 (30 fructidor V).

114. AM Périgueux, série I n° 10, vol. 4 f° 31.

115. Le fonctionnement de cette École centrale, ses professeurs et ses élèves sont bien étudiés dans le mémoire suivant : Puydebois (Stéphane), *L'École de la Révolution en Périgord 1789-1799*, TER Hist. moderne, Bordeaux III (1988-1989), 2 tomes. Ce travail se trouve à la bibliothèque des ADD sous la cote A 1562/1 et 2. Voir en particulier t. I, p. 279-284.

116. Comme l'écrivent Delanoue (p. 47) et Miard (p. 349).

Chabaneau fut choisi et il y professe encore, mais le désir d'être utile à sa patrie l'a engagé à accepter la proposition que nous lui avons faite d'être un des membres de notre Ecole centrale... ». Et le département d'approuver cette nomination. Et dans la même délibération, on propose « le ci-devant collègue », c'est l'ancien collègue des doctrinaires, comme « logement des professeurs et de leurs classes ¹¹⁷ ».

Le 25 septembre 1796 tous les professeurs, dont Chabaneau, sont convoqués pour le 5 novembre 1796, mais leur traitement, fixé à 2 000 livres annuelles, commencera à leur être versé à partir du 22 septembre 1796. A cette occasion, on fait l'éloge de ces professeurs dont « plusieurs sont des hommes d'un mérite très peu commun déjà bien connu et qui ne seraient perçus être déplacés dans les corps savants les plus renommés... ». Sans le nommer, il y a sans doute là une allusion à notre Chabaneau, mais peut-être aussi à Tamarelle-Lagrave, professeur de mathématiques, qui avait autrefois enseigné à l'école militaire de La Flèche et qui fut le rédacteur de l'article *Sinus* dans l'*Encyclopédie méthodique* ou à Laromiguière, professeur d'histoire naturelle, ancien auditeur de Lacépède au Muséum national. On reconnaît aussi que « le ci-devant collègue fournit des salles propres aux démonstrations de chimie et physique [*sic*] expérimentale, ainsi qu'un laboratoire que demande la première de ces sciences ¹¹⁸ ».

Dans sa quête de locaux pour son école, le département écrit le 11 mars 1797 à Guyton-Morveau, député au conseil des Cinq-Cents, en se recommandant de Chabaneau : « ... L'heureuse acquisition que nous avons faite du citoyen Chabaneau, pour professer la chimie et la physique [*sic*] expérimentale, nous flatte d'autant plus qu'il est fort connu de vous, et qu'à ce titre il a cru pouvoir nous promettre vos bons offices dans tous les cas où ils nous seraient utiles... ». Et de demander au député d'user de son influence pour leur obtenir des locaux pour un jardin botanique et un cours d'économie rurale ¹¹⁹.

Lors de l'inauguration officielle de l'école, le 30 mars 1797, dans le *Programme* du jury d'Instruction publique, un chapitre est consacré au « Cours de physique expérimentale et de chimie. – le citoyen Chabaneau, professeur ». Voici la note qu'on y lit sur ce professeur : « Sa réputation en physique et chimie l'avait fait appeler par la cour d'Espagne, à Madrid, où il a professé ces sciences pendant 18 ans. Mais il a bien voulu renoncer à un établissement si avantageux pour venir nous consacrer ici tous ses talents. Il

117. ADD, 1 L 173 (6).

118. ADD, 1 L 175, 4 et 5 vendémiaire V. Pelisson, p. 417, 423 et 505. Lambert, p. 267.

119. ADD, 1 L 595, 21 ventôse V. Louis Bernard Guyton dit Morveau (1737-1816), célèbre chimiste, un des créateurs de l'Ecole Polytechnique dont il est directeur en 1797. Elu à la Convention, il vote la mort du roi. Il siège aussi jusqu'en 1797 au conseil des Cinq-Cents comme élu de l'Ille-et-Vilaine.

est particulièrement connu par ses découvertes sur le platine ». Comme nous l'avons déjà fait remarquer, Chabaneau est absent à cette séance d'ouverture. Effectivement, à la fin de celle-ci, chaque professeur prête le serment de Haine à la Royauté et signe au registre, mais on n'y voit point de signature de Chabaneau ¹²⁰.

Cette première année scolaire de l'an VII de la République (1797-1798), commencée en mars 1797, se termine par une solennelle distribution des prix le 2 septembre 1798 ¹²¹. Mais à celle-ci, point question de physique ou de chimie et encore moins de Chabaneau. L'absence de matériel pour assurer ses cours pourrait expliquer ce retard dans la prise en charge de son professorat.

Le cabinet de physique selon Sigaud de Lafond

Dès le 13 avril 1796, le jury départemental s'est préoccupé de trouver les instruments et les matières premières indispensables aux cours de physique et chimie. Heureusement, « le hasard ou plutôt le zèle d'un ami des sciences nous propose à Bordeaux un cabinet de physique et chimie complet d'après le cours de Sigaud-Lafond ¹²², qui rendu ici reviendrait à 30 000 livres... Et la difficulté de se procurer des objets aussi rares nous décide à ne pas perdre de temps pour vous proposer cette acquisition... ». Le département donne aussitôt son accord. Quel est cet « ami des sciences » ? Cazalet, le chimiste ami de Chabaneau, qui est pour l'heure professeur de physique à l'Ecole centrale de Bordeaux et qui se propose peut-être de fournir quelques vieux rossignols ? Ou bien, Vincent, l'ex-payeur général du département qui, flairant quelque bonne affaire, se propose de faire l'avance, ce dont le département le remercie « avec reconnaissance » ? Et dans quelle mesure Chabaneau lui-même ne s'était pas impliqué par correspondance, puisqu'il est toujours en Espagne, dans cette transaction, ne serait-ce qu'en avertissant son ami Cazalet ¹²³ ?

Le fameux cabinet n'arrivera à Périgueux qu'en octobre 1798. D'où l'absence de cours faute de matériel pour Chabaneau, qui continue à toucher son salaire de professeur depuis le 22 septembre 1796 sans rien faire. Pas tout à fait cependant, car il prépare un discours pour la prochaine ouverture de ses cours, qui commencent enfin le 4 avril 1799. Aussi, avant la prochaine distribution des prix qui aura lieu le 1^{er} septembre 1799, notre professeur ne pourra faire qu'un nombre de cours très limité ¹²⁴.

120. 1 L 175. Coll. Lasfaux Pièces détachées, t. II (30), p. 18-21. B.M. Périgueux, PZ 2738.

121. B.M. Périgueux, PZ 2749. Coll. Lasfaux II (pièce 190).

122. Sigaud de Lafond (Jean René) (1740 Dijon - 1810 Bourges), célèbre médecin accoucheur, mais aussi physicien. Parmi ses ouvrages, *Description et usage d'un cabinet de physique expérimentale*, 1775 (2 volumes), 1784 (2 volumes).

123. 1 L 1732 (n° 74) 24 germinal IV.

124. B.M. Périgueux, MZ 711 ; GZ 274. ADD, BR 603.

Peut-être la nouvelle année scolaire, celle de l'an VIII (1799-1800) va-t-elle être meilleure pour les physiciens en herbe de l'Ecole centrale ? Pas si sûr, car dès le 10 septembre 1799, Chabaneau fait l'inventaire complet et critique des machines envoyées par Cazalet : inventaire reproduit in extenso dans les registres du département. Et ça commence plutôt mal : « 1°) une machine pneumatique que Cazalet dit de son invention, comme son mécanisme m'est inconnu et qu'elle est très compliquée je n'ai pas voulu la démontrer quoiqu'elle ne produise pas l'effet attendu. Je serais d'opinion qu'on la renvoyât à Cazalet... 2°) Une machine électrique assez bien exécutée et produisant assez d'effet, mais elle a été envoyée sans nul accompagnement. Si le citoyen Chambon n'y eut suppléé par son adresse, il m'eût été impossible de détailler aucun des phénomènes intéressants qu'offre le fluide électrique. 3°) Pour l'article d'optique, je n'ai reçu que le banc d'optique. La machine... est aussi incomplète qu'il est impossible de s'en servir... ». L'inventaire auquel se livre Chabaneau est détaillé, comme ci-dessus, pour les dix premières machines, ensuite pour les suivantes, de 11 à 32 ; il ne fait que renvoyer aux planches et aux numéros du tome 1^{er} de la *Description et usage d'un cabinet de physique expérimentale*. Et il ajoute un nota : « toutes les autres machines indiquées et décrites dans la *Description et usage...* manquent pour compléter la collection ¹²⁵ ».

Aussi, la rentrée ayant eu lieu le 12 novembre 1799, dès le 29, Chabaneau fait part de son incapacité d'assurer ses cours si le département ne prend pas les mesures pour obtenir les objets indispensables. Et ce dernier ne trouve rien de mieux que de charger Chabaneau lui-même de faire l'estimation de tous les appareils, d'aller voir aussi Vincent qui a touché déjà pas mal de remboursements de ses avances, ainsi que Cazalet, afin « de régler définitivement les comptes et réclamer les objets pour compléter les appareils envoyés ». Le département prend en charge « tous les frais de voyage et de déplacement du citoyen Chabaneau pour cette mission qu'il doit remplir au plus tôt ¹²⁶ ».

Dès le 5 décembre 1799, Chabaneau prend un passeport à Périgueux pour Bordeaux « pour affaire d'instruction publique ¹²⁷ ». Les archives ne nous donnent pas le résultat de ces démarches, mais il semble bien que les cours de Chabaneau ont pu reprendre régulièrement à l'Ecole centrale avec un cabinet de physique peut-être amélioré.

125. ADD, 1 L 182 (n° 49) 24 fructidor VII.

Le dictionnaire de Feller, *Biographie universelle*, t. III, p. 262-263 (Paris, Gauthier, 1833-1834, 12 vol. in-8°) dans sa notice sur Cazalet, parle de son fameux cabinet : « Cazalet, ayant obtenu une chaire à l'Ecole centrale de la Gironde, il y fit des leçons de physique et de chimie, au milieu d'un magnifique cabinet, garni d'instruments et d'appareils dont il avait lui-même dirigé la fabrication ».

126. ADD, 1 L 182 (n° 239) 8 frimaire VIII.

127. A.M. Périgueux, série I n° 10 vol. 4 j° 31.

En l'an XI (1802-1803), alors que Chabaneau n'est plus à l'Ecole centrale, on mentionne que « le cabinet de physique, agrandi de plusieurs machines nouvelles, est estimé à 24 000 francs et se complète par des acquisitions journalières ». Et le 21 mars 1804, le préfet approuve une délibération du conseil municipal de Périgueux du 11 février dernier, relative « aux 800 F de dépenses pour le cabinet de physique et la Bibliothèque, et qui propose Brothier comme conservateur de ces objets ¹²⁸ ».

Enfin, pour se mettre en règle, il se présente, le 26 décembre 1799, devant le directoire du département pour prêter le serment imposé par la loi du 25 brumaire VIII : « il jure d'être fidelle à la république, une et indivisible, fondée sur la liberté, l'égalité et le système représentatif ». Les autres professeurs avaient prêté ce serment un mois plus tôt, le 29 novembre 1799, mais Chabaneau était alors absent ¹²⁹.

Enseignement et publications

La durée du professorat effectif de Chabaneau se limite donc à une période allant d'avril 1799 à juin 1801. Car le 20 juin 1801, le préfet de la Dordogne approuve « la délibération du jury par laquelle le citoyen Vasse fils est nommé professeur de physique [*sic*] et chimie à l'Ecole Centrale ¹³⁰ ». Pourquoi cet abandon ? Peut-être un certain découragement venant de la médiocrité des moyens mis à sa disposition tant en matériel qu'en personnel. Ou bien n'envisage-t-il aucun avenir sérieux pour sa carrière dans ces Ecoles centrales que, moins d'un an plus tard, la loi du 11 floréal X (1^{er} mai 1802) va purement et simplement supprimer ? Ou bien est-ce la perspective de repartir à Madrid, ce qu'il fera avant la fin de cette même année 1801 ?

Pendant ce temps passé à l'Ecole centrale, ses cours sont donnés « à 2 h. après-midi les primidi, tridi, sextidi et octidi de chaque décade ». Et chaque année, les différents cours sont présentés par un *Programme* et se terminent par une distribution des prix. Pour ce qui concerne Chabaneau, nous avons relevé le *Programme d'essai de physique présenté en l'an VII*. Un nota accompagne ce titre : « les circonstances n'ayant pas permis d'ouvrir le cours de physique avant le 15 germinal, le professeur n'a pu développer que la très petite partie de ce cours dont son programme présente la table sommaire ». En fait de table sommaire, nous avons droit à un programme en 12 sections, plus intéressantes les unes que les autres. Ainsi : « ... section V : du lumineque... VIII : de l'électricité ou fluide électrique. IX : du fluide magnétique... XII : de l'air atmosphérique ¹³¹ ».

128. ADD, PO 1/7 *Annuaire statistique de la Dordogne*, an XI, p. 167 ; 4 K 29 (n° 361) 30 ventôse XII ; E DEP 5213 f° 72, 21 pluviôse XII.

129. ADD, 1 L 182 (n° 237) 8 frimaire VIII et 1 L 183, 5 nivôse VIII.

130. ADD, 4 K 26 (n° 63) 1 messidor IX.

131. Lasfaux, t. II, pièces n° 201 (p. 64-74), Périgueux, imprimerie Canler, an VII (ADD, BR 603 et B.M. Périgueux, GZ 273, 274 ; MZ 711 Périgueux).

Lors de la distribution des prix annoncée, l'un des discours souligne le retard apporté aux cours de Chabaneau, mais aussi son « programme brillant de connaissances que l'année prochaine doit approfondir : le crépuscule annonce la clarté du jour... les élèves... maniant tour à tour la matière dont se compose la foudre, séparant les principes de ces fluides qui échappent à nos sens, ils ont expliqué ces phénomènes, qui seraient encore des miracles sans la révélation des arts ». Suit la remise des prix à trois élèves de Chabaneau « par égalité de mérite : Mazerat reçoit les *Eléments de physique* de Sigaud de Lafond, Delage, le *Traité élémentaire de chimie* de Lavoisier et Peyssard, la *Description du cabinet de physique*, encore de Sigaud de Lafond. Ce dernier ouvrage a dû servir à Chabaneau pour faire son inventaire des machines de Cazalet. Remarquons également que Mazerat et Delage pourraient bien être des élèves originaires du Nontronnais ¹³².

Le 22 novembre 1799, a lieu la rentrée pour l'an VIII (1799-1800), pendant laquelle Chabaneau est toujours considéré comme le professeur de physique et de chimie ¹³³.

Et le 2 septembre 1800, c'est de nouveau la distribution des prix. Deux prix, seulement pour la physique, sont attribués à deux élèves pour chacun « par égalité de mérite » : 1^{er} prix à Antoine Peyssard, de Périgueux, à qui on remet le *Manuel de Minéralogie* de Bergmann, et à J.-B. Descata, de Saint-Aquilin : *Traité élémentaire de chimie* de Lavoisier. 2^e prix à Dubois aîné, de Périgueux : *Essai d'une théorie sur la structure des cristaux* de Haiüy, et à Godefroy Sandhilon, de Beauronne : *Philosophie chimique* de Fourcroy. Mais on ne parle plus de chimie ni du professeur Chabaneau ; de même les deux élèves, Mazerat et Delage, ont disparu. Notre professeur aurait-il déjà déserté son poste ? Cependant, dans un des discours, on cite « ... nos physiciens qui ont présenté le fluide lumineux, disséqué pour ainsi dire la lumière... Ils ont mis dans leurs démonstrations la clarté qui était inséparable du sujet... ¹³⁴ ».

Quant aux publications de Chabaneau pendant son séjour à l'Ecole centrale, nous n'en avons relevé que deux.

En mai 1799, il fait un grand discours, devant les administrateurs du département, pour faire part de ses intentions pédagogiques. Impressionné par celui-ci, le directoire du département « considérant que le discours prononcé par le citoyen Chabaneau... en faisant connaître l'importance et l'utilité de cette science et les grands avantages qu'on peut en retirer, doit inspirer aux jeunes gens le désir ardent de se livrer à son étude et de mettre à profit les connaissances et les lumières du citoyen Chabaneau », en décide

132. Lasfaux, t. II, pièce 202, 15 fructidor VII (ADD, BR 604).

133. ADD, PO 1/5 *Calendrier de la Dordogne pour l'an VIII*, p. 46.

134. Lasfaux, t. I, pièce 27 (ADD, BR 431 et B.M. Périgueux, PZ 2757).

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES

DE PHYSIQUE GÉNÉRALE
ET ANALYTIQUE,

Par le citoyen CHABANEAU, Professeur
de Physique de l'École centrale du
Département de la Dordogne.

Lep. Chabaneau a Périgueux.



A PÉRIGUEUX,
Chez L. CANLER, imprimeur du Département
et de l'École centrale.

AN VIII.^c

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES

DE PHYSIQUE GÉNÉRALE
ET ANALYTIQUE.

INTRODUCTION.

LA Physique (1) est la science de la nature : elle a par conséquent pour objet toutes les substances qui composent l'ensemble de l'univers.

La nature étant une, il ne peut et il ne doit y avoir qu'une seule et unique science de la nature ; mais comme elle est si variée dans le nombre prodigieux et presque infini des corps qu'elle renferme, et qu'on peut les examiner sous une infinité de rapports différens ; de là l'origine des diverses dénominations données à une même science.

Parmi ceux qui se sont occupés et s'occupent des corps qui constituent l'univers, les uns se sont efforcés d'en mesurer les dimensions, d'en chercher les différens rapports, de connaître leurs distances respectives, de déterminer les condi-

(1) Physique vient de *Physis*, qui veut dire la nature.

A 2

sur le champ l'impression à 500 exemplaires « pour être envoyé aux administrations municipales et distribué aux citoyens ». Effectivement il paraît, à Périgueux, chez la V^{ve} Dubreuilh, imprimeur du département, sous le titre : *Introduction au cours de physique du C^{en} Chabaneau, professeur à l'École Centrale du Département de la Dordogne* (An VII^e de la République Française). Dans cette brochure de 8 pages, Chabaneau développe des généralités sur la physique, l'étude de la nature, non sans dénoncer, à l'occasion, « le fanatisme, produit de l'ignorance et de la fourberie combinées ». Il insiste sur sa méthode basée essentiellement sur l'observation et la démonstration par les expériences : « l'expérience, l'observation, le calcul, et une logique rigoureuse, voilà les seuls guides auxquels nous oserons nous confier ¹³⁵ ».

On cite également un autre ouvrage, plus conséquent, mais qui ne se trouve, à notre connaissance, dans aucune bibliothèque publique. Il s'agit des « *Leçons élémentaires de physique générale et analytique*, édité à Périgueux chez Canler, an VII (248 pages), et imprimé par ordre de l'administration centrale de la Dordogne en date du 16 floréal VII (5 mai 1799) ¹³⁶ ». D'après

135. ADD, 1 L 181 (n° 63) 16 floréal VII et 1 L 595, 181.

136. Roumejoux (A. de), *Bibliographie générale du Périgord*, Périgueux, 1897, t. I, p. 117. J'ai trouvé heureusement un exemplaire presque complet de cet ouvrage chez un particulier, auquel j'adresse ici tous mes remerciements pour me l'avoir fait connaître.

Delanoue, ce livre contiendrait le cours que fit Chabaneau pendant les deux ans qu'il passa à l'École centrale. Remarquons que pour Chabaneau, la physique analytique n'est autre que la chimie, comme il l'explique dans son *Introduction...* : « ... ce qu'on appelle improprement chimie et que nous nommerons physique analytique...¹³⁷ ». Il semble qu'il y ait une certaine confusion dans les indications bibliographiques de ces deux écrits « imprimés par ordre de l'Administration ».

Retour à Nontron

Ayant quitté Périgueux, Chabaneau est revenu dans sa ville natale, puisque le 25 mai 1801, dans un acte notarié, il est qualifié de « phisicien habitant Nontron », un autre acte de 1801 mentionne qu'il habite « 2 rue de l'Égalité à Nontron », alors que dans des actes antérieurs (18 février et 6 avril 1801) on le dit « professeur au département de la Dordogne ».

Delanoue affirme qu'après la suppression des Ecoles centrales, Chabaneau aurait été sollicité pour occuper une chaire de chimie à Paris ; un autre auteur précise que c'est en 1812 que l'Université impériale lui proposa cette chaire en Sorbonne, mais aucun texte n'en apporte la preuve¹³⁸.

Il semble bien, d'après quelques documents, qu'il ait aussi tenté d'enseigner à Nontron. Dans l'Annuaire de l'an XII (1803-1804), on signale que « l'école secondaire de Nontron n'a pu se soutenir... parce qu'elle a perdu un de ses professeurs les plus distingués, le citoyen Chabaneau, employé à l'École Centrale ; mais on espère réorganiser cette école... ». En attendant d'assurer ses cours à Périgueux, aurait-il participé à cette école du citoyen Roi, ou bien n'y aurait-il pas confusion d'époque ? En effet, le 12 décembre 1802, donc après son voyage en Espagne, la municipalité de Nontron remercie « le professeur Chabaneau de son offre d'enseigner le calcul et la géométrie à la jeunesse de Nontron¹³⁹ ». En 1808, quand Chabaneau est pressenti comme directeur de l'école de Brantôme, son prédécesseur dans cet établissement écrit de lui : « Cet homme a, dit-on, un dévouement peu commun pour l'instruction de la jeunesse ; il ne l'a point manifesté, puisque depuis deux ou trois ans, il a entrepris à Nontron deux établissements d'instruction qu'il a aussitôt abandonnés...¹⁴⁰ ».

137. Delanoue, p. 47. Miard, p. 347.

138. Delanoue, p. 47. Miard, p. 349.

139. ADD, 3 E 3821, 5 prairial IX. PO 1/9 *Annuaire statistique de la Dordogne*, an XII, p. 322. Rocal (Georges), *De Brumaire à Waterloo en Périgord*, Paris, Floury, s.d., t. I, p. 314. Ce Roi pourrait être un prêtre marié, originaire de Bussière-Badil, voir Bouet (R.), *Dictionnaire biographique du clergé du Périgord au temps de la Révolution Française*, Piégut-Pluviers, 1994, t. II, notice n° 1226 : Leroy (Jean-Baptiste). A.M. Nontron, Registre de correspondance (21 frimaire XI).

140. ADD, 2 T 272, lettre du 25 juillet 1808 de M. Cavallier.

Enfin, pour confirmer la présence à Nontron de Chabaneau, on peut citer une nomination qui est faite par le préfet de la Dordogne, le 2 mai 1806, en sa faveur comme « adjoint au maire de la commune de Nontron ¹⁴¹ », fonction qu'il gardera jusqu'à son départ pour Brantôme en 1808.

Brantôme

Après avoir quitté l'Ecole centrale, Chabaneau installé à Nontron, même s'il a toujours des velléités d'enseigner, se préoccupe surtout de se constituer un domaine terrien susceptible de lui assurer une tranquille retraite. Mais voici que de nouveau il est sollicité de reprendre du service dans l'éducation.

Un maire et son école

Il s'agit de M. Ranouil, maire de Brantôme, « au zèle éclairé et infatigable », qui en 1807, ayant acheté des bâtiments de l'ancienne abbaye bénédictine de sa ville, y avait fondé une école. Il confie d'abord celle-ci à Pierre Cavailler. Une convention est alors passée entre eux. Ranouil cède la jouissance d'une maison pour y faire l'école « moyennant une rétribution de 50 livres pour chaque pensionnaire et 10 livres pour chaque externe ». Mais, en juin 1808, peut-être pour des questions d'intérêt, Ranouil dénonce cette convention et demande à Cavailler d'abandonner maison et direction de l'école le 15 septembre prochain. Ce dernier ne l'entend pas ainsi et dans une longue lettre à un « Monsieur », peut-être un parent d'un de ses élèves, il explique ses raisons et ses intentions.

Il y parle en particulier du futur directeur proposé par Ranouil qui n'est autre que notre Chabaneau : « ... un homme dont les talents pour la chimie et pour la physique sont connus, mais ces sciences, surtout d'après les nouvelles loix, n'entrent point dans le plan d'instruction d'une école particulière... On sait que Mr Chabaneau s'occupe avec intérêt du soin de ses propriétés situées auprès de Nontron ; les abandonnera-t-il pour venir se fixer à Brantôme ? Cédant aux vives sollicitations de Mr Ranouil, il viendra peut-être l'aider à réorganiser un établissement que Mr Ranouil cherche à désorganiser en ce moment, mais s'assujettira-t-il aux détails de l'instruction et de l'éducation ? C'est ce que l'on ne croit pas. Mr Chabaneau avait d'ailleurs cru jusqu'à présent, comme on s'était plu à le répandre, que je voulais abandonner l'établissement, mais mieux instruit depuis, il est trop délicat pour venir usurper l'état d'un père de famille ».

Il mentionne aussi que c'est Mme Cavailler qui apporte des « soins particuliers aux élèves » et qui serait alors remplacée par « une personne

141. Arch. privée.

sortant de la classe la plus commune et qui ne s'est point élevée au-dessus de cette classe par son éducation, pour qui le français est une langue étrangère ».

Cavailler va même jusqu'à demander la médiation du préfet, menace de créer une nouvelle école concurrente à Brantôme même, mais rien n'y fait, il devra laisser la place et ira fonder son école à Bourdeilles ¹⁴².

Directeur de l'école

Chabaneau a donc accepté la proposition du maire. Pendant les vacances qui commencent le 12 septembre, il prépare la rentrée prochaine qui aura lieu le 1^{er} novembre 1808, en envoyant un *Avis aux pères de famille*. Il y donne d'abord les raisons de son acceptation : « instruit par une longue expérience que l'éducation de la jeunesse est une des tâches les plus difficiles, nous avons d'abord dû nous refuser à ses invitations ; mais, ami de la jeunesse, et devant nous sentir trop heureux si nous pouvions travailler encore utilement à son bonheur, nous nous sommes déterminés à sacrifier nos goûts particuliers au bien public, en cédant aux instances toujours réitérées de M. Ranouil... ». Il expose ensuite son plan d'éducation qui aura « pour triple objet de former le cœur des jeunes... de leur donner les éléments de toutes les connaissances qui pourront les mettre à même de les distinguer dans une carrière quelconque, et de concourir... au développement d'une bonne constitution ». M. Ranouil est chargé de l'intendance. Le prix annuel est de 450 F pour les pensionnaires, « de 6 F par mois pour les externes qui suivront le cours complet, et de 4 F pour ceux qui apprendront seulement à lire, à écrire la langue française et les premières règles du calcul ». Un nota final précise que « la connaissance des langues des peuples les plus voisins de la France, étant d'une utilité presque indispensable, nous sommes bien aise d'annoncer que nos élèves pourront, si leurs parents le désirent, joindre à leurs études celles des langues Anglaise, Espagnole et Italienne ¹⁴³ ».

Dans son numéro du 13 juillet 1808, le *Bulletin départemental de la Dordogne* fait également de la publicité pour cette école. « La direction de l'instruction est confiée à M. Chabaneau, ex-professeur à l'Ecole centrale, pensionnaire de S. M. le roi d'Espagne, dont la réputation justement acquise est propre à inspirer aux parents l'espoir le plus flatteur pour l'éducation de leurs enfants ¹⁴⁴ ».

142. Toute cette affaire Ranouil-Cavailler se trouve aux ADD, 1 T 272 s/dossier Brantôme.

143. ADD, 1 T 272 (s.d.) imprimé chez Dupont, imprimeur de la préfecture.

144. ADD, 3 K 66.

je Saisis avec empressement cette Occasion
 pour vous renouveler mes sentiments d'estime
 et de respect.
 Votre très humble serviteur
 Chabaneau scop.

Autographe de Chabaneau sur une lettre de 1820.

Fonctionnement de l'école

La lettre de Cavailler et des états sur l'école permettent de se faire une idée de son fonctionnement.

D'abord les effectifs des élèves. Cavailler revendiquait en 1807, 20 pensionnaires et 36 externes. Pour 1808, sous la direction Chabaneau, on monte à 22 pensionnaires et 42 externes. Mais à la fin de 1810, nous trouvons : 27 pensionnaires, 3 demi-pensionnaires, 15 externes et 4 gratuits.

Trois professeurs assurent les cours : Loquineaud, professeur de rhétorique et de la 2^e et 3^e classe de latinité, Grelière, professeur des autres classes de latinité et Gérard, professeur de mathématiques. On reconnaît à tous « zèle et moralité ».

Un état du 13 décembre 1810 indique que « l'enseignement va jusqu'à la rhétorique inclusivement. Les progrès des élèves prouvent assez la bonté de l'instruction dans cet établissement... On ne saurait prendre nulle part plus de soins du physique [*sic*] et du moral des élèves. L'esprit de cette école est bon ; on y inspire aux enfants l'amour des institutions actuelles... Quelques élèves suivent des cours de physique [*sic*] et de chimie qui sont professés par le directeur ».

« L'épouse d'un de ces professeurs est proposée aux soins particuliers des élèves et portera sur tous leurs besoins cette attention maternelle si nécessaire aux enfants d'un âge encore tendre ¹⁴⁵ ».

Eloges et félicitations

Et pour ce qui est des éloges, le directeur n'est jamais oublié. Après celui de juillet 1808, c'est le préfet Rivet qui adresse lui-même à Chabaneau, le 5 avril 1809, une lettre de félicitations : « ... l'impression que j'ai rapportée de la visite de votre école ne s'est point effacée... je n'ai pas été moins touché

145. ADD, 1 T 205, état du 31 décembre 1810. 3 K 67. (13 juillet 1808).

de l'ordre qui règne dans la direction de votre établissement... Je vous prie d'annoncer à messieurs vos élèves mon intention de faire donner en mon nom un prix de mérite à chaque fin d'année... ¹⁴⁶ ». Aussitôt Chabaneau de répondre : « Je vous remercie des éloges non mérités que vous voulez bien me prodiguer », et d'annoncer la réponse de ses élèves « qui ont été profondément affectés de trouver toute expression infiniment au-dessous de leur gratitude, ainsi que vous le verrez par leur réponse ci-jointe ». Effectivement, suit une lettre des élèves au préfet, pompeuse à souhait. On y parle de « faire tressaillir nos cœurs... d'enflammer une noble émulation... de jouir des plus doux effets de votre bienveillance... d'une jeunesse zélée trop heureuse d'avoir fixé vos regards... », etc. Et tout cela avec une magnifique écriture qui ne semble pas correspondre à celle des signatures d'une trentaine de potaches qui ont apposé la leur à la fin de cette missive ¹⁴⁷.

Le 20 septembre 1809, le *Bulletin départemental* récidive en soulignant « la réputation du directeur des études dont les talents distingués ont si puissamment contribué, dans le temps, à la gloire de l'Ecole centrale ». Et en 1810, après avoir rappelé, une fois encore, ses antécédents à la cour d'Espagne et à cette Ecole centrale, on tient à dire encore de lui « sujet très distingué par l'étendue de ses connaissances et de moralité parfaite ¹⁴⁸ ».

Le 12 décembre 1810, le préfet demande à Ranouil des renseignements sur son école. Il répond en indiquant les effectifs des élèves : 4 gratuits, 27 pensionnaires, 3 demi-pensionnaires et 15 externes. Il précise que « pour l'instruction, on se conforme aux règlements fournis par le recteur de l'académie de Bordeaux... et on a soin d'inspirer aux élèves l'amour des nouvelles institutions ; on les élève dans les principes de la religion catholique ». Il présente toujours avec éloge les trois professeurs déjà mentionnés, auxquels il ajoute un M. Schenèdre « maître d'écriture, des premiers principes de lecture et de latinité ». Quant au directeur, M. Chabaneau « connu avantagement par les grandes connaissances, soit en chimie, phisique [*sic*], mathématiques et autres sciences, il professe les jeunes gens qui sont en état de suivre ses cours ».

Fin de l'école

Malgré tous ces éloges, il faut bien constater qu'en 1810, avec 49 élèves au total, les effectifs sont moins bons que ceux de Cavailler. De plus, Chabaneau semble manquer de moyens. Le 28 juillet 1810, en effet, il écrit à la municipalité de Brantôme pour lui demander deux cents francs pour l'aider à assurer la prochaine distribution des prix, comme elle l'avait fait

146. Archives privées.

147. ADD, 2 T 272 (19 avril 1809).

148. ADD, 3 K 67 et 1 T 205.

l'année précédente. De plus, pour donner à ses élèves les « premiers principes des sciences naturelles... basés sur une série d'expériences qui exigent un certain attirail de machines », il lui demande « de nouveaux sacrifices pour l'aider à se procurer les appareils les plus indispensables pour pouvoir donner ce cours l'année prochaine, cours qui intéresse non seulement les élèves du pensionnat, mais même toute personne qui veut devenir le confident des secrets de la nature ¹⁴⁹ ».

Est-ce que la municipalité a manqué de générosité à son égard et qu'il n'a pas obtenu son « attirail de machines », ou bien « l'étendue de ses connaissances » a-t-elle par trop dépassé le quotient intellectuel de ses élèves, ou bien encore « le soin de ses propriétés » nontronnaises ne lui laisse-t-il plus beaucoup de temps pour diriger l'école ? Toujours est-il que 1811 verra la fermeture. Il s'agit peut-être plus simplement d'une question de gros sous. Car deux ans plus tard un des professeurs, Loquineaud, essaiera de remonter cette école « en baissant même d'un tiers les tarifs », sans que pour autant elle réussisse à survivre ¹⁵⁰.

Cette fin de l'école et le départ de Chabaneau, apparemment sans gloire, n'empêchera pas un siècle plus tard, en 1911, la municipalité de Brantôme, avec le concours du Bournat du Périgord, de prévoir une fête « en l'honneur du physicien Chabaneau, célèbre par ses travaux sur la fusibilité du platine. Monsieur Bussière devait, dans une conférence, rappeler la vie de ce grand savant qui, à son retour d'Espagne, avait fondé à Brantôme, au temps où le maire était M. Ranouil, une école renommée par la suite... Malheureusement le projet de la fête... ne put, pour des raisons locales, être exécuté ». Le majoral Robert Benoît avait également composé, pour la circonstance, une pièce de vers en occitan. Cette pièce, qui ne fut donc pas prononcée, fut cependant publiée dans *Le Bournat* ¹⁵¹. Ce poème

149. ADD, E DEP 213 liasse 17 serie R.

150. Rocal, *op. cit.*, t. I, p. 312.

151. *Le Bournat du Périgord*, juillet 1912, p. 137-140. BSHAP, 1920, p. 211-212. Voici le passage du poème de Benoît, dans lequel il fait un jeu de mot avec le patois « platino » qu'on peut traduire par « platine » ou par « bavardage, langue bien pendue » :

De Pèire Chananèu iou sèi de la familho
 De Pierre Chabaneau je suis de la famille
 E n'en davale drèt, Moussur, coumo uno quilho !
 Et j'en descends tout droit, Monsieur, comme une quille !
 - Parent de Chabanèu !... n'en ses vou ben segur ?
 - Parent de Chabaneau !... en êtes-vous bien sûr ?
 - Parent de Chabanèu per le fennas, Moussur :
 - Parent de Chabaneau par les femmes, Monsieur :
 Maisèi que Chabanèu éi pai de la platino,
 Car si Chabaneau est père du platino,
 Notro fenno éi plo déu uno pito cousino ;
 Notre femme est bien une de ses petites cousines ;
 N'i a pas dins lou país de jasso ni de jai
 Il n'y a dans le pays ni de pie ni de jai

humoristique est présenté sous le titre *Per la placo de Pèire Chabanèu, à Brantôme* ; c'était donc à l'occasion de l'inauguration de la place Chabaneau et que, sans doute aussi, on apposa alors une plaque toujours visible au pignon de l'ancienne abbaye, face à la fontaine Médicis, plaque portant l'inscription suivante :

*Square Pierre-François Chabaneau, chimiste,
(1754-1842)*

Découverte de la fusibilité du platine (1785)

Direction du pensionnat Cal à Brantôme (1808).

Propriétaire terrien

A son retour d'Espagne, si Chabaneau a gardé encore quelque temps sa vocation d'enseignant, il est manifeste qu'il se préoccupait de plus en plus de se constituer un vaste domaine agricole, susceptible d'assurer non seulement la vie de sa famille, mais également de lui permettre une existence de rentier, comme riche propriétaire terrien. Avant même son retour définitif en France, profitant sans doute des avantages financiers que lui procurait sa situation à Madrid et aussi de l'opportunité de la vente des biens nationaux, il s'était déjà engagé dans cette voie.

Chabaneau chez les notaires

Les nombreux actes notariés qui le concernent prouvent à l'évidence la poursuite de son projet. Apparemment, il a essayé de se constituer un domaine suffisamment grand, susceptible d'accueillir une installation définitive de toute sa famille. Et ce n'est qu'après plusieurs essais qu'il y est pleinement parvenu.

Le domaine de la Côte

Début 1791, étant sans doute mis au courant par son père des possibilités d'achats de biens nationaux, Chabaneau va, par l'intermédiaire de ce dernier, participer à l'adjudication de l'un d'entre eux.

Le 16 avril 1791, a lieu au directoire du district de Nontron l'adjudication d'une « métairie ci-devant dépendante de la Maison Ste-Claire de Nontron, mise au prix de 9 600 livres ». Rapidement, au long des six feux successivement allumés, « Pierre Feuillade, major de la Garde Nationale, le

*Que saian tat bavards que ma fenno e sa mai,
Qui soient aussi bavards que ma femme et sa mère,
Lurs lengas van coumo un mouli, e lur platino
Leurs langues vont comme un moulin, et leur bavardage
Ei causo, trop souvent, que vau bèure choupino.
Est cause, trop souvent, que je vais boire chopine.*

sieur Lafarge et Léonard Viellebard » vont faire monter les enchères face à François Chabaneau père. Ce dernier finit par l'emporter au prix de 14 000 livres. Il peut enfin signer d'une écriture incertaine « Chabaneau dernier enchérisseur ¹⁵² ».

Le père de notre Chabaneau est dit alors « meunier, habitant au moulin de Puysiché ». Il vient d'acquérir pour son fils cadet « une métairie située au village de la Côte, paroisse de Nontron, avec tous ses chetaux, outils aratoires, semences... tels et de même que les métayers en sont chargés ». La condition est de prendre la métairie en état et de payer de suite « 12 % de l'adjudication et pour le surplus en 12 annuités payables en 12 ans avec l'intérêt à 5 % ¹⁵³ ».

Le 25 décembre 1793, le directoire de Nontron rappelle aux Chabaneau l'article second de la loi du 16 août 1793, provoquée par la guerre avec l'Espagne, commencée dès mars de cette même année : « tous les biens appartenant aux domiciliés en Espagne sont tenus d'en faire leur déclaration à la municipalité de leur résidence dans les 24 heures après la publication de la loi ». Et de poursuivre : « le citoyen Chabaneau chimiste en Espagne est originaire de France et y possède des biens dont jouit le citoyen Chabaneau meunier, son père, soit une métairie à La Côte... considérant que ce dernier n'a point fait aucune déclaration... arrête qu'il devra le faire dans les 24 heures... ¹⁵⁴ ». Il ne semble pas que cette déclaration ait été faite et que les Chabaneau aient été ennuyés de quelque façon.

C'est lors de son voyage en France en 1792, avec Moratin, que Chabaneau va passer à Nontron. Là, le 19 juin, son père va lui faire cession du domaine de La Côte, à condition « qu'il exécute tous les engagements contractés envers la nation par le dit père ».

Quatre ans plus tard, le 29 octobre 1796, toujours par l'intermédiaire de son père, il va agrandir son domaine en achetant d'autres biens à La Côte, pour 645 livres, payés « en pièces d'argent de 6 livres chacune, provenant de son pécule ».

Deux mois avant, le 30 août, il avait acheté lui-même une maison avec jardin et aisines, à Nontron. Peut-être envisage-t-il alors de s'installer dans sa ville natale, toute proche de sa métairie de La Côte. Pourtant, quelques années plus tard, il va choisir un autre territoire pour ses achats de terrain.

Les Pinquelis de Romain

C'est sur la paroisse de Romain, appelée aujourd'hui Champs-Romain, que Chabaneau va maintenant s'efforcer d'agrandir ses propriétés.

152. ADD, Q 830 (64° vente).

153. ADD, Q 831 (n° 2), p. 64.

154. ADD, 7 L 9 (n° 277) 5 nivôse II.

Le 18 février 1801, il y achète d'abord, à Piéguat, un petit bois « *d'environ un journal* ». Deux mois plus tard, il y ajoute deux bois de châtaigniers. Et en mai, toujours en 1801, il acquiert un véritable domaine aux Pinquelis, exploité par deux métayers.

Toujours en 1801, ses acquisitions sur Romain ne l'empêchent pas d'agrandir encore son domaine de La Côte par d'autres achats, en particulier d'un pré aux Trufferies de Nontron.

Mais, dès le 24 octobre 1802, il va vendre une de ses deux métairies des Pinquelis, sans doute pour lui permettre d'investir d'avantage dans d'autres domaines.

Clara



Clara est un petit village de Lussas, à deux kilomètres à peine du chef-lieu de la commune, qui groupe ces quelques maisons, à proximité du château de Beauvais. Et c'est là, enfin, que Chabaneau va définitivement se fixer dans cette campagne nontronnaise.

Le 2 juillet 1802, en prenant ce domaine, Chabaneau fait un de ses achats le plus conséquent. Il le paie en effet 16 790 F à son ancien propriétaire qui semble avoir des problèmes avec ses créanciers, puisqu'il devra commencer par remettre à deux d'entre eux, près de 10 000 F. Ce domaine et ses dépendances sont suffisamment étendus pour

s'étendre sur trois communes : Lussas, Nontronneau et Saint-Martial-de-Valette.

Désormais, Chabaneau va s'efforcer d'agrandir ce domaine en multipliant des achats de biens, tous situés aux alentours de Clara. D'août 1802 à la fin de 1817, ce n'est pas moins de 14 achats qu'il effectue pour améliorer ce domaine. Ils vont d'une petite vigne payée 50 F jusqu'à divers immeubles d'un montant de 4 500 F. Pour l'ensemble de ces transactions, notre Chabaneau a versé plus de 19 000 F.

Entre temps, il a cependant vendu une de ses deux métairies des Pinquelis, pour près de 10 000 F et ses propriétés de La Côte pour un montant approchant des 15 000 F. Ces ventes lui ont permis de continuer à acheter d'autres biens, en particulier autour de Clara.

Des personnes et des lieux

En dehors de ses autres propriétés et pour s'en tenir uniquement aux acquisitions successives de Chabaneau pour agrandir son domaine de Clara, on peut relever les noms de quelques-uns des vendeurs et des lieux-dits concernés.

Le vendeur de Clara est « le citoyen Antoine Baynaud-Bellefond, agriculteur propriétaire, habitant à Lombardières » (Nontronneau), village proche de Clara. Au moment de sa vente, ce domaine est exploité par « Louis Sollas et sa famille, métayer actuel et aussi par Devars dit Laforêt, Donzeau, Rudeau et autres vigneron », ce qui laisse supposer un vignoble d'une certaine importance.

La visite du domaine est faite par « Gabriel Baynaud fils aîné, Léonard Denantières, gendre de Sollas, Chabaneau et les citoyens Pastoureau-Labesse, juge de paix du canton de Nontron, et Grolhier notaire, experts des dites parties ». Et l'acte est signé en présence de « Louis-Marie Mazerat-Delor et Etienne Ribadeau-Dumas ».

Quant aux différents lieux où se trouve ce « domaine ou métairie et ses dépendances tant dans la commune de Lussas qu'en celles de Saint-Martial-de-Valette et Nontronneau », on signale, en plus du village de Clara, « la prairie de Chez Veysière au levant du bourg de Nontronneau et le petit pré du Roy sur le Bandiat, près du grand moulin de Beauvais ».

Autre vendeur avec lequel Chabaneau va plusieurs fois avoir à faire, « Jean Froment dit Barreau fils, cultivateur et ancien voiturier, habitant à Puchissou » (Lussas) qui, lui, vendra des terrains à « Malibas » et à « La Saudie ». Il y a aussi « Simon Tallet cadet, cultivateur à Vieux-Cirieix » qui vend un champ à « La Tombe du prêtre » (Nontronneau). « Pierre Desport dit Barlé des Farges d'Hautefaye » vend aux « Marchands » (Nontronneau). « Jean Mazerat dit Mazérou, cultivateur à Clara » vend des vignes aux « Vieilles Vignes » et au « Puids Blanc » de Nontronneau. « Catherine Poumeyrol, habitant Chez Mauvy », elle, vend curieusement « un champ froid aux Chaudières ». On trouve aussi des terres aux « Boigettes », à « La Croix », au « Fort »... etc, toujours situées près de Clara.

Autres propriétés

Car, en plus de son domaine, de sa « réserve » de Clara, Chabaneau va aussi acquérir d'autres propriétés qui, par métayage ou fermage, vont lui assurer un certain rapport.

C'est ainsi qu'il a acheté deux domaines à Chantegros, situés sur les communes de Lussas et Javerlhac, domaines qu'il afferme en 1840 pour 900 F par an.

Et le 30 avril 1825, il avait également acheté pour 4 540 F un domaine à Vieux-Sirieix, village de la commune de Nontronneau, mais village proche de celui de Clara. En 1836, il affermait ce bien pour 260 F par an.

Au moment de sa mort en 1842, la succession de Chabaneau ne comprenait plus que :

- le domaine de Vieux-Sirieix, affermé 260 F par an.
- deux domaines à Chantegros, affermés à un fermier pour 900 F annuels.
- deux autres domaines situés à Clara, non affermés, d'un revenu brut annuel de 1 000 F ¹⁵⁵.

Il n'avait donc plus alors ses autres propriétés ni sa maison de Nontron.

Nature des acquisitions

A travers tous ses achats, Chabaneau a toujours cherché à se constituer un patrimoine foncier avec ses divers éléments.

D'abord des bâtiments agricoles comportant maisons d'habitation, granges, toits ou étables, fournil, clier ou séchoir à châtaignes, parfois des mesures, voire même simplement des emplacements de granges ou maisons détruites. Et avec ces bâtiments, leurs « aisines » (eyzines), terme occitan pour désigner « les espaces vides autour des fermes pour permettre la circulation aisée (eyzado) du personnel, bétail et instruments agricoles ¹⁵⁶ ».

Dans ces bâtiments, on trouve des semences, de la paille ou du foin, des outils aratoires, socs, charrettes et tombereaux, et également du cheptel : des truies et leurs « nourains, petits cochons qu'on alimente fortement pour les faire grossir », des brebis et leurs agneaux, des paires de bœufs, des vaches et leurs veaux.

Quant à la terre, on mentionne souvent près des maisons un jardin, un « baradis, champ ou pré clôturé situé près de la ferme » et une « chènevière, lieu planté de chanvre, d'ordinaire situé près de la ferme, dans une parcelle réduite, mais au sol très fertile ».

Puis viennent les différentes terres : terres labourables, terres cultes ou incultes ou chaumes. On précise parfois «ensemencées de luzerne, froment ou seigle ». Les vignes sont souvent citées, ainsi que des « champs froids » qui pourraient être « des terres argileuses qui, à cause de leur humidité, demeurent plus froides que celles du calcaire et dans lesquelles les récoltes sont moins précoces que dans les terres chaudes ». Il y a aussi quelques

155. ADD, 253 Q 19 n° 30 (17 août 1842).

156. Dans ce paragraphe, les termes techniques anciens sont mis entre guillemets avec leurs explications ; ces dernières sont tirées du livre de Fénelon (Paul), *Vocabulaire de géographie agraire*, Gap, 1970, p. 275 : eyzines ; p. 67 : baradis ; p. 454 : nourrin ; p. 159 : chènevière ; p. 306 : champ froid ; p. 170 : claud ; p. 150 : charrières.

« clauds » qui sont « des parcelles cultivées entourées de murs, haies ou fossés ». Sont mentionnés également des prés, prairies, pacages, pâturages.

Mais ce qui est omniprésent, ce sont les bois : taillis, broussailles, chênes et « baliveaux, arbres que l'on conserve pour la construction », parfois de haute futaie, landes, quelques noyers et arbres fruitiers, et surtout « le bois châtaignier » qu'on trouve en grande quantité. Les châtaignes paraissent bien alors comme un élément essentiel des productions agricoles.

Avec ces bois et ces terres, les indispensables « charrières, chemins de terre suivis par les charrettes ».

Avant d'habiter Clara

Pendant toutes ces transactions, les notaires mentionnent les domiciles des contractants. C'est ainsi que lors de la cession de La Côte, en 1792, Chabaneau est dit « professeur royal de chimie et de minéralogie au service de l'Espagne, demeurant ordinairement à Madrid ».

Plus tard, il est parfois absent au moment de l'acte, mais il est alors représenté par son père ou son épouse, auxquels il donnera une procuration générale devant notaire le 17 octobre 1801, au moment où il était « sur le point de partir pour Madrid ».

Mais après 1797, Chabaneau réside régulièrement en Dordogne, en dehors de son voyage en Espagne, fin 1801 et début 1802. En 1801, il est qualifié de « professeur de physique [*sic*] et chimie au département de la Dordogne », mais aussi de « phisicien habitant Nontron » ; on précise même « habitant à Nontron, 2 rue de l'Égalité ». Cette adresse va constamment être la sienne jusqu'en 1808. Simplement en 1805, il sera dit « ex-professeur ». Par contre, en 1806 et 1807, on ajoute à ce titre « adjoint à la mairie de Nontron ». En 1809, un acte le qualifie de « directeur du pensionnat de Brantôme et habitant Brantôme ».

Mais dès la fin de 1810, et désormais définitivement, il sera domicilié à Clara. C'est là qu'il va vivre une grande partie de sa vie (32 ans), y terminer ses jours, et toujours entouré des membres de sa famille.

Son épouse

L'épouse de Chabaneau est donc une de ses cousines germaines, Marguerite Chabaneau, fille de Jean, frère de son père. Bien plus jeune que lui, puisqu'elle a 18 ans de moins, elle fait aussi partie d'une famille de meuniers. Son père a, semble-t-il, pris la succession du grand-père Guillaume, le meunier du moulin de Magnac, alors que le père de François exerçait au moulin de Puissiché.

Quant à la date et au lieu de leur mariage, il n'a pas été possible jusqu'à ce jour d'en trouver la trace. On peut seulement dire que ce mariage a

eu lieu pendant la période espagnole de la vie de Chabaneau et avant 1795, année de la naissance à Madrid de leur fille Ildefonse.

Lors de la mort de son épouse en 1820, Chabaneau se contente d'affirmer, sans apporter aucune preuve ni autre précision « qu'il s'est marié en pays de droit écrit, avant le code civil, sans contrat de mariage ¹⁵⁷ ». A partir de cette affirmation, on peut supposer que le mariage a eu lieu en France, puisqu'il fait référence au code civil napoléonien. Et l'expression « pays de droit écrit », pourrait nous orienter plutôt vers le midi du royaume, pays de droit écrit. Ce mariage aurait donc pu avoir eu lieu à Nontron, ville natale des deux époux. Malheureusement, aucune trace de cette union, ni chez les notaires, puisqu'il n'y pas eu de contrat, ni même sur divers registres nontronnais.

Il reste cette allusion à la « *conjux* » de Chabaneau dans le *Diario* de Moratin, dont nous avons déjà parlé. Vu la situation tout à fait particulière de l'Église de France en cette année 1792, Chabaneau en aurait-il profité pour faire bénir et enregistrer son mariage par un curé constitutionnel, qui ne devait guère s'embarasser des formalités du droit ecclésiastique, pas même de l'indispensable dispense de consanguinité, pour procéder à cette union ?

Enfin, ne pourrait-on pas trouver là aussi une explication, parmi d'autres, aux obsèques purement civiles de Chabaneau dont nous parlerons plus loin ?

Le 7 mars 1817, les parents de Marguerite, Jean Chabaneau et Marguerite Blois, font devant Danède, notaire à Nontron, partage anticipé de leurs biens entre leurs enfants « dans la vue d'éviter les contestations qui pourraient s'élever après leur décès ». Sur leurs six enfants, deux filles seulement sont encore en vie et une troisième, décédée en 1811, a laissé un veuf avec six enfants vivants. On fait donc trois lots et c'est le troisième qui est attribué à « dame Marguerite, épouse de Monsieur François Chabaneau ex-professeur de physique ». Il comprend un pré, deux vignes et deux morceaux de chènevière, touchant le moulin de Magnac, plus une autre petite chènevière et « deux mares ou *étanches servant à ramasser le terreau* », près de la ville de Nontron. Ceci fait, les parents se réservent cependant la jouissance de la totalité de leurs biens jusqu'au décès du dernier vivant ¹⁵⁸. A la mort de son épouse en 1820, survenue à l'âge de 48 ans, Chabaneau déclarera cet héritage.

Depuis son mariage, cette épouse semble avoir toujours suivi son mari en Espagne comme en France. Elle donna naissance au moins à six enfants dont la plupart, comme elle, moururent relativement jeunes.

157. ADD, 253 Q 11 (18 novembre 1820).

158. ADD, 3 E 3761 n° 66.

Marie Manuel Ildefonse

Peut-être ces nombreuses naissances expliquent en partie la mort prématurée de la mère, mais il semble qu'elles aient été voulues jusqu'enfin naisse un garçon.

La première des cinq filles qui vont d'abord se suivre, est Marie Manuel Ildefonse, née à Madrid, d'après la mention qui en est faite dans son acte de mariage.

Elle se marie ou on la marie à l'âge de 16 ans et neuf mois, à Lussas. Le marié est Jean Bourdineau, âgé de 25 ans, « propriétaire agriculteur, fils de feu Pierre, homme de loi en son vivant, et de vivante dame Marie Lamorélie de Bourdineau, habitant ensemble à la Bourlie de Saint-Germain-des-Prés ¹⁵⁹ ».

La famille du marié pouvait se prévaloir d'une certaine noblesse, du moins avant la Révolution, tant du côté de son père que de celui de sa mère. Cette dernière était Anne Marie de Jarrige de Lamorélie des Biards, née le 19 février 1752 à Saint-Yrieix et décédée le 27 décembre 1823 au Chalard (Haute-Vienne). Elle faisait partie de la noble descendance de Pierre Jarrige de Lamorélie (1558-1624), président trésorier général de France à Limoges. Elle avait épousé le 15 décembre 1772 aux Biards-en-Glandon (Haute-Vienne) Pierre de Bourdineau, né le 25 juin 1742, à Thiviers. Ce dernier portait le titre d'écuyer-chevalier, seigneur de Vieillecour, La Bourdelie, Couchaud, Lalet. Conseiller-secrétaire du roi près de la cour des aides de Clermont-Ferrand. Il fut reclus au château d'Hautefort sous la Terreur et mourut en l'an VIII. C'est Jean, l'un de leurs onze enfants, qui épousa Ildefonse Chabaneau ¹⁶⁰.

Le contrat de mariage, qui fut signé le jour même du mariage, stipulait que les parents de la future « lui ont constitué le cinquième de tous leurs biens, que les futurs feront leur demeure en la maison et compagnie des sieur et dame Chabaneau qui s'obligent de les nourrir avec les enfants qui proviendront de leur union... En cas de séparation, les parents Chabaneau promettent de donner en avancement du cinquième de leur succession à leur fille Ildefonse la somme de 8 000 F et en attendant leur décès une pension annuelle de 300 F ». Ce contrat est signé à 9 h. du matin, à Clara, en présence de « Pierre Truffier, maire, et Etienne Ribadeau-Dumaine, desservant de Lussas ¹⁶¹ ».

Ainsi, Chabaneau semble tenir à garder auprès de lui tous ses enfants, même ceux qui vont se marier, et même ses éventuels petits-enfants.

159. ADD, 5 E 244/7.

160. Bonhomme de Montaignut (Jean), *Pierre de Jarrige de Lamorélie*, Editions régionales de l'Ouest, Mayenne, 1996, p. 161 et suivantes. *Le Chroniqueur du Périgord et du Limousin, revue historique, artistique et religieuse*, Périgueux, année 1855, p. 104-105.

161. ADD, 3 E 3758, Danède, notaire à Nontron (13 novembre 1811).

Effectivement, sur les sept enfants d'Ildefonse, cinq vont naître à Clara, un seul à Saint-Germain-des-Prés et le dernier à Nontron. Non seulement ils naissent sur la commune de Lussas, mais la plupart de ses petits-enfants vont aussi y mourir, après avoir passé leur vie près de leur grand-père, à Clara. C'est à Clara aussi que mourront les propres enfants de Chabaneau. Ce qui est le cas pour Ildefonse ; même si elle a fait des séjours dans les propriétés de son mari à Saint-Germain, par exemple pour la naissance de son cinquième enfant, elle semble bien avoir vécu surtout à Clara ou du moins vient-elle y faire ses couches, comme pour son sixième enfant, Zoé, dont l'acte de naissance mentionne « fille de Marie Alfonse Léonard Chabaneau dame Bourdineaud habitant à Plamont, commune de Saint-Germain-des-Prés ». Et c'est à Clara qu'elle-même meurt en 1832. Après sa mort, même si son mari paraît avoir rejoint Saint-Germain-des-Prés, certains de ses enfants encore vivants (Lucrèce, Zoé, Jean-Pierre) vont aussi mourir à Clara.

C'est uniquement par les enfants Bourdineau, que Chabaneau va se constituer une descendance dont les représentants existent encore aujourd'hui, mais, comme le fait remarquer Delanoue, « ne laissant, à sa mort, aucun héritier de son nom ¹⁶² ».

Toujours des filles

Après Ildefonse, Sophie est née vers 1797, et peut-être aussi en Espagne. Elle restera toute sa vie avec ses parents, une bien courte vie, puisqu'elle meurt à Clara en 1823.

Vient ensuite Michelle qui, elle, naît à Nontron avec le siècle. On ne sait où elle est morte, mais sûrement jeune, car elle n'est pas nommée lors de la succession de sa mère en 1820.

Un an plus tard, toujours à Nontron, arrive la quatrième fille, Zoé. Elle aussi va mourir jeune, à 21 ans. Ces trois dernières filles sont décédées célibataires.

Par contre la cinquième, Adélaïde, née également à Nontron, en 1803, va se marier avec Pierre Bardy, propriétaire à Roussiaud, sur la commune de Ladosse. Le contrat de mariage est signé le 30 avril 1821, en présence du frère du marié, autre Pierre Bardy, prêtre desservant de Saint-Crépin-de-Richemont ¹⁶³. Dans ce contrat, Chabaneau abandonne à sa fille, « l'usufruit et la jouissance de sa métairie de Chantegros, telle qu'elle est cultivée par Vincent Lavaud et sa famille ». Les futurs devront faire leur demeure « en la maison et compagnie du sieur Bardy père ». Et c'est un autre prêtre, Pierre Pastoureau, desservant de Saint-Martial-de-Valette, qui signe au contrat comme témoin.

162. Delanoue, p. 47.

163. ADD, 3 E 3731 (n° 119). Bouet, *op. cit.*, notice n° 88.

De cette union vont naître, toujours à Clara, un an après, deux jumeaux : François et Marguerite. Malheureusement leur durée de vie ne va pas dépasser sept jours. Avant même leur naissance, au début d'août 1822, Adélaïde obtient du tribunal de première instance de Nontron la séparation de biens : « constatant que son mari est poursuivi par ses créanciers, que ces poursuites sont suffisantes pour constater le désordre des affaires de son mari, qu'aux termes de l'article 1443 du code civil la dame Chabaneau, en ce cas, est autorisée à provoquer sa demande en séparation de biens ¹⁶⁴ ». Évidemment après une telle décision, Adélaïde va rester elle aussi près de son père, mais pas pour longtemps, puisqu'elle meurt à Clara quatre ans plus tard, à 23 ans.

Enfin un fils !

Le 21 octobre 1805, dans sa maison rue de l'Égalité, Chabaneau dut éprouver une bien grande joie quand son épouse lui donnait enfin un fils. On l'appellera François, comme son père, comme son grand-père : c'est la tradition de famille. Sans doute, prévoyait-il de soigner particulièrement l'éducation et l'instruction de son petit François. Mais bientôt, il fallut se rendre à l'évidence : cet enfant n'était pas normal. Il va cependant grandir au sein de sa famille et à mesure que les années passent, Chabaneau se préoccupe de son avenir, surtout quand il ne sera plus là pour prendre soin de lui.

Aussi, le 25 avril 1833, il obtient du tribunal de Nontron un jugement concernant ce fils qu'il avait sans doute tant désiré. Le tribunal, « attendu que le sieur Chabaneau fils est et a toujours été dans un état complet d'imbécillité et d'idiotisme qui le rend impropre à veiller à la conservation de sa personne et l'administration de ses biens, prononce l'interdiction dudit Chabaneau fils, ordonne en conséquence qu'il demeure interdit de l'administration de sa personne et de ses biens, le déclare incapable de consentir tous actes ou contrats, fait défense à tous officiers publics de les recevoir... ¹⁶⁵ ».

Il faudra donc que ce fils soit mis sous tutelle. Normalement, son père a dû assurer cette tutelle pendant toute sa vie, mais le 14 avril 1838, dans son testament olographe, il désigne comme tuteur « Philippe Félix Chabaneau, ancien directeur de la poste aux lettres à Nontron ¹⁶⁶ ». Mais, après la mort du père, Félix Chabaneau ayant récusé cette tutelle pour cause d'infirmité (paralysie du côté droit), un conseil de famille, présidé par le juge de paix, désigne, le 15 mars 1842, « François Bourdineau, aspirant en notariat », un fils d'Ildefonse, comme tuteur de « l'interdit ¹⁶⁷ ». Et il continuera à

164. ADD, 4 U 32 (8 août 1822).

165. ADD, 4 U 42 (25 avril 1833).

166. ADD, 252 Q 16 f° 54 c. 4 à 7.

167. ADD, 3 E 11636 (n° 107...).

s'occuper de lui jusqu'à sa mort survenue en 1852, à l'âge de 47 ans, à Javerlhac, où François Bourdineau est alors notaire. Cependant, les obsèques religieuses et l'inhumation de « l'interdit » auront lieu à Lussas.

Conclusion

Même si la mortalité était plus grande et plus prématurée en cette première moitié du XIX^e siècle qu'aujourd'hui, il n'en demeure pas moins que la famille de François Chabaneau fut particulièrement éprouvée. Après son épouse qui meurt à 48 ans, ce sont surtout ses enfants qui sont atteints. Sur ses six enfants, quatre au moins disparaissent avant ou autour de 25 ans. Sa fille aînée parvient seulement à 37 ans et seul son fils survivra à son père.

On ne peut s'empêcher de penser que la forte consanguinité des parents est une explication à cette terrible suite de décès de personnes si jeunes, comme à l'idiotie du fils.

Le père seul atteindra un âge vraiment avancé.

Les dernières années

Après le décès de sa fille aînée, Ildefonse, en 1832, Chabaneau, avec son fils idiot, reste le seul survivant de sa plus proche famille. Il garde cependant auprès de lui, à Clara, ses petits-enfants qui ont perdu leur mère.

Son testament

C'est en pensant à ceux qui l'entourent que le 14 avril 1832, il fait son testament olographe. Par celui-ci, il lègue d'abord à sa petite-fille Lucrece Bourdineau « en reconnaissance et récompense des soins qu'elle a de ma vieillesse et de mon fils et qu'elle promet de lui continuer après mon décès » et conjointement à son fils François Chabaneau, « son domaine de Clara, sa maison, grange et réserve, y compris tout le mobilier, plus un petit domaine à Vieux-Sirieix, plus encore 4 000 F à prendre sur les 8 000 F que doit rapporter Jean Bourdineau qu'il a doté en avancement d'hoiries réversible à la dite Lucrece en propriété et en jouissance au cas de pré-décès de son fils François, et à ce fils en jouissance seulement au cas de survie, la propriété étant réservée aux héritiers de Lucrece ».

Ensuite, à ses deux autres petites-filles, Séraphine et Zoé, il lègue « ses domaines et bordages situés à Clara et exploités par François Léger et Etienne Lavau, plus leur portion des 4 000 F que doit rapporter Jean Bourdineau ».

Enfin, à ses trois petits-fils, Pierre dit Fraser, Louis-Firmin et Jules Bourdineau, « ses deux domaines de Chantegros, tels qu'il les a affermés à leur père, Jean Bourdineau, et leur portion des 8 000 F sujets à rapport ».

Et il ajoute « à la charge de mes héritiers de payer toutes les dettes que je pourrais laisser... telles sont mes dernières volontés entièrement écrites, datées et signées de ma main le 14 avril 1738. F. Chabaneau exp. dans son dix-septième lustre ¹⁶⁸ ».

Sa mort et ses obsèques

C'est le 18 février 1842 qu'à « 2 H. après-midi décède au village de Clara Monsieur François Chabaneau, propriétaire, ex-professeur de physique et chimie, âgé de 87 ans ». C'est ainsi que le même jour André Veysseyre, 28 ans, et Simon Mazerat, 40 ans, propriétaires-cultivateurs, tous deux habitant Clara, en font la déclaration à 5 heures du soir, à la mairie de Lussas, devant Grand-Duchazeau, maire.

A cet acte d'état civil correspond un acte tout à fait particulier sur le registre de catholicité de la paroisse de Lussas. « Le 18 février 1842, on a enterré dans le cimetière de Lussas Pierre Chabaneau, âgé de 87 ans, décédé au village de Clara ; lequel a été privé des obsèques religieuses, le dit Chabaneau était l'époux de feu Marguerite Chabaneau, décédé hier à midi. En foi de quoi, je soussigné desservant, ai dressé le présent acte. Pradalier, desservant ».

Ce dernier acte pose ainsi la question de ces obsèques purement civiles, fort rares sans doute à cette époque, d'autant plus que les autres membres de sa famille semblent bien avoir été inhumés religieusement. Le desservant de Lussas n'en donne aucune explication et on ne peut qu'avancer des hypothèses : volonté explicite du défunt imbu de matérialisme et peut-être franchement athée, refus de voir le prêtre à la fin de sa vie, peut-être de régulariser religieusement une situation irrégulière (matrimoniale ?). Toujours est-il que son décès ne suscita aucun écho dans la presse nontronnaise ni départementale.

Il fut donc enterré dans le petit cimetière de Lussas, à quelques centaines de mètres du bourg, à gauche au fond de l'allée principale dans un caveau qui existe aujourd'hui encore et dont la plaque, sur deux colonnes, comporte les mentions suivantes : « François Chabaneau, chimiste, décédé à Clarat 18 février 1842 à l'âge de 87 ans - Vve Marguerite Bonnefon, née de Bourdineau, décédée le 19 nov. 1878 à l'âge de 66 ans - Lucrèce Montagne, née de Bourdineau, décédée le 12 octobre 1876 à l'âge de 63 ans - Thomas Montagne, décédé le 26 (illisible) 1862 à l'âge de 14 ans - Marcelline Troncon Lajus, née Bonnefon, décédée le 7 Novembre 1889 âgée de 40 ans - Jean-Baptiste Lajus, major de recrutement, chevalier de la Légion d'Honneur, décédé le 30 avril 1902 à l'âge de 77 ans - André Lajus, officier d'Académie, décédé le 15 Novembre 1912 à l'âge de 40 ans - Priez pour eux ».

168. ADD, 252 Q 16 f° 54 c. 4 à 7. Le testament lui-même se trouve aux ADD, 3 E 11 636 chez le notaire Fonreau lors du dépôt qu'il en fit le 26 février 1842.

Dénonciation du testament

Dès le 4 décembre 1842, commençait un traité entre les héritiers, qui ne sera définitivement signé par eux tous que le 14 mars 1843 ¹⁶⁹. Ce traité mentionnait que « François Chabaneau, par son testament, avait fait par legs entre les divers héritiers le partage de sa succession, que plusieurs d'entre eux se trouvant lésés par ce partage, Monsieur Fraser et Mlle Séraphine Bourdineau, sa sœur, firent au greffe du tribunal de Nontron renonciation aux dits legs, pour s'en tenir à leurs droits successifs... que par suite de cette renonciation, un procès devenait inévitable, vu que toute transaction définitive était impossible à cause des mineurs (Firmin et Zoë), qu'en conséquence les comparans pour éviter les frais d'un partage judiciaire ont fait entre eux les conventions suivantes ». La première convention était que toute la succession serait affermée pendant 7 ans, donc jusqu'en 1850, ce qui permettrait aux mineurs d'atteindre leur majorité, pour régler définitivement le partage. Les autres conventions distribuaient entre les héritiers les revenus des baux. Une convention particulière, qui sera exécutée le 25 décembre 1842, comme nous allons le voir, consistait à vendre aux enchères « tous les meubles meublant, denrées, récoltes et autre objet mobilier... et le prix en provenant servira à payer les dettes... et le surplus partagé » avec les héritiers.

L'inventaire de Clara

En attendant, à la requête des héritiers, du 25 au 30 mars 1842, Fonreau et Danède, notaires à Nontron, vont « procéder à l'inventaire fidèle et description exacte de tous les meubles... titres, papiers et renseignements dépendant de la succession... qui sont tous dans les lieux composant sa demeure de Clara et faisant partie de sa maison ¹⁷⁰ ». Cet inventaire est très détaillé, il comprend près de 200 articles dont certains d'entre eux comportent des dizaines d'objets. De plus, chaque article est estimé en francs par les deux notaires assistés de l'expert, Pierre Brandy, propriétaire à Nontron, nommé par le conseil de famille. Cet inventaire est du reste inachevé, car au soir du 30 mars, on annonce une « continuation », dont nous n'avons pas trouvé trace dans les minutes des notaires. Dans cet inventaire, il s'agit essentiellement du mobilier de la maison de Chabaneau, plus du cheptel et matériel agricole de trois domaines dépendant de Clara. Évidemment, il n'est pas question ici de détailler chacun de ces articles, mais seulement d'indiquer les grandes parties de cet inventaire et citer quelques articles particuliers avec leur estimation.

Pour la maison elle-même, on énumère pas moins de vingt lieux

169. ADD, 3 E 3768 (n° 63) les 4, 14 et 24 décembre 1842 et le 14 mars 1843 : traité entre les enfants Bourdineau.

170. ADD, 3 E 11636, Fonreau, notaire à Nontron.

différents : vestibule, salon, cabinet-bibliothèque, six chambres, trois greniers, une cuisine et son arrière-cuisine, une buanderie, un bûcher, une cave, des étables et un jardin.

Les meubles y sont abondants : tables, armoires, placards, chaises... souvent faits « en bois cerisier ou chêne ». Nous avons droit aussi à tous les ustensiles de cuisine possibles avec même des tasses et soucoupes en porcelaine. Il y a aussi des éléments d'ornementation comme rideaux de coton, en mousseline, en cramoise à flammes ou en serge verte, des vases de cristal, des tapis... La literie est également bien fournie avec plusieurs lits à la duchesse. On signale des lits « en noyer ». On trouve même un « *chauffe lit et un chauffe chemises* ».

Les provisions sont en quantité : farine, huile, maïs, froment, haricots, pois, gesses, pommes de terre et 40 hectolitres de vin (36 de rouge et 4 de blanc) estimés à 400 F. Il y a aussi tout un matériel pour faire le vin, dont une grande cuve de 44 hectolitres, une autre de 32 et une troisième de 20, ce qui montre l'importance de la vigne à cette époque. Curieusement, c'est dans la « buanderie » qu'on trouve pour faire le pain : « deux pétrins en chêne, sept boîtes à pain en peuplier, deux pelles en bois châtaignier et un devant de four en tôle, le tout estimé 20 F ». On n'oublie pas le « bois à brûler essence chêne, du chanvre broyé, de la laine, du charbon ». Et dans le jardin « trois ruches à miel, estimées 9 F ».

Nous avons surtout cherché dans cet inventaire quelques articles qui pourraient rappeler le séjour en Espagne et la carrière scientifique du maître des lieux. Il n'y a pas grand'chose : « un fusil espagnol » côtoie dans la cuisine « une carabine et un moulin à café ». Dans le salon, on a remarqué « un baromètre et un thermomètre ». Seul un article (n° 87) est plus intéressant ; le voici dans son intégralité : « Six petites cuillères à café en argent, sept couverts aussi en argent, quatre couverts en platine, une grande cuillère en platine, une autre grande en argent, trois couteaux ou fourchettes graine d'argent du poids de trois kilogrammes sept cent cinquante grammes, estimés 517 F 50 c. ». C'est la seule allusion à ce fameux platine qui avait donné tant de fil à retordre à notre Chabaneau.

Un secrétaire (n° 40) est aussi particulièrement intéressant, car il nous découvre dans le détail les titres de propriété de Chabaneau. L'inventaire énumère plus de 60 pièces notariales, en mentionnant les dates, les notaires et le contenu de tous ces actes. Cette liste se termine par un article 27^e, ainsi rédigé : « une liasse de lettres et correspondances scientifiques ». Malheureusement, les notaires nontronnais n'ont pas inventorié plus avant cette liasse. C'est peut-être elle, en totalité ou en partie, qu'a pu découvrir M. Drouault en 1910, et dont il fit part à M. Dujarric-Descombes ¹⁷¹.

171. BSHAP, 1920, p. 207-208.

La bibliothèque de Chabaneau

Dans cet inventaire, il faut faire un sort particulier au « petit cabinet appelé bibliothèque ». Après avoir mentionné « quatre fauteuils et trois mauvaises chaises », les notaires signalent des tableaux, gravures anglaises et « un portrait avec cadre doré estimé 10 F ». Ce portrait pourrait bien être celui de Chabaneau lui-même, qui se trouve aujourd'hui chez un de ses descendants.

On cite ensuite « une sphère, des plans des villes de Bordeaux et Paris » et toute une série de cartes, présentées avec plus ou moins d'ordre : « de navigation, de France, généalogiques, de France Générale - chimique - générale - d'Espagne - des Landes - d'Afrique - générale - de Madrid - de la Dordogne ».

Après quelques effets vestimentaires, comme « chemises en coton, gilet de flanelle, six mauvais pantalons, une mauvaise veste... », on en arrive enfin aux livres.

Sont inventoriés quelque 60 ouvrages, plus « plusieurs volumes dépareillés ». Ils sont enregistrés sous trois articles de l'inventaire et sont globalement estimés, par article : 23 F, 25 F et 9 F 75 c., soit un total de 57 F 75 c.

La plupart des ouvrages ne comptent chacun qu'un volume. Il y en a cependant de plus importants comme *Anacharis* avec 6 volumes, la *Chimie* de Fourcroy avec 10 volumes et les *Œuvres complètes* de Condillac avec 23 volumes.

Sur les 60 livres de sa bibliothèque, pour 26 seulement le nom de leur auteur est indiqué. Sur les 34 sans nom d'auteur, 26 encore ont pu être pratiquement identifiés et 8 n'ont pu l'être à coup sûr ¹⁷².

Quant à leur genre, on peut remarquer que les ouvrages scientifiques sont les plus nombreux avec 26 titres. Parmi eux, la chimie tient la première place (7 titres), avec en particulier Chaptal, Lavoisier et Fourcroy. Viennent ensuite les sciences naturelles et les mathématiques avec 5 titres chacune, la minéralogie (4 titres), la mécanique (3 titres) et la physique avec seulement 2 titres, dont une *Théorie de l'électricité*, sans nom d'auteur, et l'autre, *Leçons élémentaires...* de Chabaneau lui-même.

Viennent ensuite par leur nombre les ouvrages de géographie, voyages et cosmographie avec 10 titres, dont deux dictionnaires de géographie. A cette rubrique, il faudrait sans doute ajouter toute la série de cartes et de plans qui précède la liste des livres.

Six titres montrent tout l'intérêt que Chabaneau apportait aux plantes et spécialement aux jardins. Parmi ces ouvrages aussi, un *Traité des châtaignes* qui correspond bien à tous ces « bois châtaigniers, cliers... », si souvent mentionnés dans les minutes notariales des achats effectués par Chabaneau.

172. Grâce surtout à l'obligeante coopération de M. Fournier et de M. Bitard. Qu'ils trouvent ici l'expression de toute ma gratitude. Pour le détail de cette bibliothèque, voir l'annexe n° II.

En philosophie et littérature nous trouvons 5 titres, dont les 23 volumes de Condillac et les 5 volumes des *Essais* de Montaigne.

L'histoire ne présente que 4 titres, dont l'*Anacharis* de l'abbé Barthélemy.

Quatre titres également regroupent dictionnaires et grammaires, parmi lesquels un seul dictionnaire de langue étrangère, l'anglais, en deux volumes.

Un seul ouvrage de droit, et c'est le code civil en un volume.

Pour terminer, on peut classer en divers, deux ouvrages sur l'artillerie et un sur la teinture. Cet intérêt surprenant pour l'artillerie pourrait s'expliquer peut-être par les relations de Chabaneau avec Proust qui, après Vergara, fut un temps professeur au collège d'artillerie de Segovia.

En plus des cartes citées plus haut, nous n'avons trouvé qu'un ouvrage ayant trait à l'Espagne, en un seul volume, intitulé : *Histoire naturelle de l'Espagne*.

Enfin, pour s'en tenir aux auteurs connus de cette bibliothèque, on remarquera que sont représentés les grands chimistes français, et uniquement français, de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècles : Chaptal, Lavoisier, Guyton de Marvaud, Fourcroy. Quant aux penseurs, il faut citer Montaigne, J.-J. Rousseau, Condillac et même Voltaire avec son *Henriade*. Seul, Bossuet détonne un peu dans cette galerie avec son *Discours sur l'Histoire Universelle*.

Vente aux enchères

Le dernier jour de l'inventaire, le 30 mars, les trois petits-enfants, Pierre, Lucrèce et Séraphine Bourdineau restreignent leur hypothèque légale, suite à la mort de leur mère et d'un de leurs frères, sur certains biens de leur père Jean Bourdineau ¹⁷³. Et à la Noël de cette même année 1842, une vente aux enchères, comme elle avait été convenue entre les héritiers, est organisée par les notaires de Nontron, Fonreau et Danède, de tout le mobilier de la maison de Clara ¹⁷⁴. Du 25 au 27 décembre, 306 objets sont ainsi mis en vente et adjugés à différentes personnes, en particulier du Nontronnais. Beaucoup sont achetés aussi par les Bourdineau et en particulier par le père, Jean, qui achète le lot n° 303 : argenterie et platine en couverts, pour 600 F, lot qui avait été estimé dans l'inventaire à 517 F 50 c. Nous apprenons aussi le prix de diverses denrées. Ainsi « 33 kg de pain sont adjugés à Bonnet Bleu d'Ars pour 3 F 80 c. Cinq hectolitres de châtaignes sèches adjugés aux frères Mazerat de Clara pour 19 F. Six hectolitres de vin rouge y compris les fûts adjugés à Pierre Régnier pour 72 F... ».

Au soir du 27, comme il ne reste que très peu d'acheteurs, la vente est reportée à plus tard.

173. ADD, 3 E 11636 (30 février 1842).

174. ADD, 3 E 11636 (25-27 décembre 1842).

Conclusion générale

Si on possède bien peu de renseignements sur la première partie de la vie de Chabaneau, de sa naissance à son arrivée en Espagne, on peut cependant, semble-t-il, évoquer une enfance à Nontron sans beaucoup de scolarité, son passage par des couvents qui ont pu lui ouvrir l'esprit à l'étude et surtout une aptitude à être un autodidacte acharné, surtout dans les sciences exactes. Ce qui lui donna un bagage suffisant pour aborder le professorat.

Pour la période qu'il passa au collège de Vergara, il dut y tenir honorablement sa place, du moins comme professeur de physique expérimentale et de chimie. C'est là, qu'en 1786, il mit au point sa méthode de purification du platine. Est-elle le résultat de ses compétences scientifiques ou plutôt de son acharnement dans les expériences pour aboutir à une solution ou bien plus prosaïquement à un coup de chance dans ses essais ? Ce faisant, a-t-il dû compter sur des aides indispensables à sa réussite, en particulier de la part de Fausto Elhuyar ? Il est bien difficile d'apporter une réponse définitive à ces différentes questions. On retiendra volontiers comme cause essentielle de cette découverte la ténacité que Chabaneau semble avoir toujours mise dans ses entreprises.

Revenu en France, il paraît n'avoir rien fait pour s'assurer la notoriété de sa découverte. Apparemment, il a abandonné toute recherche ultérieure et ce n'est pas les quelques livres de sa bibliothèque qui pourraient nous permettre d'affirmer un grand désir d'approfondissement d'une culture scientifique. C'est pourquoi, il a été si facile d'attribuer plus tard sa découverte à d'autres savants qui, plus que lui, ont laissé leur nom dans l'histoire des sciences. Ainsi, les anglais l'attribuent à Wollaston ¹⁷⁵, d'autres à Dobereiner et beaucoup d'auteurs espagnols, à Elhuyar, évidemment !

Son séjour à la cour de Madrid lui permit de gagner assez d'argent et, peut-être cela, joint à des ennuis de santé, voire au mal du pays, l'incitèrent à regagner le Nontronnais. Encore quelques vellétés d'enseignant avec ses passages à l'Ecole centrale de Périgueux ou au collège de Brantôme, mais c'est surtout vers une vie de notable de village qu'il s'acheminait. Là encore, il mit la même ténacité à se constituer un vaste domaine terrien.

Nanti ainsi de suffisamment de biens pour mener une vie tranquille, à l'abri du besoin et apparemment sans grandes préoccupations intellectuelles ou scientifiques, il pensait sans doute pouvoir couler des jours heureux dans sa campagne de Clara, entouré de sa famille. Malheureusement, c'est de cette famille même que lui vinrent les plus dures épreuves.

175. William Hyde Wollaston, chimiste et physicien anglais (1776-1828), publie dans les *Transactions philosophiques*, en 1829, son « Procédé pour rendre malléable le platine ».

Apparemment, malgré son intérêt pour l'agriculture, il ne s'est pas abonné ni n'a collaboré aux *Annales de la Société d'agriculture du département de la Dordogne*, société créée en 1821. Pourtant, ces *Annales* ne dédaignaient pas de faire appel à des chimistes célèbres, comme par exemple, en 1822, à Gay-Lussac et Arago, dont elles reproduisaient un article sur la fermentation du moût de raisin, article paru dans les *Annales de chimie et de physique* ¹⁷⁶.

La fin de sa vie semble avoir été adoucie par la présence et la prévenance de ses petits-enfants, seuls survivants, avec « l'interdit », de cette famille qu'il tenait à avoir autour de lui.

On a souligné chez Chabaneau « le matérialisme accentué de ses tendances ¹⁷⁷ ». Peut-on trouver là l'explication à ses obsèques purement civiles ?

Delanoue, qui a connu personnellement François Chabaneau vers la fin de sa vie, termine ainsi l'article biographique qu'il lui consacre : « Il vivait tranquille... partageant son temps, comme un sage de l'antiquité, entre des travaux champêtres et des lectures philosophiques... c'était un beau vieillard, à la physionomie douce et régulière, et offrant beaucoup de ressemblance avec celle de notre bon et regrettable Béranger ; sa conversation était charmante et toujours instructive. Ami et contemporain des Volney, des Cabanis, des Lavoisier, il s'était nourri de leurs idées, imprégné de leur esprit, et ses causeries en avaient conservé un aimable reflet ¹⁷⁸ ».

R. B.

ANNEXE n° I

Sources et bibliographie

Les références aux sources et à la bibliographie se font par les abréviations ou les noms des auteurs suivants, suivi du n° de la page de leur ouvrage ou de leurs articles.

- ADD = Archives Départementales de la Dordogne, suivi de la cote.
- AGI = Archivo General de Indias, à Séville (dossiers Colombie).
- Aragon : Francisco Aragon de la Cruz, *El científico español ante su Historia. La Ciencia en España entre 1750-1850*, B.B. Madrid 9/69278.
- BSHAP : *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*.

176. *Annales de la Société d'agriculture du département de la Dordogne*, 1822, p. 185-192.

177. Sarrailh, p. 452, note 2 : propos tenus par Juan Fages y Virgili.

178. Delanoue, p. 47-48.

- Delanoue : Delanoue (Jules), *Chabaneau, chimiste périgourdin*, 1^e édition, Périgueux, imp. Dupont, 1857, in-8°, 16 p. 2^e édition, Périgueux, imp. Dupont, 1862, in-8°, 12 p. Inséré sous le même titre dans les *Annales de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne*, tome XX, 1859, p. 39-48. C'est ce dernier article des *Annales* que nous utilisons.
- Fages Virgili (Juan), *Los quimicos de Vergara*, in *Discurso del Ilmo*, Madrid, 1909, p. 41-43 et 57-61.
- Howe (J. Lewis), *Popular Science Monthly*, 1914, p. 64-70.
- *The chemical News*, 1914, tome 109, p. 229-231.
- Lafuente : Lafuente (Antonio) et Peset (José Luis), « Las actividades e instituciones científicas en la Espana ilustrada », in *Carlos III y la ciencia de la Ilustracion*, 1^e édition, Alianza Universidad, S.A. Madrid, 1988.
- Lambert : Lambert (Charles-François), « L'Ecole centrale de Périgueux (1797-1804) et son pensionnat », *Bulletin de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et artistiques du Lot*, 1930, p. 265-272.
- Leclerc (abbé), *Le Limousin et la Marche au tribunal révolutionnaire de Paris*, tome III.
- Miard : Miard (Louis), *Présences françaises en Espagne, à Bilbao et autour de cette ville, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (1750-1805)*, Thèse Lettres, Rennes, 1988.
- Moissan (H.), *Traité de chimie minérale*, Paris, 1906, tome 5, p. 661.
- Pelisson : Pelisson (Maurice), « L'Ecole centrale de Périgueux », *La Révolution Française*, 14 janvier 1894, p. 408-433 et 497-525.
- Portela : Collectif, *Diccionario historico de la Ciencia moderna en Espana*, (A.L) Barcelone, Editions péninsula, 1983, vol. I, article CHAVANEAU Francisco, p. 214-216, signé E.P. pour Eugénio Portela Marco (un des collaborateurs du dictionnaire).
- Quennessen (L.), *Revue scientifique*, 1914, t. 53, p. 553-557.
- Sarrailh : Sarrailh (Jean), *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Impr. Nationale, 1954.
- Silvan I : Silvan (Leandro), *Los estudios científicos en Vergara a fines del siglo XVIII*, San Sebastian, 1953, 119 pages.
- Silvan II : Silvan (Leandro), « El laboratorio chemicum de Vergara y la Real Sociedad Bascongada en las investigaciones sobre la purificacion de la platina », in *Boletin de la Real Sociedad Vascongada de Los Amigos del Pais*, San Sabastien, 1969, p. 165-189.
- Vallvey I : Vallvey (Luis Firmin Capitan), « Platina espanola para Europa en el siglo XVII », in *Llull (revista de la Sociedad espagnola de historia de las ciencias y de las tecnicas)*, vol. 17, n° 33, 1994, p. 289-312.
- Vallvey II : Vallvey (Luis Firmin Capitan), « Export and Smuggling of Spanish Platina in the Eighteenth Century », in *Annals of Science*, 53, 1996, p. 467-487.
NB : en plus de ces deux références à cet auteur, il faudrait ajouter de très nombreux renseignements que M. Capitan-Vallvey, professeur en Espagne au *departemeno de quimica analica, Facultad de ciencias, Universidad de Granada*, m'a fournis dans sa correspondance et dont l'origine sera mentionnée en partie dans les notes.
- Weeks : Weeks (Mary Elvira), *Discovery of the Elements*, 7^e édition, 1968.
- Wurtz, *Dictionnaire de chimie pure et appliquée*, t. 2, p. 1034, article de Henri Debray où il orthographe le nom « Chabanon ».
- Yoldi : Yoldi Bereau (Francisco), « El aislamiento del platino y el real seminario patriotico de Vergara », in *Anales de Fisica y Quimica*, ano XLI, Tomo cuarenta y uno, Madrid, 1945, p. 193-212.

ANNEXE n° II

Bibliothèque de Chabaneau

L'inventaire de cette bibliothèque comprend 60 articles. L'identification de pratiquement tous les ouvrages et de leurs auteurs a été faite par M. Fournier, à partir du catalogue de la B.N.F. sur CD. Rom : *Imprimés, des origines à 1970* (édition 1996) et avec des vérifications sur la version imprimée. Pour les noms des auteurs, les titres et le nombre de volumes des ouvrages, sont mises **en gras** seulement les indications données par l'inventaire ; toutes les autres indications bibliographiques sont dues aux recherches de M. Fournier et sont en caractères maigres.

1. **Pages** (Pierre Marie François, vicomte de) (1740-1792), grand voyageur. *Voyages autour du monde et vers les deux pôles, par terre et par mer, pendant les années 1767-1776*, Paris, 1782, **2 vol. in-8°** (cartes et figures).
2. **Lacroix** (Louis Antoine Nicolle de) (1740-1760), géographe. *La Géographie moderne et universelle, précédée d'un Traité de la sphère et d'un précis d'astronomie... à l'usage des écoles nationales*. Paris, imp. Crapelet, an IX (1800-1801), **2 vol. in-8°**.
3. **Chabaneau** (François). *Leçons élémentaires de physique générale et analytique*. Périgueux, chez Canler, an VIII, **1 vol. in-8°**, 248 p.
4. Bowles (Guillaume) (?-1780). *Introduction, à l'Histoire naturelle et à la géographie physique de l'Espagne traduite de l'original espagnol de Guillaume Bowles par le vicomte de Flavigny*, Paris, L. Cellot et Jombert fils jeune, 1776, **1 vol. in-8°**, XII-516 p.
5. Cronstedt (Alex Fredrik) (1722-1765), chimiste et minéralogiste suédois, découvreur du nickel (1751). *Essai d'une nouvelle minéralogie, trad. du suédois et de l'allemand de M. Wiedman... par M. Dreux fils*, Paris, Didot le jeune, 1771, **1 vol. in-8°**, XXXVI- 392 p.
6. Vosgien (François-Léopold), chanoine de Vaucouleurs. *Dictionnaire géographique portatif, traduit de l'anglais sur la 13° édition de Laurent Echard avec des additions et des corrections considérables*, Paris, Didot, 1747, **1 vol. in-8°**.
Les deux références de l'inventaire (6) et (53) peuvent cacher deux éditions différentes du Vosgien, à moins que pour l'une des deux, il s'agisse de : Desmaret, *Dictionnaire de géographie physique*, Paris, 1795-1828.
7. Bernardin de Saint-Pierre (Jacques-Henri) (1737-1814), voyageur, savant naturaliste, philosophe rousseauiste, poète. *Voyage à l'Île de France, à l'Île de Bourbon, au Cap de Bonne-Espérance, etc. avec des observations nouvelles sur la nature et sur les hommes, par un officier du Roi*, Neuchâtel, Impr. de la Société typographique, 1773, 2 parties en **1 vol. in-8°**.
8. *Dictionnaire de l'Académie Française*, 5° édition, Paris, Smith, an VI (1798), **2 vol.** in fol. et in-4° ou peut-être, la « nouvelle édition » augmentée de 20 000 mots, qui sortit en l'an X (1802) et fit scandale.
9. **Grand Atlas**, **1 vol.** Impossible d'identifier ce **Grand Atlas** parmi les très nombreux atlas susceptibles d'être celui de Chabaneau, en voici deux possibles, en **un volume** :
- Robert de Vaugondy (Gilles et Didier), *Atlas universel*, Paris, 1757.
- Delisle (J.-N.), Buache (Ph.), *Atlas géographique et universel. Nouvelle édition augmentée par Dauche*, Paris, 1789.
10. Sheridan (Charles Francis) (1750-1800) diplomate anglais, en poste à Stockholm au moment du coup d'Etat monarchiste de 1772. *Histoire de la dernière Révolution en Suède, contenant le récit de ce qui s'est passé dans les trois dernières diètes et un précis de l'histoire de Suède... précédée d'une introduction sur le sort de la liberté... en Europe. Traduit de l'anglais de Charles Francis Sheridan (par Jean-Marie Bruyset)*, Londres, 1783, **1 vol. in-8°**, IV-447 p.

11. A. De Beauchamp, Caubrières, P.F.F.J. Giraud, J. Michaud, H.L. de Coiffier de Verseux. *Biographie moderne ou dictionnaire biographique de tous les hommes morts et vivants qui ont marqué à la fin du XVII^e siècle et au commencement de celui-ci*, Breslau et Leipzig, 2^e édition, 1806, 4 volumes in-8°. Peut-être la 1^e édition n'avait que **deux volumes** ou Chabaneau ne possédait que deux volumes de cette 2^e édition.
12. Le Brerryais (René), agronome normand d'Avranches (1722-1807). *Traité des jardins, ou le nouveau de La Quintinie... par M.L.B ****, nouvelle édition, Paris, Belin, 1785-1788, **4 vol.** in-8°.
Ou : Jean de La Quintinie, directeur des jardins fruitiers et potagers du Roi, à la demande de Colbert, écrivit en 1690 ses *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers avec un traité des orangers suivi de quelques réflexions sur l'agriculture*.
13. Cazalet (Jean André), pharmacien et chimiste bordelais (1750-1825), une connaissance de Chabaneau. *Théorie de la nature*, Bordeaux, Beaume, 1796, **1 vol.** in-8°; VII-204 p.
14. Formey (Jean-Henri-Samuel), ministre protestant (1711-?). *Encyclopédie de la jeunesse, un nouvel essai élémentaire des sciences et des arts, extraits des meilleurs auteurs*, Paris, H. Tardieu, an VII, 1800, **1 vol.** in-12.
15. **Montaigne** (Michel de). *Essais de Michel de Montaigne, nouvelle édition*, Edition d'Eloi Johanneau, Paris, Lefèvre, **5 vol.**, 1818.
16. **Rousseau (Jean-Jacques)**. *Contrat Social, ou Principes de droit politique*, Rey, 1762, **1 vol.** in-8°, VIII-324 p.
17. **Vannière** (ou Nannière ?). *Cours*, **2 vol.** Auteur et ouvrage inconnus, non trouvés.
18. **Arithmétique 1 volume**. Titre trop laconique pour être identifié, on peut cependant citer :
- Euler (Leonhard). *L'arithmétique raisonnée et démontrée, œuvres posthumes de Léonard Euler, trad. en français par Bernoulli...*, Berlin, 1792, **1 vol.**
- Lacroix (Sylvestre-François). *Traité élémentaire d'arithmétique, à l'usage de l'Ecole Centrale des Quatre-Nations*, Paris, 2^e édition, an VIII (1800), **1 vol.**
- Théveneau (Charles-Simon). *Cours d'arithmétique à l'usage des écoles centrales et du commerce*, Paris, Courcier, an IX, **1 vol.** in-8° 10-307 p.
19. Linden (Diederick Wersel). *Lettres sur la minéralogie et la métallurgie pratiques, traduites de l'anglais de M. Diederick Wersel Linden*, Paris, Durand, 1752, **1 vol.** in-8°, 202 p.
20. **Chaptal** (Jean Antoine), comte de Chanteloup, chimiste (1756-1832). *Éléments de chimie de J. A. Chaptal*, Paris, Déterville, **3 vol.** in-8°, 1790 ; 3^e éd. 1796 ; 4^e éd. 1805.
21. **Lavoisier** (Antoine-Laurent) (1743-1794). *Traité élémentaire de chimie présenté dans un ordre nouveau et d'après les découvertes modernes, avec figures, par M. Lavoisier...* Paris, Cuchet, **2 vol.** in-8°, 1789.
22. **Mentelle** (Edme) géographe (1730-1815). *Cosmographie élémentaire, divisée en parties astronomiques et géographiques. Ouvrage dans lequel on a tâché de mettre les vérités les plus intéressantes de la physique céleste à la portée de ceux même qui n'ont aucune notion de mathématique*, Paris, T. Barrois, an VII, 3^e édition en **2 vol.** in-8°.
23. **Darcet** (Jean), médecin et chimiste (1725-1801). *Mémoire sur l'action d'un feu égal, violent et continué sur un grand nombre de terres, de pierres et chaux métalliques... lu à l'Académie des Sciences, les 16 et 28 mai 1766 par M. d'Arcet*, Paris, Cavelier, **1 vol.** in-8°, 1766.
24. Parmentier (Antoine-Augustin), chimiste (1737-1813). *Recherches sur les végétaux nourrissants, qui dans les temps de disette, peuvent remplacer les aliments ordinaires, avec de nouvelles observations sur la culture des pommes de terre, par M. Parmentier...* Paris, Impr. Royale, 1781, **1 vol.** in-8°, XVI-599.
25. **Lesage** (Georges-Louis), savant naturaliste (1724-1803). *Essai de chimie mécanique*, Rouen, 1758, mémoire présenté à l'académie de cette ville, impr. en 1761. **Un volume.**
26. **Guyton de Morveau** (Louis Bernard, baron) (1737-1816), chimiste et homme politique. *Traité des moyens de désinfecter l'air, de prévenir la contagion, et d'en arrêter les progrès*, Paris, Bernard, **1 vol.** 1801, in-8°, XXXII-306 p.

27. Ehrmann (Friedrich-Ludwig), professeur de physique (1741-1800). *Essai d'un art de fusion à l'aide de l'air du feu ou air vital, par M. Ehrmann, traduit de l'allemand par M. de Fontallard et revu par l'auteur, suivi des mémoires de M. Lavoisier... sur le même sujet*, Strasbourg, J. G. Trentelle, 1787, **1 vol.** in-8°, XXXII-366 p.
28. Parmentier (Antoine-Auguste). *Traité de la châtaigne par M. Parmentier*, Bastia, Paris, chez Monory, 1780, **1 vol.** in-8°, 160 p.
29. **Fourcroy** (Antoine François comte de) (1755-1809), chimiste. *Système des connaissances chimiques, et de leurs applications aux phénomènes de la nature et de l'art* (in inventaire : **chimie**), Paris, Baudouin, an IX-X (1801-1802), **10 volumes**, in-8° + 1 vol. sans toison : *Table alphabétique et analytique des matières*, rédigée par Mme Dupiery et revue par Fourcroy (ce 11^e vol. n'est pas toujours compris dans l'ensemble, ce qui explique les 10 vol. de Chabaneau).
30. Berthollet (Claude Louis, comte de), chimiste, (1748-1822). *Eléments de l'art de la teinture*, Paris, Firmin Didot, 1791, **2 vol.** in-8°.
31. Le Blond (Guillaume), mathématicien, (1704-1781). *L'Artillerie raisonnée*, Paris, C.A. Jombert, 1761, **1 vol.** in-8°, XXIV-581 p.
32. *Arithmétique*, 1 vol. voir 18.
33. **Culture des mûriers**, **1 vol.** Difficile d'identifier, peut-être : Papion (de Tours). *Mémoire sur la culture des mûriers et les récoltes de soie...*, Bordeaux, Foulquier, Tours, Mame, 1809, **1 vol.** in-8°, 48 p.
34. Monge (Gaspard), professeur de géométrie (1746-1818). *Traité élémentaire de statique*, 1786, **1 vol.** in-8°.
35. **Rivard** (Dominique François) (1697-1778), mathématicien. *Eléments de géométrie, avec un Abrégé d'arithmétique et d'algèbre, par M. Rivard*, Paris, Henry, 1733, 2 parties en **1 vol.** in-4°.
36. Tronson du Coudray (Charles, Philippe-Charles-Jean-Baptiste) militaire (1738-1777). *Lettres d'un officier du corps royal de l'artillerie au lieutenant-colonel du régiment de D*** sur les changements introduits dans l'artillerie française depuis 1765 jusqu'en 1770 et sur les derniers arrangements pris par le ministère relativement à ce service*. Dans l'inventaire : **Lettres sur l'artillerie**. s.l., 1774, **1 vol.** in-8°, 91 p.
37. **Bossut** (Charles) abbé, mathématicien (1730-1814). *Traité de mécanique*, Paris, M., 1782, **1 vol.** in-8°.
38. Laplace (Pierre-Simon, comte, puis marquis de) (1749-1827), mathématicien. *Exposition du système du monde*, Paris, Vve Courcier, 1813, 4^e édition, **2 vol.** in-8°.
39. **Bézout** (Etienne), mathématicien (1730-1783). *Cours de mathématiques à l'usage du corps royal de l'artillerie* (in inventaire : **Système mathématique**), Paris, Impr. Royale de 1770 à 1772 en **4 vol.** in-8°.
40. **Condillac** (Etienne Bonnot de) abbé, (1714-1780) philosophe. *Œuvres de Condillac, revues et corrigées par l'auteur, imprimées sur ses manuscrits autographes et augmentées de la Langue des calculs, ouvrage posthume. Publié par Guillaume Arnoux et Mousnier* (in inventaire : **Œuvres complètes**), Paris, impr. de C. Houel, an VI (1798), **23 vol.** in-8°.
41. Delille (Jacques), abbé, (1738-1813) poète. *Les jardins ou l'art d'embellir les paysages, poème par M. l'abbé De Lille*, (in inventaire : **Poème sur les jardins**) Paris, Didot, 1782, **1 vol.** in-4°.
42. **Minéralogie**, **1 vol.** Pas possible d'identifier d'une manière sûre ; on peut citer : Haüy (René Just), abbé (1743-1822), professeur de physique. *Extrait d'un traité élémentaire de minéralogie, rédigé par le Cen Haüy*, Paris, impr. de la République, an V, **1 vol.** in-8°, 286 p.
43. **Théorie de l'électricité**, **1 vol.** Même remarque que ci-dessus et peut-être même auteur : Haüy (René Just), abbé. *Exposition raisonnée de la théorie de l'électricité et du magnétisme d'après les principes de M. Apinus... par M. l'abbé Haüy*. Paris, Vve Desaint, 1787, **1 vol.** in-8°, XXXII-238 p.

44. **Dictionnaire anglais-français, 2 vol.** Peut-être : Boyer (Abel), protestant, émigré à Londres (1664-1729). **Dictionnaire royal françois et anglois...** par M. Boyer. Dans l'inventaire : **anglais-français**, Lyon, Bruyset, 1768, 12^e édition, **2 vol.** in-8°.
45. **Linné** (Karl von), célèbre suédois, inventeur de la classification des plantes et des animaux avec deux mots latins (1707-1778). *Systema naturæ, seu regna tria naturæ...* (in inventaire : **Système**), Leyde, 1735, **1 vol.** in fol.
46. Delarbre (Antoine), médecin naturaliste (1724-1811). **Flore d'Auvergne ou Recueil des plantes de cette ci-devant province** par A. Delarbre... suivi de la description du lac Pavin, Clermont-Ferrand, B. Beauvert et L. Deschamps, 1796, **1 vol.** in-8°.
47. **Vailly** (Noël-François de), grammérien (1724-1801). **Grammaire française, ou la manière dont les personnages polis et les bons auteurs ont coutume de parler et d'écrire, ouvrage clair et précis, dans lequel les principes sont confirmés par des exemples choisis, instructifs et agréables** par M l'abbé de Wailly, Paris, Debure l'aîné, 1754, **1 vol.** in-12, XVII-304.
48. **Traduction d'Horace, 1 vol.** Très nombreuses traductions d'Horace, impossible de choisir.
49. **Bossuet** (Jacques Bénigne) (1627-1704), écrivain. *Discours sur l'Histoire Universelle* par M. Bossuet, depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Charlemagne. Imprimé par ordre du roi pour l'éducation de Mgr le Dauphin. Paris, Didot l'aîné, 1786, **2 volumes** in-8° (tiré à 350 exemplaires).
50. Voltaire (François Marie Arouet, dit) (1694-1778). **La Henriade**. Londres, **1 vol.** in-4°, 1728.
51. Werner (Abraham-Gottlob), minéralogiste et géologue (1750-1817). **Traité des caractères extérieurs des fossiles** traduit de l'allemand de M.A.G. Werner... par le traducteur des « Mémoires de chymie » de Scheele, Dijon, Frantin, 1790, **1 vol.** in-12, XXXII-350 p.
52. **Code civil, 1 vol.** Parmi les premières éditions : *Texte du code civil, décrété et promulgué en l'an XI, par ordre alphabétique des matières* par A(ntoine) - G(régoire) D(aubanton). Paris, Lenormant, an XII, 1803, **1 vol.** in-8°, XVI-358 p.
53. **Dictionnaire géographique, 1 vol.** Voir 6.
54. **Lamarck** (Jean-Baptiste de Monet de, chevalier de) (1744-1829), naturaliste. *Mémoire présentant les bases d'une nouvelle théorie physique et chimique, fondée sur la considération des molécules essentielles des composés, et sur celle des trois états principaux du feu dans la nature, servant en outre de développement à l'ouvrage intitulé « Réfutation de la théorie pneumatique »*, Paris, 1797, in-8° (un volume) ? (in inventaire : **Chimie, 2 vol.**).
55. Proust (Joseph Louis) (1754-1826), chimiste. *Annales de Chimie ou Recueil de mémoires concernant la chimie et les arts qui en dépendent*. Par MM. de Morveau, Lavoisier, Monge, Bertholet, de Fourcroy, le baron de Dietrich, Hassenfratz & Adet, Paris, rue et hôtel Serpente, 1789. Revue à laquelle Proust coopéra. Le manuscrit de l'inventaire semble écrire « à Proust », comme si ces Annales appartenaient à Proust. **Un vol.**
56. Nogaret (comte de). *Essais sur les montagnes* par le C. de N***, Amsterdam, 1785, **2 vol.** in-8°.
57. **Mathématiques, 1 vol.** Titre trop imprécis pour permettre une identification : on peut citer cependant : Lacroix (Sylvestre François), mathématicien (1765-1843). *Essai sur l'enseignement en général et sur les mathématiques en particulier*, Paris, 1805. **Un volume.**
58. Barthélemy (abbé Jean-Jacques) (1716-1795), numismate et archéologue. *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, dans le milieu du IV^e siècle avant l'ère vulgaire*, Paris, de Bure aîné, 1788, **6 volumes** in-8°.
59. **Bézout** (Etienne), mathématicien (1730-1783). **Mécanique** (la 5^e partie, en **2 volumes**, de son *Cours de mathématiques à l'usage des gardes du pavillon et de la marine*, qui comprend 5 parties en 6 vol.), Paris, Musier, 1764-1769.
60. Bertrand (Louis), géomètre (1731-1812). **Renouvellement périodique des continents terrestres** par Louis Bertrand, professeur émérite à l'Académie de Genève, Paris, C. Pougens, an VIII, **1 vol.** in-8°, VIII-363 p.

Périgord et Périgordins autour du traité de Brétigny de 1360

Entre souverainetés françaises et anglaises
Fidélités et coureurs d'aventures

par Olivier TROUBAT

Au XIV^e siècle, le Périgord va se trouver dans une situation difficile, tiraillé entre les puissances en conflit. La guerre franco-anglaise se déclenche en 1337 lorsque Edouard III, roi d'Angleterre, revendique la couronne de France. On imagine aisément la situation de cette région à ce moment de la guerre de Cent Ans. Le Périgord est alors un poste avancé de la France aux portes de Bordeaux, qui appartient au roi d'Angleterre, également duc d'Aquitaine.

En 1355, le Prince Noir, fils aîné d'Edouard III et qui est devenu duc d'Aquitaine, fait une campagne dévastatrice en Languedoc et Guyenne. Les compagnies alliées aux Anglais s'installent dans plusieurs places en Périgord et jusqu'en Limousin. Les villes résistent encore bien ¹.

1. Olivier Troubat, *La guerre de Cent Ans et le Prince-chevalier. Le « bon duc » Louis II de Bourbon (1337-1410)*, deux volumes, publication du Cercle d'archéologie de Montluçon, 2001-2003, vol. I, p.135 et suiv.

En première ligne, les places périgordines tombées entre les mains des anglo-gascons servent de base pour des incursions vers l'est et le nord. En juillet 1356, par exemple, une compagnie installée à Excideuil chevauche très loin à travers le Limousin et La Marche. Vers Felletin, aujourd'hui en Creuse, place occupée par la famille gasconne d'Albret, elle fait même des prisonniers qu'elle ramène en Périgord ².

Ce même mois de juillet, le Prince Noir entame une grande chevauchée. Il traverse le Périgord, le Limousin, la Marche, le Berry et arrive sur les bords de la Loire ³. Une armée royale imposante est levée par le roi Jean le Bon. Celui-ci poursuit le Prince Noir des bords de la Loire jusqu'à Maupertuis, près de Poitiers. Les Anglais n'ont pu fuir assez vite, ils se cantonnent sur une petite colline, se voient perdus. Acculés, avec le courage du désespoir, ils se défendirent magnifiquement et changèrent ce jour là pour longtemps les destinées des royaumes de France et d'Angleterre. La bataille tourna à leur avantage. Le 19 septembre 1356 devant Poitiers, les Français connurent une effroyable défaite. Le roi fut fait prisonnier, avec de nombreux autres princes. Les conséquences vont être très graves pour tout le royaume de France ⁴.

Le Périgord est-il aussitôt envahi ? Devient-il un passage obligé pour les contingents de Gascons qui s'agglutinent en Limousin, pour s'emparer lentement, dans les quatre années qui vont suivre, des terres du Massif Central, dont certaines – l'Auvergne et le Bourbonnais – vont réussir à contenir l'invasion jusqu'en 1360 ? Peut-être pas. En effet, en juillet 1359, une armée anglaise venue du nord et menée par Robert Knolles arrive en Auvergne. Plusieurs régions envoient d'importants contingents pour le combattre et notamment le Périgord, ainsi que ses voisins du Limousin et du Quercy. Le combat ne se fera pas, mais il est intéressant de constater que les capacités de résistance ne sont apparemment pas épuisées puisque le Périgord a pu envoyer une armée à l'extérieur, à 250 kilomètres de chez lui. Les routiers doivent circuler dans le Périgord, mais les villes et les principales places résistent aux attaques ⁵.

En 1360 pourtant, le royaume de France était à bout de souffle. Il fallut se résoudre à négocier avec l'Angleterre. Ce traité allait donner un immense territoire à ce pays : le traité de Brétigny. Le quart de la France de l'époque est abandonné à l'Angleterre. Le Périgord et tous ses voisins vont dorénavant relever de la souveraineté anglaise.

2. Bibliothèque nationale, pièce originale 360 Le Blanc n.4 : Dons à des hommes qui ont été faits prisonniers « *par les ennemis de Yssidueil* ».

3. *The anonimale chronicle St.Mary's Abbey York*, Manchester, éd. H. Galbraith, 1927, p. 35 : Il partirait de Bordeaux le 22 juillet 1356 et passerait par Bergerac et le Périgord, en se dirigeant vers le Limousin.

4. O. Troubat, *ibid.*, vol. I, p.142-143.

5. *ibid.*, vol. I, p.193.

Comment vont réagir les Périgordins face à leurs souverains : le naturel, le roi de France ; et l'effectif, le roi d'Angleterre ? Je ne m'appuierais que sur quelques personnages prépondérants, rencontrés au cours de mes recherches, et l'on verra, à travers eux, que des comportements très différents se sont manifestés.

Arnaud de Cervole, dit l'Archiprêtre : Le routier devenu « bon Français »

Arnaud de Cervole, dit l'Archiprêtre, est originaire du Sarladais. Il doit son surnom à la charge qu'il avait eu de l'archiprêtre de Vélignes. Mais il était si peu fait pour cet office religieux, qu'il en fut écarté en 1353. En 1356, il est à Poitiers au côté du roi de France. En 1357, il chevauche avec ses hommes en Avignonnais et le pape est obligé d'acheter le départ de ses troupes ⁶.

On le croise à plusieurs reprises dans le nord du Massif-Central. En 1359, il est capitaine du roi de France en Nivernais et en Berry ⁷ et il met en défense le pays contre la chevauchée anglaise de Robert Knolles, dont nous parlions plus haut. Il semble être lieutenant du roi en Nivernais en 1360 ⁸.

En 1362, Arnaud de Cervole assiste le comte de Tancarville, dans la défense contre les routiers de tous les pays compris entre la Champagne et l'Auvergne ⁹. Quelques mois plus tard, il est pris à la bataille de Brignais par la grande compagnie des « hommes sans tête » – tête au singulier, qui signifie sans chef unique – commandée entre autres par son compatriote périgordin Seguin de Badefol, à qui il est remis, qui le rançonne sans doute et le libère tout aussitôt ¹⁰.

Arnaud est capitaine de Nevers en 1363 et résiste tant bien que mal aux routiers, notamment en construisant les fortifications de la ville ¹¹. Mais son passé de routier le suit toujours et il reste toujours un peu des leurs. Un de ceux là, le Bascot de Mauléon qui raconte son histoire au chroniqueur Froissart une vingtaine d'années plus tard, se souvient encore bien :

6. J. Maubourguet, *Le Périgord méridional*, vol. I, Cahors, 1926, p. 305. J. Maubourguet, « Seguin de Badefol, le roi des grandes compagnies », dans *BSHAP*, 1938, p. 140 et suiv.

7. R. Delachenal, *Histoire de Charles V*, 5 vol., Paris, 1909-1931, vol. II, p. 33. A. Cherest, *L'Archiprêtre, épisodes de la guerre de Cent Ans au XIV^e siècle*, Paris, 1879, P.J. V, VI et VIII bis.

8. Baron Kervyn de Lettenhove, *Froissart, commentaires*, Bruxelles, 1875, Preuves n° 103, 104 et 108.

9. Archives nationales, JJ 93 folio 124v. n. 301.

10. J. Maubourguet, *Le Périgord... ibid.*, p. 305.

11. Froissart, *Chroniques*, éd. Kervyn de Lettenhove, 26 vol., Bruxelles, 1867-1877, vol. XI, p. 112-113.

« *L'Arceprestre, qui lors estoit capitaine de Nevers et qui estoit bon François, n'y pouvoit remédier, fors tant qu'il congnoissoit les compaignons, pour quoy à sa prière, on faisoit bien aucune chose pour luy* ¹² ».

Difficile de croire d'ailleurs que Cervole n'a pas aussi des accointances avec Badefol ou ses hommes. Ainsi, lorsque les compagnies de Badefol voudront, en 1365, quitter Anse en Beaujolais qu'elles occupent, Arnaud de Cervole les – ses compatriotes ? – engage pour aller combattre dans les terres de l'empire, en Franche-Comté et au-delà ¹³.

Le « bon Français » Arnaud de Cervole est d'ailleurs toujours considéré comme un personnage peu recommandable. C'est ainsi que le comte de Flandres et de Nevers écrivait à son propos au roi Jean le 17 janvier 1362 :

« *Vous savés et devés bien savoir comment, par les compaignies et ennemis de monseigneur le roy, et aussi par l'Archipreste et aucuns autres ses complices, aians commission et pooir du conte de Tancarville, si comme on nous a dit, qui ont esté et encores sont sur le pays, nostre dicte conté a esté arse et essilié, les vivres et porveances qui y estoient, pris et gasté, nos gens et subgiés tués, pris et raenchonnés, et si très durement menés, que nostre dicte conté est en péril de cheoir en pure destruction et désolation, se pourveu n'y est...* ¹⁴ ».

Les gens d'armes de l'Archiprêtre occupent des places bien loin du Nivernais, en Berry notamment, mais aussi en Bourbonnais. Un de ces groupes d'ailleurs, des Bretons commandés par Yvonet Le Galloec, dit tenir pour l'Archiprêtre le fort de Bar dans la région de Moulins. Ils font de là de multiples rapines et n'hésitent pas, vers la Toussaint 1362, à capturer un groupe de bourgeois de Clermont venus traiter des affaires de l'Auvergne à Saint-Pierre-le-Moùtier, siège du bailliage royal dont dépend leur pays. Les Bretons les mettent à rançon et malgré leurs protestations une fois libérés, les autorités les contraignent à payer ce que leurs « protecteurs » leur imposent ¹⁵. Il est vrai aussi que les gens d'armes « amis » ont alors tous cette fâcheuse habitude de prendre avant que les ennemis ne prennent !

Arnaud de Cervole était habile. Il impliqua beaucoup de monde dans ses manœuvres de « bon Français ». Ainsi, Archambault Meschin, qui sera écuyer d'écurie puis maître d'hôtel du duc Louis II de Bourbon, demandera quelques années plus tard des lettres de rémission, parce qu'il était chargé de la garde de plusieurs forts en Berry et qu'il s'était fourvoyé en faisant du commerce avec Arnaud de Cervole ¹⁶.

12. *Ibid.*, vol. XI, p. 112.

13. Bibl. nat., fonds Bourgogne, n° 26 folio 121 : en août 1365.

14. Kervyn de Lettenhove, *Froissart, notes des chroniques, op. cit.*, vol. XVIII, p. 470, n° CIII et VIII.

15. Arch. nat., X/1A/21 f. 351v.

16. Arch. nat., JJ 97 f. 281 et 650.

Seguin de Badefol : « Le roi des compagnies »

Seguin de Montaud est seigneur de Badefol, dans le sud du Périgord, dont il prête hommage au Prince Noir en 1363¹⁷. C'est un des plus grands chefs des compagnies de routiers qui vont dévaster la moitié sud de la France. Il est très aimé de ses troupes et doté d'un charisme qui lui rallie de nombreux compagnons. En 1360-1361, trois ans après son compatriote Cervole, il inquiète le pape près d'Avignon, en s'emparant avec d'autres de Pont-Saint-Esprit. En 1361, il court le Languedoc. En 1362, il est un de chefs de la bataille de Brignais, où les Français subissent une terrible défaite et où Cervole – encore une fois là – devient son prisonnier¹⁸.

Mais le plus beau coup d'éclat de Seguin de Badefol reste à venir et il l'accomplira en 1363. Auparavant, il n'a pas voulu participer aux négociations d'un traité général de vide des compagnies du Massif Central, qu'ont signé un bon nombre de routiers l'année précédente ; traité du reste qui ne sera pas respecté. C'est un homme conséquent. Il cherche aventure et fortune et sait que les terres centrales recèlent encore de quoi accomplir son goût de l'exploit.

Cette année-là, les grandes compagnies réinvestissent le pays. On a cru que, comme l'année précédente, elles étaient toujours « sans tête ». Or, on peut établir en 1363 qu'un véritable partage des territoires du Massif Central s'est fait sous l'égide de Charles le Mauvais, roi de Navarre. C'est Seguin de Badefol, qu'on commence à appeler alors le « roi des compagnies », qui en a la haute maîtrise. A terme, on verra que le partage se fait de la façon suivante entre trois commandements :

- Seguin de Badefol est le coordinateur. Mais il « règne » en particulier sur le Gévaudan, l'Auvergne, le Forez, le Velay, le Lyonnais, le Mâconnais, le sud-Bourgogne.

- Louis de Navarre, frère de Charles le Mauvais, est en Orléanais, Nivernais, Berry, Bourgogne et dans l'est bourbonnais.

- Enfin la famille d'Albret, qui avait conquis les années précédentes le Limousin, rattaché à présent à l'Aquitaine anglaise, la Marche, l'ouest de l'Auvergne et du Bourbonnais, occupe ces derniers territoires¹⁹.

La prise de Brioude et la Grande Compagnie de Seguin de Badefol

Début août 1363, Seguin de Badefol était encore en Périgord auprès du Prince de Galles, accréditant encore l'opinion que ce dernier poussait bien

17. Bibl. nat., Nouvelle Acquisition Française, n° 7414 folio 22v. : « *Seguin de Montaud, seig[n]eur de Badafol* » prête hommage au Prince Noir, duc d'Aquitaine, le 10 août 1363 à Périgueux. J. Maubourguet (« Seguin de Badefol... », *BSHAP*, 1938, p. 148) orthographe « Gontaut ». Ce pourrait être aussi son père prénommé comme lui, selon l'index de noms publié par la SHAP. J. Maubourguet (« Seguin... », p. 309) dit son père toujours vivant en 1365.

18. Supra et J. Maubourguet, « Seguin... », *BSHAP*, 1938, p. 147 et suiv., p. 215 et suiv.

19. O. Troubat, *La guerre...*, vol. I, p. 292-300.

les routiers à ravager la France. Accompagné de Bérard d'Albret, il est annoncé le même mois dans le Haut-Languedoc, vers Mende. Quelques jours plus tard, avec d'autres chefs de compagnies tels Bertrand et Bertucat d'Albret, il progresse vers le nord où il va tenter et réussir un audacieux coup de main : il va s'emparer par ruse de la ville de Brioude en Auvergne. La ville est investie de nuit sans bruit et sans combat. Au petit matin du 13 septembre 1363, les habitants de Brioude se réveillent avec les routiers dans leurs murs. Dorénavant, Seguin de Badefol, installé solidement dans cette base arrière, rayonnera très loin à partir de cette ville pendant toute une année ²⁰.

Philibert de Lespinasse, gouverneur de l'Auvergne et du Berry, qui est à Riom le 20 septembre 1363, s'excuse de ne pouvoir aider les Bourguignons qui lui ont demandé de défendre leur pays, car, dit-il dans une lettre exceptionnelle :

« Je ne suis pehu aler, pour une très grant male aventure, qui est avenue de nouvel ou pays de Auvergne. Quar mercredi XIIIe jour de septembre, la ville de Briode fut prise par eschalle et par traïson, laquelle estoit la plus forte ville, la meilleur et la plus riche de toute Auvergne. Laquelle chose est trop grant ébaïehement à toute Auvergne et à tout le réaume de France. Et fut prise par messire Seguin de Batefol et plusieurs autres capitaines des compagnies, lesquels sont moult grosse gent ²¹ ».

Des représentants des pays alentours vont tenter de négocier avec eux leur départ. Mais pendant ces négociations Seguin de Badefol et ses hommes s'emparent d'autres forteresses en Auvergne, en Velay et en Gévaudan. Ses troupes traversent même le Forez et poussent une pointe très loin à l'est, puisque le 24 octobre 1363, elles s'emparent de Savigny, une puissante abbaye à 3 lieues de Lyon, d'où elles ne partiront que pour une forte rançon ²².

Un accord sera finalement conclu le 30 avril 1364 avec le chef routier et ses compagnons. Le sire d'Albret, qui assura la médiation avec les représentants de l'Auvergne, traita de la libération des places prises pour la somme de 40 000 florins. Les paiements s'étalant sur plusieurs mois, les routiers en profitèrent pour étendre leur emprise sur les régions voisines et même sur la Basse-Auvergne, qui avait pourtant contribué aux levées d'impôts pour le rachat des places, mais qui n'était pas comprise dans les sauvegardes qui protégeaient les régions à libérer ²³.

Le routier périgordin, qui avait déjà traversé ce pays en 1363, court bientôt tout le comté de Forez où, probablement en 1364, il investit Montbrison, la capitale du comté qui n'est pas fortifiée. Lors de cette incursion, il pénètre dans l'Hôtel-Dieu de la ville. En clôturant son compte l'année suivante, le

20. *Ibid.*

21. Bibl. nat., Bourgogne, 26 f. 118.

22. O. Troubat, *La guerre...*, *ibid.* Denifle, *La guerre de Cent Ans et la désolation des églises... de France*, 2 vol., Paris, 1899, vol. II, p. 418.

23. O. Troubat, *ibid.*

recteur de l'établissement consigne consciencieusement, que lors de son séjour, Seguin de Badefol s'est emparé de trois matelas, de trois paires de draps, d'une couverture et de huit porcs ²⁴ ! On avait certainement de plus graves crimes à lui reprocher !

Durant l'an 1364, Seguin et son lieutenant Louis Raimbaut courent le Forez. C'est probablement les hommes de leurs compagnons Bertucat d'Albret et Bernard de la Salle, qui prennent alors la noire et hostile forteresse de Marcilly, entre Montrison et Boën (département de la Loire), qu'ils vont garder longtemps et ne laisser que pour un lourd pati ²⁵. Le 1^{er} novembre 1364, ils s'emparent d'Anse en Lyonnais, à la frontière du Beaujolais, place qu'ils vont tenir plus d'un an.

Seguin de Badefol avait gagné ainsi un vaste territoire et se trouvait tout puissant et véritable seigneur, du sud au nord depuis le Gévaudan jusqu'aux frontières du Bourbonnais, et de l'ouest à l'est de l'Auvergne jusqu'aux rives du Rhône. Il tenait plus particulièrement un axe allant de Brioude à Anse, soit une route d'environ 200 kilomètres. Le long de ce chemin, il conquerra une multitude de forteresses en Forez et dans les autres terres traversées, qui permettront à ses amis de chevaucher tranquillement en pays conquis, où toute une série de forts est prête à les accueillir.

Ils s'en vantent même, refusant pendant un temps tout accord de vide de forteresses, en disant que « *ils prendraient forts en Forez, toute fois qu'il leur plairait* ». C'est ce qu'écrit à un des ses châtelains le régent de Forez de l'époque, dont on imagine le désarroi ²⁶.

Le Bascot de Mauléon, un routier qui se confie quelques années plus tard au chroniqueur Jean Froissart, rapporte encore que Seguin de Badefol, lui-même et d'autres routiers, prirent alors plus de 60 bons châteaux en Mâconnais, Sud-Bourgogne, Forez, Velay et le long de la rivière de Loire ²⁷.

Au nord, renforçant cette alliance routière du moment, le frère du roi de Navarre prend la Charité-sur-Loire, le 29 octobre 1363. Les routiers tiennent toutes les campagnes entre cette place et Brioude. L'organisation des routiers paraît toute puissante, jusqu'à ce qu'un groupe de chevaliers bourbonnais réussisse un coup d'éclat qui va renverser la dynamique routière. A la mi-année 1364, ils parviennent à faire prisonniers dans une embuscade à Sancerre, les principaux chefs routiers de la Charité ²⁸.

Plus au sud, en Auvergne, le routier Bertucat d'Albret réussit encore à conquérir, à l'automne 1364, Pont-du-Château et le château de Blot, avec l'aide et le soutien de Badefol. Mais le pays est galvanisé par la victoire des

24. *Ibid* et Arch. nat., P 1402/3 cote 1394.

25. Pati : accord financier pour la libération d'une place.

26. O. Troubat, *ibid*.

27. Froissart, *op. cit.*, vol. XI, p. 111-113.

28. O. Troubat, *ibid.*, vol. I, p. 302-305.

chevaliers à Sancerre et montre sa volonté de résister. Malgré tout, Seguin est puissant et le montre en courant encore toute la Limagne, la riche plaine auvergnate, au cours de l'été 1365. Ses troupes et les autres chefs routiers sont très attachés à lui. Il est très populaire auprès d'eux et peut faire vraiment dans cette région tout ce qu'il veut ²⁹.

Aussi, on ne sait pas pourquoi Seguin de Badefol quitte la région vers la fin 1365. Il passe par chez lui sans doute, puis il se rend auprès du roi de Navarre, Charles le Mauvais. Celui-ci, craignant sa popularité et sa puissance, le fera empoisonner en janvier 1366 ³⁰.

Seguin avait confié ses conquêtes à son lieutenant Louis Raimbaut, qui tenait très fortement les places en son nom. Hélas, celui-ci se prit de haine contre Limousin, un de ses compagnons, pour une histoire de femme. Louis Raimbaut avait fait attraper Limousin par ses valets, l'avait fait mettre « *tout nu dans ses braies* », et l'avait fait battre de verges, puis mené par tous les carrefours au son d'une trompette pour le dire traître, avant de le bannir de la ville en simple chemise.

Humilié, battu et chassé, ce dernier consumma sa vengeance. Il alla chercher refuge auprès du seigneur de La Voulte en Vivarais, dont il avait été le serviteur. Celui-ci accepta de « *lui faire sa paix en France* ». En remerciement, Limousin, lui indiqua les chemins et la composition de la compagnie de Louis Raimbaut. Le sire de La Voulte avec d'autres seigneurs du pays lui tendit une embuscade. L'entreprise fut couronnée de succès. Raimbaut fut fait prisonnier, avec la fleur des routiers. Privés de chefs, les routiers de Badefol, encaissèrent les patis et quittèrent les places qu'ils tenaient ³¹.

Guillaume de Montpon : un homme d'honneur

Le troisième Périgordin dont nous allons parler, après un semi-routier et un routier, est un homme bien différent. Il s'agit d'un grand seigneur, un homme d'honneur, Guillaume de Montpon.

Le traité de Brétigny de 1360 dure jusqu'en 1369-1370. C'est alors la reprise de la guerre « officielle » ; c'est-à-dire ouverte sans le faux prétexte de la non maîtrise des routiers par les Anglais. Ce sont les appels de Guyenne, qui seront la raison de la reprise des hostilités : Les barons de Guyenne entendaient ainsi protester auprès du roi de France, suzerain de Guyenne, contre un fouage qu'ils jugeaient injuste. Ils supportaient aussi très mal l'autoritarisme du prince de Galles, le fameux Prince Noir. Ce dernier

29. *ibid.*, vol. I, p. 308-312.

30. *ibid.*, vol. I, p. 313. J. Maubourguet, « Seguin... », *BSHAP*, p. 314-315. R. Parier, note dans *BSHAP*, 1939, p. 234-235 : Seguin fut empoisonné au sulfure rouge d'arsenic.

31. O. Troubat, *ibid.*, vol. I, p. 313-314.

voulait renflouer ses coffres. Il revenait d'une expédition en Castille, où il avait combattu et fait prisonnier du Guesclin. Cette victoire lui fut amère car c'est à cause d'elle qu'arriva ce revers de fortune.

Les Aquitains se plaignaient aussi d'une main-mise anglaise trop pesante sur le pays. Ainsi, tous les offices accordés par le prince en Aquitaine étaient donnés à des Anglais et retirés aux Aquitains. On voit là que la confiance ne régnait pas entre les deux communautés. La réaction du prince à l'opposition des barons aux fouages fut maladroite, violente, proche de la paranoïa : orgueil exacerbé, susceptibilité, méfiance exagérée. Il fit ravager les terres de ses vassaux, emprisonner et tuer, faisant de ceux qui étaient des opposants des rebelles. Le refus de céder quoique ce soit fut fatal à l'Aquitaine anglaise, et les tentatives d'Edouard III de rattraper les choses en accordant son pardon aux barons ne réussirent pas à inverser le mouvement malheureusement amorcé par son fils.

Quelques barons choisirent alors de faire appel au prince souverain du duc d'Aquitaine, le roi de France. La chose n'étant possible que parce que ce dernier n'avait pas encore renoncé aux ressorts et souveraineté du duché d'Aquitaine, renonciation pourtant prévue par les traités de paix de 1360. Les régions d'Aquitaine, qui allument les premières la résistance au Prince Noir, le font dans les premiers mois de 1369 : ce sont le Périgord, le Quercy, le Rouergue et l'Albigeois ³².

Une reconquête française s'amorce, en particulier après l'épisode épique de Belleperche, où le duc Louis II de Bourbon assiège pendant l'hiver 1369-1370 sa propre forteresse prise par les routiers qui y ont fait prisonnière sa mère. Il lutte avec succès contre une armée de secours emmenée par les comtes de Cambridge et de Pembroke. Sa résistance chevaleresque va provoquer un mouvement d'enthousiasme en 1370. Dès cette année, aux portes du Périgord, s'ouvrent le comté de la Marche puis la majeure partie du Limousin.

Mais ce sont des conquêtes fragiles et les Anglais regagnent parfois du terrain. En décembre 1370, du Guesclin défait un fort parti anglais dans le Maine. L'enthousiasme pro-français est fort ³³.

Ce sont ces nouvelles encourageantes qui poussent Guillaume de Montpon à se rallier au roi de France en 1370. Hélas, Montpon est situé sur la route de Bordeaux et c'est une conquête bien difficile à tenir. Le roi, qui a promis d'aider tous ceux qui se rallieraient à lui, a envoyé très tôt des hommes. C'est un fort parti de Bretons, menés par Sylvestre Budes et le sire d'Assi, qui y fut envoyé. Ils occupèrent la place et la mirent en défense ³⁴.

32. *ibid.*, vol. I, p. 366 et suiv. et p. 415.

33. *ibid.*, vol. I, p. 415-450 et 451-464.

34. *ibid.*, vol. I, p. 465. *Chronique normande du XIV^e siècle*, éd. A. et E. Molinier, Paris, 1882, p. 200-201.

En janvier 1371, on apprit que les comtes de Lancastre et de Cambridge avaient mis le siège devant la place. On prépara une grande armée qui se réunit en Auvergne, à laquelle devaient prendre part du Guesclin et le duc de Bourbon, mais aussi les frères du roi, les ducs de Berry et de Bourgogne, ainsi que le duc d'Anjou avec lequel ils devaient faire jonction à Montauban. C'est un détour énorme depuis l'Auvergne et il est à supposer que le Bas-Limousin et le Périgord lui-même devaient être difficiles à traverser à cause des ennemis. Ce qu'on voulait, c'était faire une formidable démonstration de force jusqu'aux portes de Bordeaux. L'armée s'ébranla. Mais, arrivée à Saint-Flour, des nouvelles annoncèrent que Montpon était tombé le 22 février ³⁵.

Malgré tout, l'affaire de Montpon ne fut pas inutile. Ces mouvements d'armes et ces ralliements vont encourager l'ouverture de nombreuses places en 1371. Tout le Limousin est reconquis dès cette année et une grande partie du Périgord. En mai 1371, Talleyrand de Périgord est déjà rallié au camp du roi de France. L'année 1372 verra l'ouverture de presque toutes les régions au nord de la Dordogne et le comte de Périgord chevauche même en 1374 avec le duc d'Anjou aux frontières de Languedoc et de Guyenne. En 1377, le même duc d'Anjou devait faire une spectaculaire chevauchée à travers le Périgord et récupérer un nombre considérable de forteresses encore anglaises ³⁶.

Guillaume de Neilhac : le serviteur des princes des Fleurs de lys

Un quatrième homme mérite d'être connu : il s'agit de Guillaume de Neilhac. Les documents manquent antérieurement à 1382. Il fut certainement un de ces jeunes nobles qu'on confiait très jeunes à des compagnies prestigieuses. Dans ce cas, il dut rentrer dans l'hôtel du duc de Bourbon dans les années 1360 ou 1370. C'est un homme accompli en 1382, où il a une charge de capitaine. Il garda toujours une telle proximité avec ses anciens compagnons, que les hommes de l'hôtel de Bourbon, même lorsqu'il aura des charges lointaines de son ancien maître, seront toujours ses proches. On voit que c'est sa famille de cœur et il lui sera fidèle toute sa vie.

Je ne saurais dire avec assurance que ce personnage est Périgordin. Il semble bien que ce chevalier, qui va faire une longue carrière dans les hôtels du duc de Bourbon, puis dans ceux du duc de Berry et du roi Charles VI, doive son nom à Neilhac, près de Hautefort ³⁷.

C'est un « *moult vaillant chevalier* » selon le chroniqueur Jean Froissart. Et la *Chronique* du duc Louis II de Bourbon parle de lui en des termes

35. *ibid.*, vol. I, p. 465-466 et 469.

36. *ibid.*, vol. I, p. 471-472 et note 43, Talleyrand de Périgord est « Français » en mai 1371 et dévaste des terres, près de Brive, appartenant au vicomte de Turenne. *ibid.*, p. 480 : don de terres au duc de Bourbon, relevant de la sénéchaussée de Périgord. *ibid.* p. 472 et suiv., 545, 633-634.

37. En homonymie proche, il existe aussi un Naillat, près de Dun-le-Palestel en Creuse et un Neuillac, près d'Archiac en Charente-Maritime. Mais Guillaume orthographe lui-même son nom « *Neilhac* ».

élogieux, le qualifiant de « *vaillant chevalier* » et « *moult entreprenant* ». Il entre très tôt dans l'hôtel du duc Louis II et c'est une référence, car cette troupe de chevaliers est considérée comme la meilleure du temps, transportant à travers l'Europe une image héroïque, solidaire, courageuse et loyale. En faire partie est un brevet chevaleresque ³⁸.

Guillaume de Neilhac apparaît en 1382, avec les hommes du duc de Bourbon lors de l'expédition de Roosebeke en Flandres. Il mène avec les hommes du duc la prise de Poperinge. En 1383, il est encore avec lui, pour résister à un débarquement anglais dans le nord de la France. Il est maréchal ou capitaine du duc ³⁹.

De 1383 à 1386, il est sénéchal de Saintonge et gouverneur de la Rochelle. Il combat encore vaillamment contre les Anglais avec le duc Louis en Angoumois en 1385, où il s'empare notamment du château d'Aigre, et où il traite de la reddition de Bourg-Charente près de Segonzac. Le duc lui confiera en garde la forteresse reprise de Taillebourg, près de Saint-Savinien ⁴⁰.

Mais l'aventure qui le fera le mieux connaître, c'est l'expédition qu'il va mener en 1387 au secours du roi de Castille, avec son frère d'armes bourbonnais Gaucher de Passat. Le duc de Bourbon leur confie une troupe de deux cents chevaliers et écuyers de son hôtel. Ils se conduiront outre Pyrénées avec vaillance et l'intervention française verra le retrait de l'armée anglo-portugaise qui chevauchait dans l'ouest de la Castille. Il ne fait alors plus partie de l'hôtel de Bourbon, puisqu'il est rentré dans celui du duc de Berry et dans celui du roi Charles VI, mais il le fréquente toujours et chevauche généralement avec les anciens compagnons d'armes de sa jeunesse ⁴¹.

En 1388, il est nommé à une capitainerie au nord de la Dordogne, non définie autrement dans les textes, mais sous l'autorité du sire de Coucy, capitaine général de Guyenne, et plus tard nommé avec des hommes d'armes par le duc de Berry alors lieutenant du roi en Limousin et Périgord ⁴². De fait, c'est bien dans cette dernière zone qu'on va le voir opérer. En 1388, 1389 et 1390, il contrôle les opérations d'isolement de la forteresse de Ventadour, près d'Ussel en Limousin, et qui est occupée par le redoutable routier Geoffroy Tête-Noire ⁴³. Toujours en 1388, il participerait à l'expédition de Charles VI en Gueldre, en Allemagne ⁴⁴.

38. O. Troubat, *La guerre...*, vol. II, p. 732-733.

39. *ibid.* Jean Cabaret d'Orville, *Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, éd. A.M. Chazaud, Paris, 1876, p. 169-170.

40. *ibid.* et vol. II, p. 134, 135 et 141.

41. *ibid.*, p. 176 et suiv., p. 183 et suiv.

42. Bibl. nat., ms. fr. 32510 folio 303 v. Le duc de Berry n'a pas de présence effective dans cette lieutenance pour laquelle il ne touche que les émoluments. Il semble bien que Guillaume en ait la charge effective. *Ibid.* fol. 303v. : hommes d'armes sous son autorité, le 15 septembre 1388 à Gouzou (canton de Jarnages, arr. Guéret, Creuse) qui est une enclave bourbonnaise au croisement des frontières d'Auvergne, Marche et Berry).

43. O. Troubat, *ibid.*, vol. II, p. 231-235.

44. *ibid.*, vol. II, p. 262.

De 1394 à 1397, il est sénéchal de Nîmes et Beaucaire. C'est un des éléments de ces « hommes d'honneur » du duc de Bourbon, qui vont réparer pendant cette décennie, les longs excès des ducs d'Anjou et de Berry, qui ont ruiné le Languedoc. A cette époque là, Guillaume de Neilhac, qui avait été chambellan du duc de Berry, semble ne plus faire partie de l'hôtel de ce personnage peu honnête et loin des idéaux des hommes de l'hôtel du prince-chevalier. Par contre, il est chambellan du roi Charles VI depuis au moins 1386. C'est un très grand officier de la couronne et il est de ceux issus de l'hôtel Bourbon, qui vont œuvrer avec efficacité et honnêteté dans toute la moitié sud de la France au redressement du pays ⁴⁵.

Toujours très attaché à Louis II, celui-ci lui fait don du fief de la Mothe-Jolivet en Bourbonnais. Ces dons sont très exceptionnels et marquent la considération que ce célèbre personnage avait pour Guillaume ⁴⁶. Ce grand seigneur est parent du sire de la Rochefoucault, ce qui lui permet de récupérer pour lui en 1385, le château de Bourg-Charente ⁴⁷. Mais il a des parents dans d'autres régions, puisque lui et son frère Hélion revendiquent une partie de l'héritage du grand baron bourbonno-beaujolo-bourguignon, Philibert de Lespinasse, seigneur de la Clayette ⁴⁸.

Curieux destins, si différents, issus de ce Périgord en première ligne des guerres, entre quatre vaillants hommes ayant tous choisi des voies si différentes dans cette période : Seguin de Badefol le routier et sa fidélité infaillible aux Anglais ; Arnaud de Cervole qui passe du camp anglais au camp français, mais qui ne se départ jamais de ses anciennes habitudes de routier ; Guillaume de Montpont qui s'arrache au péril de son domaine à l'obédience anglaise et est un des acteurs de la reconquête française de l'Aquitaine ; et Guillaume de Neilhac, le fidèle, qui court l'aventure auprès d'un prince profondément idéaliste et chevaleresque, dont il gagne la profonde estime et qui deviendra un des grands officiers de la couronne de France.

Le Périgord lui-même aurait pu hésiter entre les deux obédiences françaises et anglaises. En dehors des quelques individualités évoquées, ce ne fut pas le cas. Le Périgord se voulait français et fut un des premiers pays de l'Aquitaine à le revendiquer en 1369. Quand on voit que trois ans plus tard les barons poitevins firent désirer leur ralliement au roi de France pendant des mois ⁴⁹, on voit que c'est une attitude volontaire et surtout courageuse compte tenu de sa proximité avec le Bordelais et des attaques qu'il pouvait subir à partir de la ville alors anglaise.

O. T.

45. *ibid.*, vol. II, p. 248.

46. Arch. nat., JJ 144 n. 439 f. 254v. Dans un procès en parlement en 1392 avec Jean de Chalus, qui revendique cette terre.

47. O. Troubat, *ibid.*, vol. II, p. 137.

48. *ibid.*, vol. II, p. 732-733. Procès en 1392.

49. *ibid.*, vol. I, p. 451 et suiv. chapitre « La grande reconquête de l'Aquitaine ».

DANS NOTRE ICONOTHEQUE ET LES ARCHIVES

L'étonnante grotte de Rochereil (Grand-Brassac)

par Brigitte et Gilles Delluc

En Dordogne, la préhistoire du haut Périgord, tout comme celle du Bergeracois, est un peu délaissée au profit de celle du Sarladais.

Le but de ces quelques pages est quadruple : 1 - raconter les diverses fouilles effectuées dans l'étonnante grotte de Rochereil (Grand-Brassac) ; 2 - essayer de regrouper les publications consacrées à ce site, pour en montrer les exceptionnelles richesses, remontant à la transition du Magdalénien et de l'Azilien, soit à la fin de la glaciation de Würm ; 3 - inciter à une étude et à une publication récapitulatives de ce gisement ; 4 - inviter à présenter, sur place, à Brantôme, à Villars ou ailleurs, l'ensemble de toutes les découvertes préhistoriques de cette belle région.

Pourquoi cela ? La publication du Dr Paul-Émile Jude, éditée une vingtaine d'années après la fouille (1960), est incomplète : 1 - elle ne tient pas compte des fouilles anciennes ; 2 - les œuvres d'art sont présentées sans justificatifs photographiques, descriptions systématiques ni commentaires ; 3 - certaines pièces ont été omises ou mal interprétées ; 4 - les squelettes et les coquillages ont été publiés par d'autres auteurs, de manière dispersée, des décennies plus tard.

Les massifs calcaires drainés par la Dronne et ses affluents, dans le nord du département de la Dordogne, se sont révélés riches en gisements préhistoriques et en sites rupestres (Duchazeau-Kervazo, 1986). Ils témoignent d'une notable activité artistique paléolithique.

Les cavernes du Turonien sont les grottes ornées de la Font-Bargeix, Fonsac et la Croix (Magdalénien supérieur probable) et de Jovelle (début du Paléolithique supérieur) ; celles du Jurassique sont, à Teyjat, la grotte de la Mairie et, pour l'art mobilier, l'abri Mège (Magdalénien supérieur), ainsi que la grotte à peintures de Villars (remontant probablement au Magdalénien ancien, comme Lascaux) ; dans le Coniacien, sont situés la petite grotte ornée des Bernous (Aurignacien probable), l'imposant gisement du Fourneau du Diable (Gravettien, Solutréen et Magdalénien supérieur), ceux de Rochereil et du Pont d'Ambon (Magdalénien supérieur et Azilien) et ceux du vallon des Rebières, tout proche de Brantôme, parmi lesquels Recourbie (Magdalénien moyen) et Les Rebières II ou Durand-Ruel (Aurignacien et Gravettien).

Soit une quinzaine de sites formant, autour de Brantôme, un ensemble exceptionnel pour tout le Paléolithique supérieur. La quasi-totalité de ces sites a donné lieu à des publications spécialisées, site par site : elles sont déjà anciennes et seulement disponibles dans quelques bibliothèques. La grotte de Villars est chaque jour ouverte au public. Une visite hebdomadaire de Teyjat est organisée durant l'été. Les autres grottes ornées, très exigües, sont fermées. Quant au produit des fouilles, il est dispersé dans divers musées et collections particulières, habituellement non accessibles au public. Font exceptions les pièces osseuses gravées de Rochereil, désormais exposées au musée de Brantôme, l'outillage lithique et osseux et le bloc sculpté du Fourneau du Diable découverts par Denis Peyrony exposés au musée des Eyzies, et quelques objets de Rochereil issus des fouilles Féaux-Fayolle conservés au musée du Périgord à Périgueux.

On ne peut que regretter, une fois encore, que cette préhistoire du haut Périgord ne soit pas présentée aux visiteurs en un ensemble, même seulement sous forme de photographies, de fac-similés, de dioramas ou de reproductions virtuelles, comme on sait le faire aujourd'hui.

Deux quinquagénaires s'aventurent dans un dangereux tunnel

La petite grotte de Rochereil (commune de Grand-Brassac)¹ est creusée au pied d'une falaise de Coniacien C4 (carte géologique 758, Périgueux, ouest). C'est, pratiquement, la dernière falaise que longe la Dronne. La rivière va s'étaler ensuite, en Ribéracois, dans une vallée plus large. La cavité s'ouvre aujourd'hui, entre le rocher et un gros bloc éboulé, au bord de la petite route de Lonlaygue, en rive droite de la rivière, tout près du confluent de l'Euhe, à environ 300 mètres en aval du pont d'Ambon² (pl. 1).

Elle a fait l'objet d'une excavation par Maurice Féaux et le marquis Gérard de Fayolle au début du XX^e siècle ; les travaux furent interrompus par crainte d'un éboulement. Les clichés pris lors de ces opérations témoignent du caractère aventureux de ce creusement en tunnel, sous plusieurs mètres de sédiments (archives de la S.H.A.P.). Passe encore de fouiller, mais creuser à cet âge... (pl. 1 C).

Le registre manuscrit des entrées du musée du Périgord à Périgueux, minutieusement tenu par Maurice Féaux, conservateur des collections préhistoriques (Féaux, s.d., p. 49-55), inventorie de nombreuses pièces provenant de Rocheyrel (*sic*) (nos 9346 à 9603 *ter*), sans compter les objets qui sont apparus « tous peu intéressants et [qui] ne méritent pas d'entrer dans la composition de nos collections » (*ibid.*, p. 49).

La station, en effet, fit l'objet de deux campagnes de fouilles du musée, menées par ces deux archéologues (1912 et mai 1921). Les objets exhumés, examinés par l'abbé Henri Breuil le 20 août 1924, mériteraient un inventaire plus précis : industrie lithique et osseuse ; art mobilier ; pigments ; coquillages ; ossements animaux avec, déjà, un vestige humain (un unique métatarsien).

Ce dernier objet provenait peut-être des déblais d'une fouille antérieure de Raoul de Ricard à Rochereil (*sic*), dont les travaux donnèrent lieu à deux

1. Le lieu-dit du « moulin de *Rochereuil* » [*sic*], est sis sur la commune de Grand-Brassac, et non de Creyssac, comme indiqué parfois (Delluc, 1990) (carte I.G.N., 1/25 000^e, 1834 Est). Le hameau nommé *Rochereil* est situé à 800 mètres au sud-est, non loin de la Peyzie, de l'autre côté de la Dronne, sur la commune de Lisle. L'orthographe et la prononciation du toponyme, anciennement *Rocheyreil*, puis *Rochereil*, ou encore *Rochereuil*, voire *Rochérel*, *Rocherœuil*, *Rocheyrel*, *Rochéreuil*, sont assez flottantes. Pour mémoire, Alexis de Gourgues signalait aussi un *Rocheyrel*, non loin de là, sur la commune de Bourdeilles. La finale gauloise **ialo* désigne à l'origine un endroit découvert, puis une clairière, un champ (Mareuil, Sireuil, Excideuil...) (Tanet *et al.*, 1994) : de fait, les rochers de Rochereil se voient de loin. Le site occupe les parcelles cadastrales B 245, 246. Ces rochers constituent aujourd'hui une école d'escalade.

2. À quelques centaines de mètres en amont, mais sur la rive gauche, le gisement du Pont d'Ambon (Bourdeilles), a été remarquablement fouillé par Guy Célérier à la fin du siècle dernier. Il contenait également un épais « remplissage azilien, qui surmonte des niveaux de Magdalénien VI et de Magdalénien final » (Célérier, 1976a et b ; 1984), très riche en matériel lithique mais pauvre en industrie osseuse et en objets d'art. La faune est analogue à celle des niveaux correspondants de Rochereil, mais il a été recueilli 25 000 restes de poissons attestant une grande activité halieutique (Célérier, 1980, 1983, 1984, 1986, 1993, 1994 et 1996 ; Roussot, 1990).

courtes notes (Ricard, 1906 et 1907). Cet avocat de Bergerac, bâtonnier, était l'inventeur du gisement. Il avait épousé Blanche de Fourtou, fille du propriétaire du site qui habitait la Rochette, commune de Lisle, sur l'autre rive (*BSHAP*, 1938, p. 185). Il mourra prématurément en 1908. Il avait fait antérieurement des investigations en Bergeracois avec Michel Hardy³. Gérard de Fayolle raconte la suite : « On sait qu'il avait fouillé aussi un abri à Rocherelle [*sic*], dans la propriété de son beau-père, M. Léonce [Bardy ou Bardi] de Fourtou. M. le Président pense que les objets qui ont été recueillis ne seront pas perdus... » (Fayolle, 1908, p. 402). Malheureusement, ils le seront...

En dehors de belles photos et de quelques objets, peu de détails nous sont parvenus sur les fouilles Féaux et Fayolle : elles avaient bien entamé le gisement et avaient extrait 3 à 4 m³ de dépôt, provenant d'un tunnel, foré – essentiellement – dans l'horizon magdalénien supérieur. En effet, l'un des objets recueillis est un harpon du Magdalénien final, à deux rangs de barbelures, n° 9377 (Mercier, 1938, p. 87) ; mais les seize lames n°s 9547 à 9562, à l'aspect en croissant, qui avaient intrigué M. Féaux, sont sans doute des pointes aziliennes (Féaux, s.d.). Cette néo-galerie, creusée en pleines couches, mesurait 3 m de longueur, mais « l'âge des fouilleurs et surtout les dangers d'éboulements vinrent bientôt interrompre les fouilles qui restèrent abandonnées » (Jude *et al.*, 1938, p. 191)⁴.

Comme on peut le deviner, la fouille ne fut guère facile. En juillet de cette année-là, Maurice Féaux écrit sa déception à Gérard de Fayolle, en villégiature à Saint-Sébastien : « Vous n'avez pas besoin de vous presser pour rentrer et si quelque souffle archéologique vous pousse vers d'autres cieux, laissez-vous aller à votre fantaisie ». En effet, en ce 9 juillet 1912, M. Féaux n'a pu trouver d'ouvriers à embaucher pour poursuivre le périlleux tunnel : les travaux agricoles et la pénibilité de ce travail de sapeur en sont la cause. Adhémar Durand de Ramefort⁵ lui a confirmé cette impossibilité : « [Ramefort] pourrait bien nous céder, pour deux ou trois journées, un homme qui remplace un domestique malade, mais celui-ci ne m'a pas paru suffisant ». M. Féaux a pressenti, d'autre part, le sieur Minard, « l'homme de M. de Ricard : il se mettra à notre entière disposition, mais plus tard » (Féaux à Fayolle, *in litt.*, 9 et 13 juillet 1912, archives de la S.H.A.P.).

Une des trois photographies conservées dans l'iconothèque de la Société historique et archéologique du Périgord fournit une indication sur l'époque de la fouille : c'est la fin de l'été de 1912, septembre ou octobre, car

3. Inventeur avec M. Féaux du squelette de Raymonden à Chancelade en 1888.

4. Maurice Féaux (1851-1934) et Gérard de Fayolle (1851-1933) n'étaient pourtant pas des barbons. Ils n'avaient que 57 ans... (Penaud, 1999).

5. Cet avoué, gendre de M. de Fourtou, habite lui aussi la Rochette.



Planche 1 : *La grotte de Rochereil à Grand-Brassac.* A - Elle s'ouvre sur la rive droite de la Dronne, au pied d'un rocher. B - Longue d'une dizaine de mètres, elle est creusée dans le Coniacien. Une sépulture azilienne par incinération fut découverte, en 1939, dans une cavité de la paroi droite. C - M. Féaux et G. de Fayolle y effectuèrent des fouilles (1912 et 1921). Ici, au fond du dangereux tunnel, M. Féaux en septembre 1912 (archives S.H.A.P.).

un des personnages est un chasseur en armes et il y a encore des feuilles aux arbres. On n'en sait guère plus.

Récemment, une petite plaquette de laminite gravée (123 x 110 x 24 mm), provenant de ces fouilles et conservée au musée du Périgord à Périgueux, a été décrite par Gilles Tosello. Elle porte trois figures animales incomplètes et enchevêtrées : un cheval, une biche et un canidé évoquant un loup (Tosello, 2003, p. 457-459).

Courtoise invitation au château

Gérard de Fayolle avait probablement déjà examiné le produit des fouilles de Rochereil effectuées par Raoul de Ricard.

En tous cas, le marquis fut aimablement convié sur place, de nouveau, par son ami Adhémar Durand de Ramefort, en des termes si choisis que nous ne résistons pas au plaisir de reproduire ici quelques lignes de cette missive, véritable pièce d'anthologie de la littérature épistolaire mondaine (*in litt.*, 26 septembre 1915, archives de la S.H.A.P.). À l'époque de cette lettre, Mme Raoul de Ricard, veuve depuis sept ans, habite toujours Les Mondys (à Saint-Martin-des-Combes, dont son époux fut maire).

Nous n'avons pu trouver le compte rendu de la visite aux Mondys de Gérard de Fayolle. À défaut, voici des morceaux choisis de l'invitation au château :

« Ce que je ne puis faire [faute de temps], il vous est loisible de le faire, et vous pouvez être sûr que Mesdames de Fourtou et de Ricard auront le plus grand plaisir à vous recevoir aux Mondys. Vous verrez les trouvailles de Ricard, que vous connaissez déjà un peu pour les avoir examinées sommairement à la Rochette, si mes souvenirs sont exacts [...]. Ces dames ont pris leur temps pour organiser les pierres de ce pauvre Ricard [...].

« Et comme, malgré vos protestations trop modestes, je sais que vous êtes très compétent en ces matières, vous verrez très bien et très vite l'intérêt qu'elles présentent au double point de vue du préhistorique en général, et en particulier de la station de Rochérel [*sic*]. Pour moi qui suis philistin, c'est le dernier aspect de la question qui me touche le plus, je vous en fais l'aveu. Il me sera en effet agréable de connaître les développements successifs de la station, et c'est pour cela que j'avais insisté auprès de ma belle-sœur pour obtenir d'elle l'autorisation de vous montrer ces collections.

« Je m'étais heurté – je vous l'ai dit – à une décision qui paraissait irréductible. Mme de Ricard semblait jalouse de conserver loin de tous les regards ces pierres précieuses, comme on voit, dans les vieilles légendes, des fées malicieuses garder au fond des grottes des trésors infinis. Je n'avais pas insisté, car, en somme, il ne s'agissait pas d'un caprice de femme, mais d'une résolution sérieuse basée sur des motifs tout à fait respectables. J'attendais que

le temps – qui est notre maître à tous – fit son œuvre habituelle. J'espérais aussi – faut-il le dire ? – que le caractère féminin se laisserait aller à quelque évolution inattendue. *Souvent femme varie*, dit la chanson, et je vois avec satisfaction que l'évolution s'est produite. Je m'en réjouis ! Ne me remerciez pas exagérément [...].

« Allez donc aux Mondys, cher Monsieur, et croyez à mes regrets de ne pouvoir vous suivre. Vous y serez le bienvenu. Vous y ferez sans doute un excellent déjeuner, ce qui est partout considéré comme la meilleure préparation à des travaux scientifiques, et vous complèterez, par votre examen, la besogne déjà faite à Rochèreil, en préparant les recherches de demain ».

Les travaux du Dr Paul-Émile Jude

Peu avant la dernière guerre, la fouille est reprise par un médecin de La Réole (Gironde), le Dr Paul-Émile Jude (1880-1967), « chassé de la Peyzie par une infiltration d'eau » (Jude *et al.*, 1938) ⁶. Il est attiré à Rochèreil par la riche collection d'objets lithiques et osseux recueillis lors de l'excavation de Maurice Féaux et Gérard de Fayolle.

À cette époque, le propriétaire des lieux est Raymond Dethan (Jude, 1960, p. 6), demeurant à la Rochette (Lisle) ⁷. On sait que son père, le novateur Georges Dethan (décédé durant la dernière guerre), avait créé, autour de son château tout neuf de la Côte (à Biras), une grande exploitation

6. Deux bâtons percés, dont un orné d'une vulve, ont été signalés, par erreur, comme provenant de Rochèreil (Delluc, 1990). Ils proviennent en fait du gisement magdalénien de la Peyzie, commune de Lisle. Ces objets ont été découverts avant 1935 par le jeune Luc Arsène-Henry, qui participait, selon son frère Xavier (que nous remercions), aux fouilles du Dr Jude. Ils font toujours partie des collections de la famille de Luc Arsène-Henry et un bon moulage est au musée de Brantôme, avec les objets de Rochèreil (Arsène-Henry, 2001, p. 559). La Peyzie, à un kilomètre de Rochèreil, était « un trou situé dans le parc de la maison, [aux couches] mélangées par d'importantes infiltrations d'eau » (Cestac, 2004). Fouillé par P.-É. Jude et J. Cruvellier, le gisement comportait une couche de Magdalénien typique et une couche azilienne d'une épaisseur exceptionnelle en Dordogne. On y aurait même observé le « passage du Magdalénien terminal (avec *lames de canif*) à l'Azilien bien caractérisé par l'intermédiaire d'une industrie se chargeant de pointes aziliennes plus nombreuses », à dos courbe abattu, caractéristiques de l'Azilien du Périgord. « Malheureusement nous n'en savons pas davantage » (Sonneville-Bordes, 1962, p. 481-482).

7. En 1964, le propriétaire recevra 4 500 F pour le prix des objets, grâce à la comtesse Raymonde de Saint-Périer (lettres de R. Dethan au Dr Jude du 19 septembre 1956 et du 1^{er} juillet 1964), soit l'équivalent d'environ 4 500 de nos euros. À vrai dire, le bail trois-six-neuf, passé avant guerre, entre Fernand Dethan et Marie Rousseau, propriétaires, et Jean Cruvellier et le docteur Jude, locataires, précisait que le loyer serait de 450 F par périodes de trois années consécutives et que « tous les objets trouvés par les preneurs resteront leur propriété sans que les bailleurs puissent en rien revendiquer » (Cestac, 2001a et b, 2004). Une « petite somme » supplémentaire lui sera donnée par H. V. Vallois. Nous conservons un reconnaissant souvenir de notre entretien avec Raymond Dethan, en sa demeure de la Rochette, au cours des années soixante du siècle dernier. Il ne conservait plus que quelques objets provenant des fouilles Jude et regrettait profondément que Rochèreil n'ait pas donné lieu à une vraie publication.

agricole modèle. Elle comportait notamment des vignes et des pins ; elle sera morcelée en 1957-1958 (Lamothe, 1882 ; Pijassou, s.d., vers 1967).

Les travaux à Rochereil se situent entre 1935 et la guerre (pl. 2). Le Dr Jude extrait des mètres cube de sédiments et creuse, non plus un tunnel dans l'axe de la grotte, mais une tranchée perpendiculaire à cet axe. Il est aidé par ses enfants (Raymond et Simone), par Jean Cruveiller, maire de Lisle et conseiller d'arrondissement, accompagné de ses deux fils (Jules et Antoine) et par le sieur Desmoulins, locataire du moulin voisin (Cestac, 2001a et b, 2004) ⁸. Le médecin archéologue se rend vite compte que la masse de terrain recouvrant la couche magdalénienne n'était point stérile, comme l'avaient pensé ses prédécesseurs en creusant leur tunnel.

La grotte, désormais excavée, mesure moins de dix mètres de longueur, 3 m de largeur et 5,5 m de hauteur. Elle est précédée par une terrasse, elle-même séparée de la route par un gros bloc d'effondrement.

Le gisement, devant et dans cette modeste cavité, comporte deux couches archéologiques :

- l'une, inférieure (*M*), remonte au Magdalénien final, avec des harpons à barbelures bilatérales et une industrie lithique classique ;

- l'autre, supérieure (*A*), quatre fois plus épaisse (près de deux mètres), est datée de l'Azilien « avec des harpons plats en bois de cerf, des grattoirs courts, parfois très petits, et des pointes à dos abattu, plus ou moins courbe ». Au cours des années 1950, D. de Sonnevile-Bordes observe les séries du Dr Jude et confirme la présence de Magdalénien supérieur et d'Azilien, mais considère qu'« une subdivision plus fine du niveau azilien aurait donné des indications importantes sur l'évolution de cette industrie » (Sonneville-Bordes, 1960, p. 457 et 482).

L'abbé Henri Breuil avait rapidement vu le site le 8 avril 1937, lors d'une excursion en compagnie de Denis Peyrony. Il note seulement dans ses éphémérides : « Fouilles de Rocherel [*sic*] (Magdalénien VI et Azilien) du Dr Jude ». Il faut dire que le digne homme est pressé : il visite aussi ce jour-là Brantôme, le Fourneau du Diable, les Bernous et Chancelade (Breuil, 1960) ⁹.

8. Jean Soula, journaliste de *La Liberté du Sud-Ouest* (23 janvier 1938) décrit J. Cruveiller « le chef couvert d'un énorme sombrero et vêtu d'un complet chasseur en velours côtelé ». Belle allure... Sa petite-fille, Mme Anne-Marie Cestac, a rapporté, ici même, les souvenirs de sa famille et ceux de la fille du Dr Jude concernant les fouilles à Rochereil et a bien voulu nous confier son dossier (Cestac, 2001a et b, 2004). Nous lui exprimons notre vive gratitude pour les informations et les documents figurés qu'elle a bien voulu nous communiquer. Nous avons aussi une pensée particulière pour Caroline Cruveiller (1958-1994), petite-fille de Jean Cruveiller, qui fut la diligente collaboratrice de l'un d'entre nous (G.D.).

9. L'abbé H. Breuil avait examiné les objets du musée du Périgord à Périgueux le 20 août 1924. Il fit cette visite sur place en 1937, soit treize ans plus tard. À part la mention de cette visite de la grotte, on ne trouve aucune trace de Rochereil dans ses notes, aucune correspondance avec le Dr Jude (inventaire d'archives effectué par Arnaud Hurel).

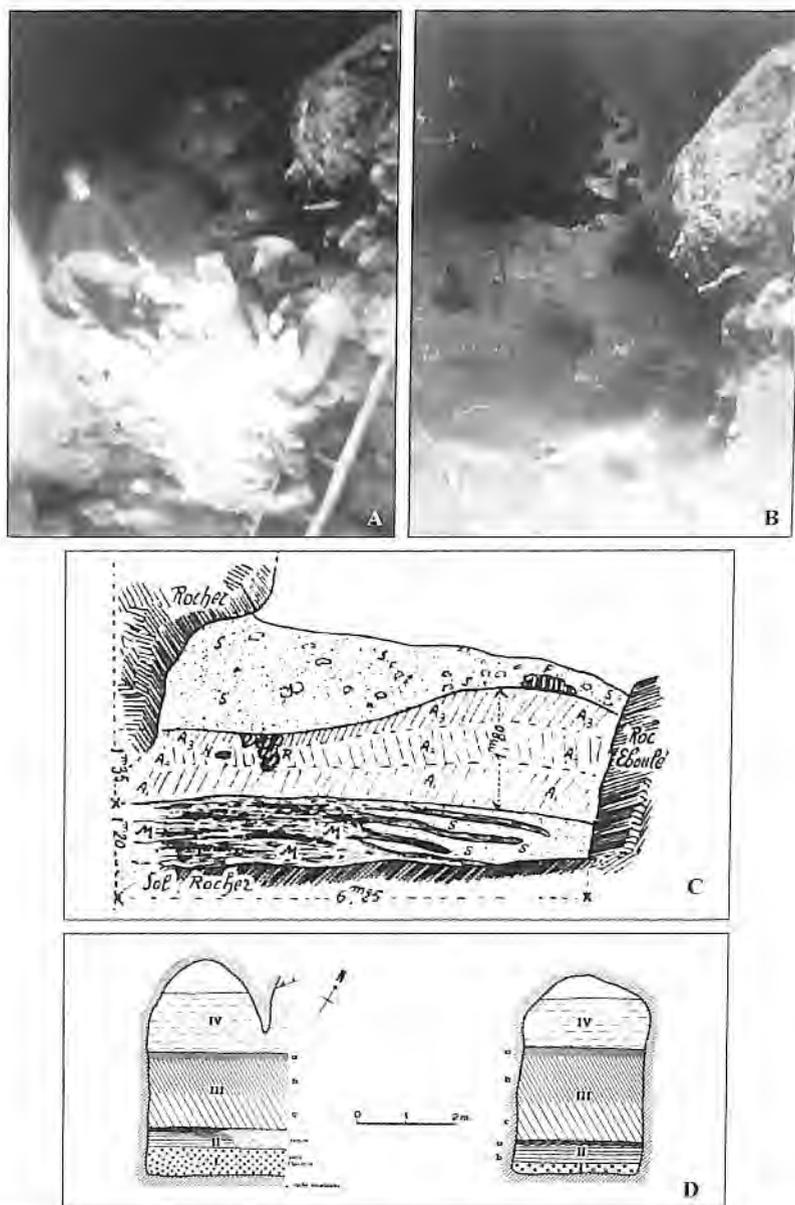


Planche 2 : Les fouilles du Dr P.-É. Jude. A et B - La tranchée, perpendiculaire à l'axe de la grotte (1935-1939). C - La 1^{re} coupe (1938) montre, de bas en haut, la couche M (appelée ensuite II), les niveaux A (appelés ensuite III), le squelette azilien en H (protégé par les pierres R) et un gros foyer « probablement néolithique » en F. D - Les coupes publiées en 1960 (entrée et galerie) montrent du sable fluviatile en I, le niveau II (Magdalénien supérieur), l'épais niveau III (Magdalénien supérieur et final surmonté par de l'Azilien) et la terre végétale en IV.

Rien d'officiel ne se passe durant la guerre et l'occupation. Mais, à l'issue du conflit, le fouilleur retrouve son chantier dévasté, sans porte ni clôture, puis, bientôt, mis en coupe réglée par des grattages clandestins (Jude, 1960). La grotte n'est classée que le 1^{er} avril 1952, avec mention du lieu-dit, administrativement nommé « Sur le roc ¹⁰ ». Le Dr Jude publie son mémoire en 1960 et disparaît en 1967 à 87 ans, trop tôt pour connaître les résultats de l'étude des squelettes qu'il a découverts ¹¹. De ces travaux, Mme Anne-Marie Cestac a fait ici même un attachant récit anecdotique, auquel nous renvoyons (Cestac, 2004).

Le gisement de Rochereil est un bon exemple des profondes modifications culturelles qui marquèrent la fin de la dernière glaciation.

Dans sa publication de 1960, P.-É. Jude fournit deux coupes synthétiques (Jude, 1960, fig. 2, p. 10) : la couche M est désormais appelée II et la couche A est appelée III (pl. 2 D).

A – *La couche archéologique II* surmontait un lit de sables fluviatiles I. Elle était la plus profonde, faite de lentilles de cendres (40 cm d'épaisseur).

Cette couche se subdivisait en trois sous-niveaux, trois occupations attribuables au Magdalénien supérieur, avec une faune chassée de climat froid : renne, cheval, bœuf, lemming, renard, glouton, élan, avec de nombreux rapaces et poissons.

Le Magdalénien supérieur ou Magdalénien VI de cette couche a livré 1 899 outils lithiques dont 1 200 burins (39 burins becs-de-perroquet et 1 035 burins droits) et 236 grattoirs. Les burins becs-de-perroquet assez nombreux, les lamelles à dos, dont certaines denticulées, sont de bons témoins d'une phase supérieure du Magdalénien (pl. 3).

L'industrie osseuse, bien conservée, est admirable : 51 sagaies à double biseau, 18 harpons complets à double rang de barbelures et de nombreux fragments, des bâtons percés, des poinçons (pl. 3 en bas).

La plupart des objets osseux sont ornés de quelques stries ou de décors géométriques simples, mais certaines sagaies, lissoirs et bâtons percés ont un décor géométrique très élaboré. Une importante série de plaquettes d'os est gravée de thèmes animaliers réalistes ou stylisés.

10. www.culture.fr/documentation/merimee/accueil.htm

11. En 1947-1949, il fouille au Trou de la Chèvre (ou abri des Francilloux) à Bourdeilles avec Robert Arambourou (Cestac, 2001a et b, 2004) : niveau moustérien et châtelperronien, plusieurs niveaux aurignaciens sous un niveau gravettien remanié. La publication de ce site est éditée grâce à Raymond de Saint-Périer (Arambourou et Jude, 1964). Une « stèle gravée du début du Paléolithique supérieur », provenant de ce site mais peu convaincante, est décrite (Arambourou, 1953).

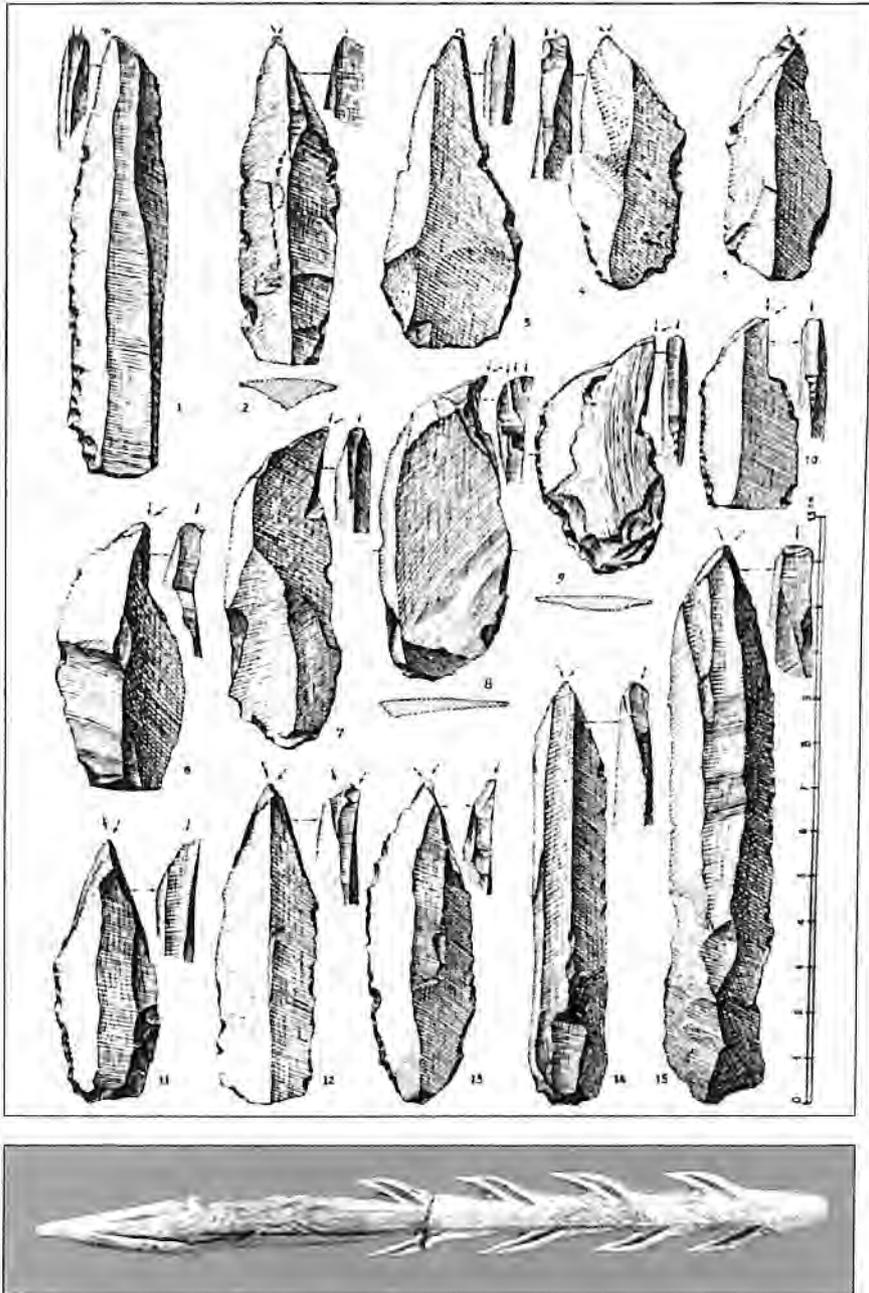


Planche 3 : *Couche II.* Une des planches de burins publiées par P.-É. Jude (Jude, 1960, fig. 3). En bas, un des harpons magdalénien décoré d'une tête schématique de bouquetin vue de face (L : 13 cm).

B – *La couche archéologique III* (1,80 mètre d'épaisseur) surmontait la précédente. Dans ce sédiment argilo-calcaire, le fouilleur découvrait de nombreux objets et des foyers cendreux. Il fut embarrassé par la densité archéologique de cette couche et par son homogénéité.

L'industrie lithique est riche de 1 524 pièces, dont 342 pointes courbes à dos abattu, 59 pointes à base pédonculée, 8 pointes à cran et 526 grattoirs sur éclats ou sur lames (pl. 4). L'industrie osseuse est pauvre : 4 harpons en bois de cerfs (pl. 4 en bas), 2 poinçons, 1 fragment de lissoir et 2 baguettes en os. Pas d'élément de collier. La faune est plus pauvre que celle de la couche II.

« Les caractères de l'ensemble correspondent à un habitat de forêts et de collines, peut-être encore froides par intermittences, mais à tendance tempérée », avec du lapin abondant, du cerf, du sanglier, du castor, du bœuf, du chamois, mais sans escargot, ni oiseau, ni poisson (Jude, 1960, p. 60).

Pour essayer d'affiner son analyse, il fut conduit à partager la couche III en trois sous-ensembles. Mais la division artificielle qu'il fit dans la couche III ne lui a pas fourni d'indications suffisantes pour mettre en évidence l'évolution culturelle de l'Azilien, telle que le souhaitait D. de Sonneville-Bordes. Elle lui a permis, en revanche, « d'y déceler l'instabilité du nouveau climat tempéré et l'évolution interne des armes et méthodes de chasse » (Jude, 1960, p. 63).

A partir de ces mêmes données, Y. Taborin et S. Thiébault (1988) ont distingué deux sous-niveaux, un Magdalénien supérieur et final dans la partie inférieure et un Azilien dans la partie supérieure. Cette hypothèse ne paraît pas pouvoir être retenue. P.-É. Jude signale, en effet, que les harpons en bois de cerf ont été découverts dans la partie inférieure de la couche III (Jude, 1960, p. 63).

L'art mobilier est absent. Seuls quatre galets colorés et un galet gravé, ultérieurement découvert par Alain Roussot (Roussot *et al.*, 1970) témoignent de quelques recherches esthétiques ¹².

12. « Des pointes de Laugerie Basse et de Teyjat (une trentaine) attestent une évolution vers le Magdalénien final ». L'évolution des décors des objets (motifs géométriques, stylisation des animaux) marquent « sans doute une évolution parallèle » (Vialou et Paillet, 2004).

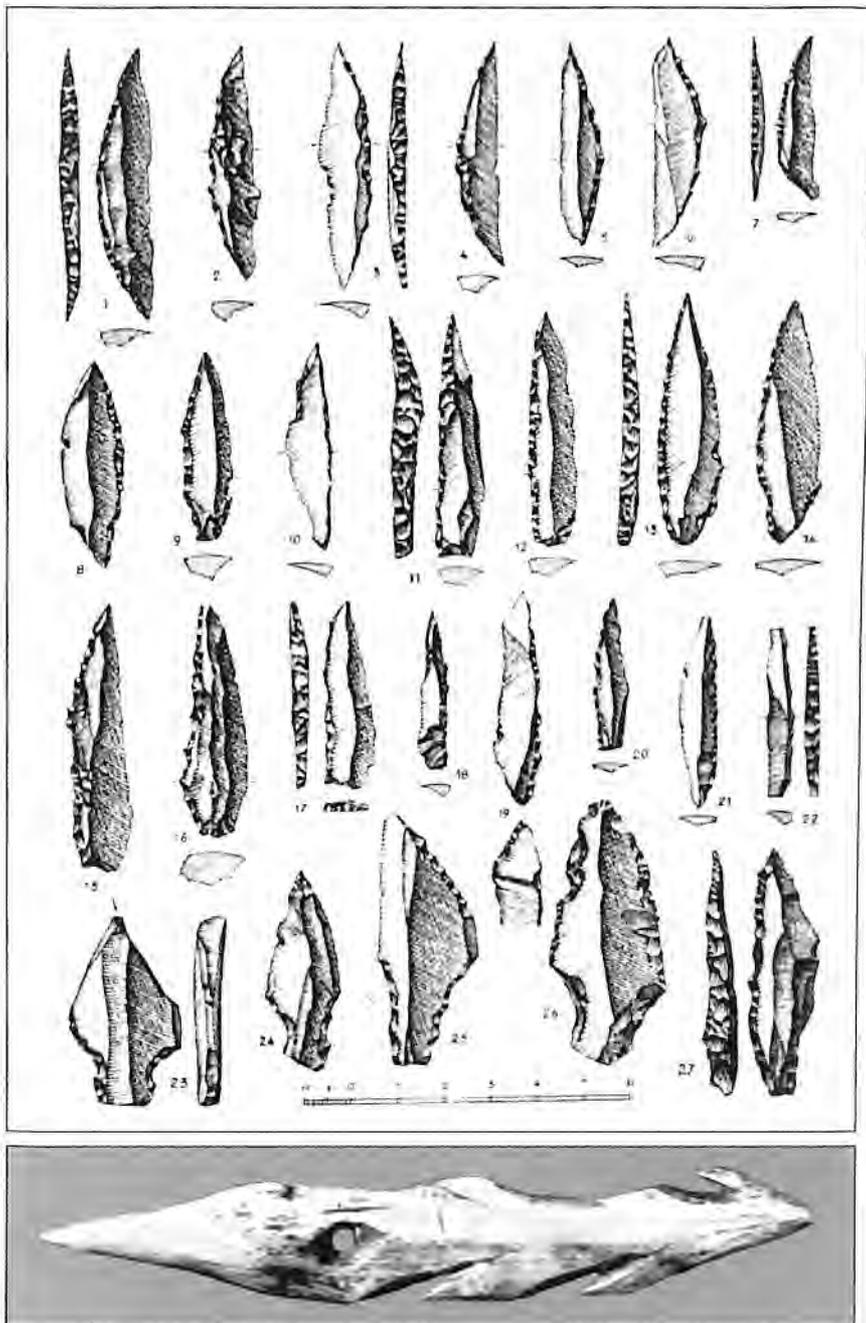


Planche 4 : *Couche III.* Une des planches de pointes publiées par P.-É. Jude (Jude, 1960, fig. 24). En bas, un des harpons aziliens (L : 13 cm).

Des squelettes hors du commun

La grotte de Rochereil a fourni trois (ou quatre) sépultures.

1. Le crâne magdalénien

Du milieu de la couche magdalénienne proviennent les vestiges du crâne d'un petit enfant. Ils ont été repérés le 30 avril 1939 et exhumés le 5 mai, en présence notamment de Denis Peyrony et du Dr André Cheynier. Ces vestiges étaient placés entre deux pierres, sans mobilier associé, reposant sur et sous plusieurs zones charbonneuses. Le crâne était isolé : il n'y avait aucune autre pièce de squelette, pas de trace d'action du feu, pas d'ocre, pas d'objets mobiliers.

On observait au niveau du crâne des ossements animaux correspondant à des climats froids (renne, élan) ou plus tempérés (cerf, bœuf, bouquetin), avec des restes d'oiseaux, de poissons et de coquillages, dont deux « coquilles Saint-Jacques » ayant contenu de l'ocre (Roussot *et al.*, 1970 ; Couraud, 1985, p. 53-54 et fig. 17, p. 52). La couche azilienne sus-jacente ne montrait aucune trace de remaniement.

Ces restes humains, très fragiles et fragmentés, prélevés en bloc avec les sédiments environnants, ont été transportés, dans une remorque, au laboratoire du Pr Henri Victor Vallois, situé alors à Toulouse¹³. L'étude des vestiges osseux, interrompue par la guerre (Boule et Vallois, 1952, p. 371), n'a été menée à bien qu'une trentaine d'années plus tard (pl. 5 A).

Le crâne a fait l'objet d'une délicate reconstitution quasi complète, puis d'une seconde, à la suite d'un accident. Privé de son matériel durant dix ans, H. V. Vallois ne l'étudiera qu'en 1971. On notera que ce crâne d'enfant magdalénien, âgé de 2,5 à 3 ans d'après ses dents de lait, « s'est révélé à lui comme atteint d'hydrocéphalie ». Cette dilatation primitive du cerveau et de la voûte crânienne, liée à une production exagérée de liquide céphalo-rachidien, donne à son crâne un volume équivalent à celui d'un enfant de 7 à 8 ans¹⁴.

En outre, ce crâne pathologique « présentait une ouverture intentionnelle *post-mortem* » (Dastugue et Lumley, 1976, p. 617). C'est, en première approximation, une « trépanation » volontaire dans la partie moyenne du front, circulaire, de 45 mm sur 41,5 mm. Cependant, au niveau de l'os, épais de 2 à 4 mm, la cicatrice osseuse, très soignée, est en biseau : l'orifice endocrânien et plus petit que l'orifice exocrânien, démontrant que l'opération a été effectuée de l'intérieur vers l'extérieur, par l'intérieur du crâne. Donc

13. H.-V. Vallois (1889-1981) est devenu en 1937 directeur de l'Institut de Paléontologie humaine, puis a été nommé à la chaire d'anthropologie du Muséum national d'Histoire naturelle à Paris.

14. Un cliché en couleurs de cette pièce a été récemment publié grâce au Pr Jean-Louis Heim (Delluc, 2004).



Planche 5 : Les vestiges humains. A - Crâne d'enfant magdalénien hydrocéphale, découvert en 1939 et publié en 1971. Une rondelle a été prélevée sur le front (d'après H. V. Vallois). B - Crâne du squelette azilien, découvert en 1937 et publié en 1974 (d'après D. Férembach). C - La découverte du squelette azilien dans la presse de l'époque.

après la mort du sujet. On ne note aucune trace de cicatrisation. Cette « ouverture » ressemble donc aux découpages qui, à partir du Néolithique, sont pratiqués *post mortem* pour le prélèvement de rondelles osseuses. Le cas est unique pour le Paléolithique¹⁵. Ce n'est donc pas une de ces vraies trépanations exécutées chirurgicalement sur le vivant, même dans les temps historiques, dans un but thérapeutique et/ou rituel (Vallois, 1971)¹⁶.

Ce crâne réunit donc deux particularités exceptionnelles dans tout le Paléolithique : l'une, pathologique, et l'autre, technologique. Trois questions demeurent sans réponse : 1 - Pourquoi a-t-on choisi ce crâne hydrocéphale pour en prélever, avec un soin extrême, une rondelle ? 2 - Cette rondelle fut-elle munie d'un trou de suspension, comme beaucoup de rondelles néolithiques prélevées de la même manière ? 3 - Qu'est-elle devenue ?

Malgré son caractère exceptionnel, le petit crâne magdalénien de Rochereil eut, à l'époque de sa découverte, moins de retentissement dans la presse locale que la sépulture azilienne exhumée par le Dr Jude un an et demi auparavant.

2. Le squelette azilien

Dans la couche azilienne, P.-É. Jude avait, en effet, repéré le 28 novembre 1937 et exhumé le 3 décembre, devant Denis Peyrony, un squelette. Ce corps, inhumé en position recroquevillée, un peu vers la droite, les genoux contre la poitrine, fut confié au Pr Henri V. Vallois. D'après R. Vaufray (May, 1986), il avait la tête appuyée sur la main droite et les membres inférieurs en flexion forcée, maintenues sans doute par des liens.

Il était inclus dans un bloc de cendres grises et de terre brûlée, contenant des éclats de silex et des mandibules de lapin. Ces objets portaient des traces de feu, mais il n'y avait aucun outil et pas d'ocre. Cette pauvreté n'est pas exceptionnelle : les Mésolithiques enterraient leurs morts avec de la parure, du mobilier et de l'ocre, mais pas toujours. Au premier abord, le médecin archéologue croyait pouvoir porter un diagnostic : selon lui, ce squelette est celui d'« un pauvre infirme perclus de rhumatisme chronique déformant¹⁷, qui depuis longtemps ne pouvait subvenir à ses besoins et devait être à la charge de ses congénères » (Jude, 1960, p. 63). Devant un journaliste, le « savant » avançait que ce squelette est peut-être vieux de dix mille ans (Presse, 1937) (pl. 5 C).

15. On ne prend pas en compte les perforations, le plus souvent destinées à la suspension, observées sur des crânes du Magdalénien final (Suisse) et de l'Épipaléolithique (Afrique du Nord) (Pautreau, 2004).

16. Le cas le plus ancien de trépanation chirurgicale serait un crâne de Vassilik III, sur la rive gauche du Dniepr, en Ukraine. Ce crâne, tenu pour mésolithique, présente une lacune de 16 à 18 mm, à orifice endocrânien plus petit, avec traces de cicatrisation osseuse (Vallois, 1971). Le cas de Taforalt (près d'Oujda, Maroc) est aussi cité (Dastugue, 1988).

17. Sans doute l'auteur voulait-il parler d'une polyarthrite chronique évolutive, ancienne dénomination de la polyarthrite rhumatoïde.

Le crâne du squelette azilien de Rochereil (pl. 5 B) ressemble aux crânes mésolithiques de Téviéc et Hoëdic (Morbihan), tandis que celui de Gramat (Lot) est un peu plus volumineux avec une face tendant à s'allonger. Celui de Saint-Rabier (Dordogne), découvert par le Dr André Cheynier, est un peu plus robuste mais avec une face un peu plus courte. Ainsi, le squelette azilien de Rochereil paraît être « dolichocéphale avec une face harmonique et comparable à celui du Cuzoul de Gramat (Lot), avec des caractères intermédiaires entre ceux des Hommes de Téviéc et des Hommes de Mungem ». L'ensemble de ces fossiles semble descendre d'une même souche magdalénienne du Paléolithique supérieur (Férembach, 1976, p. 610 et fig. 2, bas).

À Rochereil, crâne et mandibule conservaient quelques vagues traces d'ocre rouge. Trois ou quatre silex étaient rassemblés au niveau de la main droite. Quant aux anomalies ostéo-articulaires de cet homme, âgé de 50 à 60 ans, d'une stature de 1,70 m environ, elles ne traduisent pas une grande maladie rhumatismale inflammatoire (Vallois, 1977). Elles se réduisent à un peu d'arthrose du poignet droit et à un petit ostéophyte arthrosique du genou, tous deux peut-être d'origine traumatique. Le squelette est surtout remarquable par sa scoliose à convexité gauche, avec torsion du rachis. Cette anomalie est due à une inégalité de dimension des omoplates et des clavicules, réalisant une « surélévation congénitale de l'épaule ». Elle s'accompagne d'un peu d'arthrose secondaire au niveau des vertèbres (Dastugue et Lumley, 1976, p. 620 et fig. 6). Bref, du banal... ¹⁸

3. Autres vestiges osseux

Le 14 juin 1939, les fouilleurs découvraient, dans une anfractuosité de la paroi et dans la même couche, un amas de cendres, de dents et d'os en partie carbonisés. Il fut identifié par le Pr Henri V. Vallois, tout d'abord, comme les restes de deux adolescents incinérés. En fait, dans une publication ultérieure de 1977, cet auteur pense qu'il ne s'agit que d'un seul individu, plutôt adulte (May, 1986) ¹⁹.

On ne connaît que très peu d'exemples d'incinération sépulcrale avant le Néolithique : on cite deux cas (Balma Grande   Grimaldi en Ligurie, Dolni Vestonice en Tchéquie, mais Rochereil n'est jamais mentionné). Plus tard, la crémation partielle ou l'incinération totale des corps sera moins exceptionnelle. Puis ces pratiques seront fréquentes à la fin de l'âge du Bronze et à l'âge du Fer (Perl s, 1977 ; Pautreau, 1982 ; Zammit, 1991).

18. Un « squelette d'enfant, déposé sans matériel funéraire » est cité comme provenant de « la base de l'occupation azilienne, directement en contact avec l'occupation magdalénienne » (Vialou et Paillet, 2004). Il semble s'agir d'une confusion entre les deux découvertes ci-dessus.

19. En dehors des références mentionnées ici, les vestiges osseux de Rochereil sont peu souvent cités. Rochereil est mentionné, sans commentaires, sur une carte (Binant, 1991, p. 24).

D'étonnantes œuvres d'art mobilier

L'épaisse couche II du Magdalénien supérieur était d'une extraordinaire richesse en art mobilier, sur support osseux essentiellement. Raymonde de Saint-Périer décompte 132 gravures (Saint-Périer, 1965).

Ce sont de très nombreuses pièces, complètes ou fragmentaires. Leur énumération fait rêver et donne une idée des activités de ces Magdaléniens de la Dronne : 40 harpons à double rang de barbelures, 84 aiguilles d'ivoire ou d'os, 4 hameçons, 45 poinçons, 51 sagaies, 129 ciseaux dont 40 ornés, 36 os gravés, 5 bâtons percés, une sorte de lissoir, 3 lampes grossières, 20 dents de renne percées (ou peut-être 25).

De même que les autres pièces, une très grande partie des objets décorés a été dessinée par Louis Mothes, professeur de dessin à Saint-Gaudens (Ariège), pour le fouilleur (Jude, 1960, fig. 8 à 16). L'art de certains objets utilitaires – tel celui, parfois figuratif, des harpons – est parfois cité : il est remarquable (Julien, 1982 ; Delluc, 1990). Cette collection est le fleuron du musée de Brantôme ²⁰.

Le Dr Jude a fait deux observations. Les sagaies, longues et minces, sont souvent cassées. Elles lui paraissent impropres à la chasse aux gros animaux, dont les ossements ont pourtant été retrouvés dans le site, et il n'a pas retrouvé d'armes en silex : peut-être étaient-ils capturés à l'aide de pièges. En second lieu, comme souvent, les harpons ont une extrémité arrondie, « peu favorable à la pénétration ».

Nous aimerions attirer l'attention sur quelques-unes de ces gravures sur os (pl. 6). Nous pensons que certaines d'entre elles, en effet, se rapportent à un thème féminin explicite ; les autres représentent des animaux et des signes. On notera que P.-É. Jude les avait fait correctement dessiner (sauf exceptions). Mais l'identification est parfois incomplète pour les figures féminines schématiques (F.F.S.). Peut-être parce qu'il connaissait peu de figures de cette nature. On dispose aujourd'hui, à leur propos, de publications récentes (Delluc, 1994, 1995 ; Delporte, 1979 ; Duhard, 1989) et d'exemples découverts il y a peu (les grottes de Comarque, Carriot, de Cussac, de Fronsac, de la Font-Bargeix, de Vielmouly II, et les sites rhénans d'Andernach et de Gönnersdorf publiés par Gerhardt Bosinski...).

1. Thèmes féminins

Voici donc une première énumération d'une douzaine de ces représentations humaines, habituellement rares, qui méritent à notre sens de prendre place dans les inventaires consacrés à ce thème.

20. Ce petit musée est surtout connu pour sa collection de dessins « médiumniques », dus à Fernand Desmoulins, familier d'Émile Zola, dessinateur des soirées de Médan autour du romancier (1877-1880) et défenseur, avec son ami, du capitaine Alfred Dreyfus.

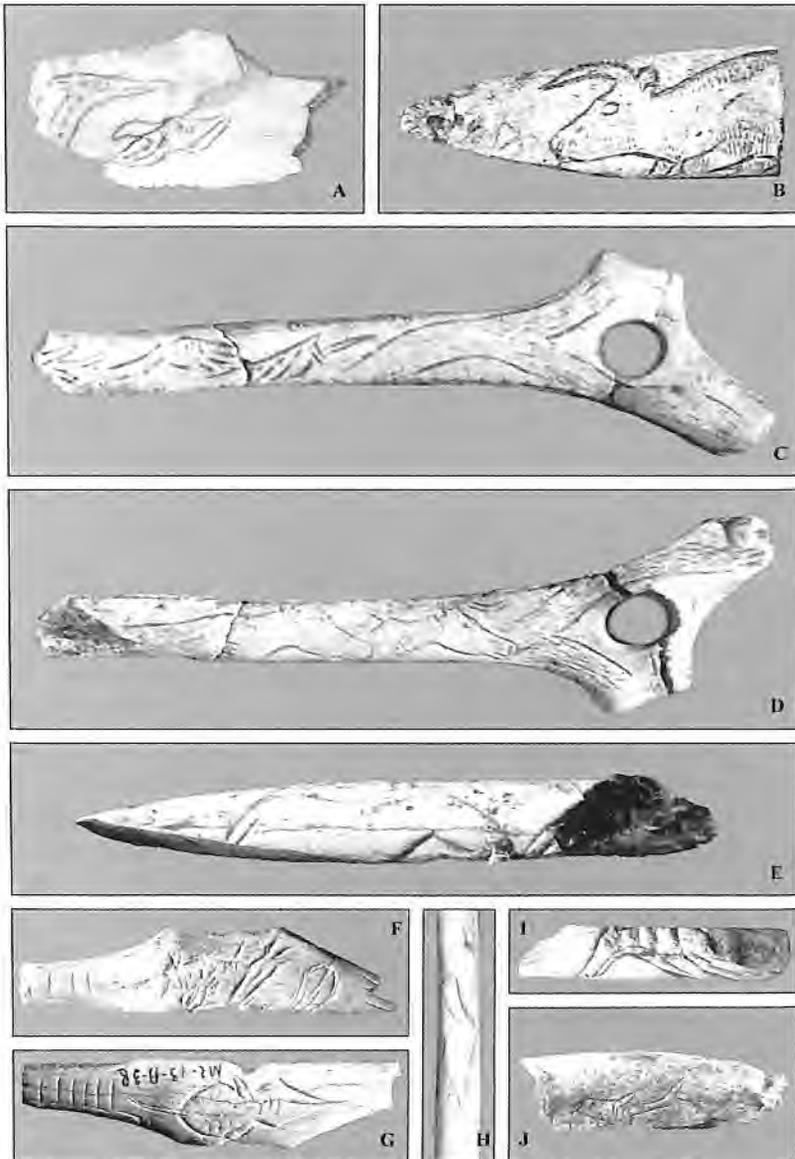


Planche 6 : Quelques objets magdaléniens gravés de Rochereil. A - Plaquette avec animaux imaginaires (L : 6 cm). B - Fragment d'outil spatulé portant un aurochs (L : 5,3 cm). C et D - Bâton percé avec image en Y, « main » et deux aurochs (L : 16 cm). E - Outil biseauté orné d'un cheval (L : 8,6 cm). F et G - Pièce ornée, à l'avant, de deux vulves encadrant une tête de bouquetin de face et, au revers, d'une image énigmatique (L : environ 6 cm). H - Diaphyse d'oiseau gravée d'une figure féminine schématisée (L de la gravure : 2 cm). I - Fragment de sagaie gravée d'une tête d'ours brun (L : 7 cm). J - Fragment osseux orné d'une image pisciforme (L : 7 cm).

Les figures féminines schématiques (F.F.S.) sont classiques, en particulier à la fin du Magdalénien. L'une est gravée sur un tube d'os cortical très mince comme un os d'oiseau (longueur de l'objet : 11 cm). Elle offre une certaine ressemblance avec la F.F.S. découverte sur un bâton percé du Rond du Barry (Haute-Loire) (avec, également, une industrie qui peut être datée du Magdalénien supérieur ou final) : on note le même élargissement du bassin avec saillie de la fesse (pl. 6 H).

Un aspect analogue se rencontre ici, parmi de nombreux traits enchevêtrés, sur un fragment d'os plat. Sur un fragment acéré, sont gravées deux ou trois F.F.S. de profil avec saillie du massif fessier et membres inférieurs vus de trois quarts.

Les F.F.S. de face sont habituellement rares. À Rochereil, l'une d'elles orne une pièce osseuse à soie (5,1 cm de long), qui provient de la couche II comme la première pièce décrite ici. Elle figure en position renversée. Elle nous semble représenter de face, schématiquement de haut en bas : le bord inféro-interne des deux seins ; le triangle formé par les deux sillons génito-cruraux avec indication de la fente vulvaire ; le bord interne de la racine des cuisses (en X). Le triangle isocèle avec bissectrice d'un angle est très classique pour représenter un pubis féminin. L'aspect général évoque celui, schématisé du tronc des statuettes féminines vues de face. Au dos de cet objet se lisent quelques traits.

Sur deux fragments de diaphyse, sont gravées deux autres figures féminines de face, dont une a bien été repérée par le fouilleur.

Deux images vulvaires probables encadrent une tête de capridé de face. Sur l'avant, la figure centrale ressemble beaucoup aux têtes de bouquetin de face fréquentes au Magdalénien (notamment à Teyjat et aussi sur d'autres objets à Rochereil même). Ce sont habituellement deux paires de chevrons emboîtés : une paire, figurant les oreilles, étant plus courte que l'autre, figurant les cornes. De part et d'autre de cette tête de bouquetin schématisée, sont deux dessins vaguement ovalaires, à grand axe matérialisé par un grand trait ou par deux petites traits en parenthèses, qui évoquent pour nous des tracés vulvaires. Le revers de cette pièce est orné d'un tracé circulaire portant un appendice pointu (pl. 6 F et G).

D'autres objets d'os, provenant de la même couche de Magdalénien final, portent des décors gravés que l'on peut rapprocher de ce thème féminin. L'un est orné d'images ovalaires à grand axe indiqué par un trait (associées à une oreille pointue et à des traits de pelage isolés).

2. Thèmes animaliers

Une pièce porte une figure animale imaginaire (ou même deux), avec un long bec, un crâne à pointe postérieure et des petits cercles alignés le long du cou (pl. 6 A).

Les autres animaux sont tout à fait classiques : chevaux complets (dont, sur des sagaies, des variétés à grosse tête, classiques du Magdalénien final) ou réduits à la tête, aurochs et bison, rennes, bouquetins de face, félin (?), ours, poisson (?) et motifs pisciformes (pl. 6).

Sur, au moins, deux os gravés, un aspect cinétique, par doublement du tracé, est noté : l'extrémité du membre d'un cheval et une tête de bison.

3. Les signes

Les dessins géométriques sont-ils des signes ou de simples décors ? On observe des incisions parallèles, des chevrons emboîtés, des zigzags, des incisions en X, des images pleines soit répétées (navettes, losanges), incluant volontiers des traits parallèles, soit non répétées (cercle, « fleur » à quatre pétales ronds, très semblable à celle du bâton percé de la Peyzie). D'autres tracés sont faits de traits plus ou moins divergents (tridents, éventails). Deux aspects nous sont apparus très singuliers :

- des ovales à une ou deux expansions au niveau d'un pôle, très amiboïdes, peut-être à rapprocher des images vulvaires

- des « mains », à quatre ou cinq doigts, uniques ou multiples, tout à fait originales. Ces types de dessins sont habituellement rares (Delluc, 1985).

André Leroi-Gourhan avait tenté de classer les décors des objets utilitaires en fonction des divers types d'objets ornés (Leroi-Gourhan, s.d.-a) ²¹. Par rapport à cet essai, les sujets offrent ici quelques particularités. Le décor des sagaies est classique : traits non figuratifs, signes divers, files de chevaux. Mais des sujets inhabituels sont notés : ours, renne et félin (?). Un bâton percé, porte sur les deux faces une sorte de ruban divergent (pl. 6 C). Ce dessin en Y avait évoqué à Alexander Marshack le plan du confluent de l'Euclache et de la Dronne à Rochereil (Marshack, 1976). Mais on connaît la fréquence des images triangulaires ou losangiques, à connotation vulvaire, encadrant ou soulignant le trou des bâtons percés, comme à la Peyzie, au Placard (Charente) ou dans la vallée de la Vézère. Rochereil n'y échappe pas.

Deux harpons, en dehors des traits d'ornementation classique, sont décorés de façon inhabituelle, avec, à leur base, l'un une image losangique, l'autre une tête de caprin ou de cervidé figurée de face. Quant aux sagaies, leur décor est le plus souvent simplifié : des traits non figuratifs. Pourquoi

21. Les fiches d'A. Leroi-Gourhan comportent, par site, un croquis de presque tous les objets paléolithiques décorés connus. D'autres regroupent les objets ornés par catégories ou par sujet. Elles témoignent de la préparation d'un travail d'ensemble sur l'art mobilier qui ne vit jamais le jour. Très curieusement, dans cet inventaire général s'étendant de l'Espagne à la Russie, Rochereil n'est pas mentionné (archives Delluc). À notre connaissance, l'auteur ne connaissait ni le site, ni le dépôt du musée de Brantôme, ni la publication du Dr Jude. Lors d'un de ses voyages en Dordogne, nous essayâmes un jour de le conduire sur place, mais il préféra visiter longuement la grotte des Bernous dont nous venions d'étudier les gravures pariétales.

irait-on décorer artistiquement un objet d'usage bref, destiné à terminer sa carrière dans la chair d'un renne ?

Des centaines de coquillages marins

La fouille mit au jour, toujours dans cette épaisse couche II de Magdalénien supérieur, une énorme quantité de coquillages : 320 coquillages dont 60 percés pour suspension ou fixation. Paul-Émile Jude note aussi la présence de moule comestible et de coquille Saint-Jacques.

Ces coquillages marins, conservés au musée de Brantôme, ont fait l'objet d'une étude récente (Taborin, 1993). Il en reste 308.

Comme dans d'autres gisements magdaléniens, la plupart sont des gastéropodes nommés *Hinnia reticulata* (180 exemplaires de ces hinnites pectinidés, ou nasses, dont 8 percés par percussion) et des dentales, en fine corne ouverte aux deux bouts (117 *Dentalium sp.*, dont 4 enfilées par deux, et 1 *Dentalium novemcostatum*)²². Les autres coquillages ne sont présents qu'à l'unité. Certains sont percés : 2 *Arcularia gibbosula*, 1 *Mitraria dufresni* ou mitre, 1 *Semicassis saburon* (?), 2 *Glycimeris sp.* ou amande de mer. D'autres ne le sont pas : 1 *Turitella sp.* ou turritelle, 1 *Tritonalia erinacea* ou triton, 1 *Cardium edule* ou coque, 1 *Rhynchonella* ou rhynchonelle.

Deux détails sont particulièrement importants : le lieu de découverte et l'origine des coquilles :

– La plupart de ces coquillages étaient groupés au même endroit : « une réserve, formée surtout de nasses et de dentales, au nombre de 300, a été trouvée dans ce niveau [couche II de Magdalénien supérieur] par M. Séverin Blanc, un jour de fouille » (Jude, 1960).

– Yvette Taborin répartit ces coquillages en deux types, selon leur provenance. Les uns étaient vivants à l'époque magdalénienne et ont été ramassés sur les plages de l'Atlantique et même de la Méditerranée. Mais il y a aussi des coquilles fossiles de l'ère tertiaire. La mitre provient d'un affleurement miocène des faluns d'Aquitaine (les plus proches sont en Bordelais, les plus lointains dans la région de Dax). Les autres fossiles ont été prélevés sur des affleurements pliocènes. Les zones de ramassage se situent alors soit en Vendée et en Bretagne, soit dans le Roussillon et dans la vallée du Rhône (Taborin, 1993, p. 474 et 486, fig. 46 et 47, p. 156-157).

Bref, ils proviennent de 200 à 400 kilomètres, au moins, de Rochereil. Tout cela laisse supposer non pas des voyages lointains mais plutôt des contacts de tribu à tribu aboutissant à la circulation de ces objets.

22. Il y avait 900 dentales dans le Magdalénien de la Madeleine, mais, en Dordogne, les gisements ne comportent habituellement que quelques exemplaires d'*Hinnia*.

Et maintenant ?

L'exceptionnel gisement de la grotte de Rochereil a donc fourni une intéressante stratigraphie correspondant au Magdalénien final et au début de l'Azilien, soit à la transition entre le Paléolithique supérieur et le Mésolithique, à la fin de la glaciation de Würm. Assez curieusement, ce site a été oublié : ni Henri Breuil, ni André Leroi-Gourhan n'en ont tenu compte.

Pourquoi ? Sans doute en raison du long délai qui a séparé les découvertes de leurs publications, éditées longtemps après, dans des revues différentes. Lorsque Paul-Émile Jude a publié son mémoire, en 1960, ses dernières fouilles remontaient déjà à une vingtaine d'années. Et c'est plusieurs décennies après cette publication, elle-même retardée, du fouilleur que les vestiges osseux humains ont été enfin étudiés, de même que les coquillages : respectivement une trentaine et une cinquantaine d'années après la fouille. Une aventure au long cours...

Avant même que d'envisager une reprise des fouilles dans la partie éventuellement préservée du gisement, les abondantes collections d'objets de silex et de matière osseuse, ainsi que la faune, mériteraient d'être revues à la lumière des connaissances actuelles. Les objets décorés, tout particulièrement, souvent très originaux, devraient bénéficier enfin d'un véritable inventaire descriptif, bien replacé dans leur contexte : il n'a jamais été réalisé jusqu'ici. Enfin, tout comme les nombreux coquillages, les vestiges osseux humains – le crâne d'enfant hydrocéphale, ayant donné lieu à un prélèvement d'une rondelle, le squelette azilien et les autres restes osseux incinérés – mériteraient mieux que l'oubli dans lesquels ils sont plongés.

B. et G. D. 23

Bibliographie et sources 24

- ARAMBOUROU R., 1953 : Une stèle gravée du début du Paléolithique supérieur trouvée à Bourdeilles en 1951, in : *Congrès d'études régionales*, La Réole, 1952, Fédération historique du Sud-Ouest et Les Amis du Vieux Réolais, 20 p., ill.
- ARAMBOUROU R. et JUDE P.-É., 1964 : *Le Gisement de la Chèvre à Bourdeilles (Dordogne)*, copyright R. S. de Saint-Périer, Morigny, imprimerie Magne, Périgueux, 1 vol.
- ARCHIVES de H. Breuil. Voir Breuil, H. 1960 et Hurel A., vers 2002.

23. Département de Préhistoire du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, et Abri Pataud, 24620 Les Eyzies, U.S.M. 103 - F.R.E. 2676 du C.N.R.S. Site bibliographique : <http://monsite.wanadoo.fr/delluc.prehistoire>. Courriel : dellucbg@wanadoo.fr

24. N'ont été conservées, dans la présente liste, que les références effectivement appelées dans le texte.

- ARCHIVES de Mme Anne-Marie Cestac, petite-fille de Jean Cruveiller : coupures de presse de 1937 (découverte de l'homme de Rochereil) ; lettres de R. Dethan au Dr P.-É. Jude (1958, 1963 et 1964) ; souvenirs de Mlle Simone Jude. Voir aussi : Cestac A.-M., 2001a et b et PRESSE.
- ARCHIVES de B. et G. Delluc.
- ARCHIVES d'A. Leroi-Gourhan (dépôt Delluc, courtoisie d'Arlette Leroi-Gourhan).
- ARCHIVES et ICONOTHEQUE de la S.H.A.P. (Société historique et archéologique du Périgord, Périgueux, www.shap.asso.fr).
- ARCHIVES du MUSEE du PERIGORD, PERIGUEUX.
- ARSÈNE-HENRY X., 2001 : À propos de deux bâtons percés de la Peyzie, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 128, p. 559.
- ASTRE G., 1950 : Faune magdalénienne et azilienne de Rochereil (Dordogne), *Bull. de la Soc. d'Hist. nat. de Toulouse*, 85, p. 151-171.
- BAYLE DES HERMENS R. de, 1969 : L'industrie osseuse du Magdalénien final de la grotte du Rond du Barry, commune de Polignac, Haute-Loire. Note préliminaire, *L'Anthropologie*, 73, 3-4, p. 253-260.
- BINANT P., 1991 : *La Préhistoire de la mort, les premières sépultures en Europe*, Errance, Paris.
- BOULE M. et VALLOIS H.V., 1952 (4^e édition) : *Les Hommes fossiles. Éléments de paléontologie humaine*, Masson, Paris.
- BOUTIN P., TALLUR B. et CHOLLET A., 1977 : Essai d'application des techniques de l'analyse des données aux pointes à dos des niveaux aziliens de Rochereil, *Bull. de la Soc. préhist. fr.*, 79, 362-75.
- BREUIL H., 1960 : Ma vie en Périgord, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 87, p. 114-131.
- CÉLÉRIER G., 1976a : Les civilisations de l'Épipaléolithique en Périgord, in : *La Préhistoire Française. 12. Civilisations paléolithiques et mésolithiques*, Editions du C.N.R.S., Paris, p. 1427-1432, 3 fig. 1976b : Pont d'Ambon. Commune de Bourdeilles, in : *Livret Guide de l'excursion A4 Sud-Ouest (Aquitaine et Charente)*, Congrès de l'U.I.S.P.P., Nice 1976, p. 129-133, fig. 45. 1980 : Bourdeilles – Le Pont d'Ambon, in : Informations archéologiques de la circonscription d'Aquitaine, *Gallia-Préhistoire*, 23, 2, p. 394-395, fig. 2. 1984 : Bourdeilles – Pont d'Ambon, in : Informations archéologiques de la circonscription d'Aquitaine, *Gallia-Préhistoire*, 27, 2, p. 269-271, fig. 1 et 2. 1986 : Bourdeilles – Pont d'Ambon, in : Informations archéologiques de la circonscription d'Aquitaine, *Gallia-Préhistoire*, 29, 2, p. 233-235, 1 fig. Voir aussi Célérier G., Tisnérat N., Valladas H., 1999 : Données nouvelles sur l'âge des vestiges de chien à Pont d'Ambon, Bourdeilles (Dordogne), *Paléo*, 11, p. 163-166.
- CÉLÉRIER G., 1993, 1994 et 1996 : L'abri sous roche de Pont d'Ambon à Bourdeilles (Dordogne), *Gallia-Préhistoire*, 35, 36 et 38, p. 1-137, 65-144 et 69-10, ill.
- CÉLÉRIER G. et MOSS E.-H., 1983 : L'abri sous roche de Pont d'Ambon à Bourdeilles (Dordogne). Un gisement magdalénien-azilien, *Gallia-Préhistoire*, 26, 1, p. 81-107, 8 fig.
- CESTAC A.-M., 2001a : Souvenirs sur la fouille de Rochereil, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 128, p. 239.
- CESTAC A.-M., 2001b : *Les Fouilles de la vallée de la Dronne et leurs « petites histoires » dans la première moitié du XX^e siècle*, la Peyzie, Rochereil, la Chèvre, tapuscrit de sa communication à la Société historique et archéologique du Périgord, 7 février 2001, 17 p. avec 30 diapositives.
- CESTAC A.-M., 2004 : Autour des fouilles de la vallée de la Dronne dans la première moitié du XX^e siècle : la Peyzie - Rochereil - la Chèvre, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 131, p. 157-174, ill.
- COURAUD C., 1985 : *L'Art azilien. Origine et survivance*, XX^e supplément à *Gallia-Préhistoire*, Editions du C.N.R.S., 184 p., 50 fig., 37 pl. h.-t.
- DASTUGUE J. et LUMLEY M.-A. de, 1976 : Les maladies des hommes préhistoriques du Paléolithique et du Mésolithique, *La Préhistoire française*, 1, éditions du C.N.R.S., Paris, p. 612-622.
- DASTUGUE J., 1988 : Trépanation, in : LEROI-GOURHAN A. (sous la dir. de), *Dictionnaire de la Préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris, p. 1070.

- DELAGE F., 1938 : À propos de la présentation par M. de Ricard d'une mâchoire de castor et d'un petit équidé gravé sur os, attribué au Magdalénien et provenant de Rochereil [sic], au congrès préhistorique de Vannes en 1906, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 65, p. 359.
- DELLUC B. et G., 1985 : Images de la main dans notre Préhistoire, *Les Dossiers Histoire et Archéologie*, n° 90, p. 32-45, ill.
- DELLUC B. et G., 1990 : Le décor des objets utilitaires du Paléolithique supérieur, in : *L'Art des objets au Paléolithique. Tome 2 : les voies de la recherche*, p. 39-72, 17 fig., ministère de la Culture, Direction des Musées de France, Paris.
- DELLUC B. et G., 1991 : Les représentations humaines du haut Périgord : Villars, le Fourneau du Diable et Rochereil, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 118, p. 165-183.
- DELLUC B. et G., 1994 : Inventaire iconographique des figures féminines schématiques du Périgord, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 121, p. 131-137, 2 pl.
- DELLUC B. et G., 1995 : Les figures féminines schématiques du Périgord, *L'Anthropologie*, 99, n° 2/3, p. 236-257, 7 fig., 2 tabl.
- DELLUC B. et G., 2004 : *La Vie des Hommes de la Préhistoire*, Ouest-France, Rennes.
- DELPORTE H., 1979 : *L'Image de la femme dans l'art préhistorique*, Picard, Paris, 320 p., 137 fig.
- DUCHAZEAU-KERVASO C., 1986 : Les sites paléolithiques du bassin de la Dronne, *Bull. de la Soc. préhist. fr.*, 83, p. 56-64, ill. (résumé de la thèse de l'auteur).
- DUHARD J.-P., 1989 : *Le Réalisme physiologique des figurations féminines du Paléolithique supérieur*, thèse de doctorat de l'Université de Bordeaux, 622 p., fig., 112 pl. (résumée en 1993 dans *Réalisme de l'image féminine paléolithique*, Cahiers du Quatenaire, éditions du C.N.R.S., Paris, 242 p., 68 pl.).
- DUDAY H., 1976 : Les sépultures des hommes du Mésolithique, in : *La Préhistoire Française. Civilisations paléolithiques et mésolithiques*, éditions du C.N.R.S., Paris, p. 734-737.
- FAYOLLE G. de, 1908 : Note à propos du décès de M. Raoul de Ricard, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 35, n° 6, p. 402.
- FÉAUX M., s.d. : Registre des entrées, Musée du Périgord, n° 9346 à 9603. Il s'agit du registre manuscrit (1903-30 janvier 1934). Le *Catalogue de la série A des collections préhistoriques du musée du Périgord* par M. Féaux, imprimé par D. Joucla, à Périgueux, est antérieur (1905).
- FÉREMBACH D., 1974 : Le squelette humain azilien de Rochereil (Dordogne), *Bull. et mémoires de la Soc. d'anthropologie de Paris*, 12^e série, I, n° 2, p. 271-291.
- FÉREMBACH D., 1976 : Les Hommes du Mésolithique, in : *La Préhistoire française*, 1, éditions du C.N.R.S., Paris, p. 604-611 (voir aussi : Les Hommes de l'épipaléolithique et du mésolithique de la France et du nord-ouest du bassin méditerranéen, in : *Bull. et Mémoires de la Soc. d'Anthropologie de Paris*, 12^e série, I, n° 2, avril-mai 1974).
- HUREL A., sd (~2002) : *Fonds Henri Breuil. Inventaires d'archives*, multigraphié.
- JUDE P.-É., 1937 : Prise de date pour la découverte d'un squelette azilien à Rochereil. Grand-Brassac (Dordogne), *Bull. de la Société préhistorique française*, p. 525-526.
- JUDE P.-É., 1960 : *La Grotte de Rochereil. Station magdalénienne et azilienne*, Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, Paris, 74 p., 29 fig.
- JUDE P.-É. et CRUVEILLER J., 1938 : La grotte et l'homme de Rochereil, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 65, n° 3, p. 190-197, 4 fig. (prise de date pour le squelette dans *Bull. de la Soc. préhist. fr.*, décembre 1937).
- JULIEN M., 1982 : *Les Harpons magdaléniens*, XVII^e supplément à *Gallia-Préhistoire*, éditions du C.N.R.S., Paris.
- LAMOTHE L. de, 1882 : *Voyages agricoles en Périgord et dans les pays voisins*, Dupont, Périgueux, 1^e partie, 2^e section, p. 621 sq.
- LEROI-GOURHAN A., s.d.-a : Classification des décors selon la fonction des types d'objets utilitaires décorés, 5 tableaux manuscrits, in : DELLUC B. et G., 1990 : Le décor des objets utilitaires du Paléolithique supérieur, tableaux n^{os} 9, 10, 11, 15 et 16.
- LEROI-GOURHAN A., s.d.-b : *Inventaire de l'art mobilier classé par sites*, fiches mécanographiques manuscrites illustrées (communiquées par Arlette Leroi-Gourhan).

- MARSHACK A., 1976 : Communication orale sur un bâton percé de Rochereil, portant sur les deux faces une sorte de ruban divergent (non publiée à notre connaissance), *Congrès de l'Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques*, Nice.
- MAY F., 1986 : *Les Sépultures préhistoriques*, éditions du C.N.R.S., Paris.
- MERCIER L., 1938 : Note au sujet du squelette de Rochereil, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 65, n° 2, p. 87-88 (récit de l'exhumation du premier squelette).
- PAUTREAU J.-P., 1982 : Les incinérations. La mort dans la préhistoire, *Les Dossiers Histoire et archéologie*, Dijon, n° 66, p. 90-96, ill.
- PAUTREAU J.-P., 2004 : Trépanation, in : VIALOU D. (sous la dir. de) : *La Préhistoire. Histoire et dictionnaire*, Robert Laffont, Paris, p. 1333-1334.
- PENAUD G., 1999 : *Dictionnaire biographique du Périgord*, Fanlac, Périgueux.
- PERLES C., 1977 : *Préhistoire du feu*, Masson, Paris, ill.
- PIJASSOU R., s.d. (vers 1967) : *Regards sur la révolution agricole en Dordogne*, Centre Départemental d'Etudes et d'Informations Economiques et Sociales, Cahier n° 2, 80 p., ill.
- PRESSE, 1937 et 1938 : Découverte du squelette de Rochereil, *La Petite Gironde* (18 et 19 décembre 1937), *La Liberté du Sud-Ouest* (23 janvier 1938) (collection de Mme A.-M. Cestac).
- RICARD R. de, 1906 : La présence du castor dans un gisement magdalénien de la vallée de la Dronne, à Rochereil [sic] (Dordogne), *Congrès préhistorique de France*, 2^e session, Vannes 1906, p. 229. Lors de ce congrès, l'auteur présenta aussi un petit dessin d'équidé sur os de même provenance (?) (F. Delage, *B.S.H.A.P.*, 1938, p. 359).
- RICARD R. de, 1907 : Instrument de silex magdalénien de Rochereil (Dordogne), *Bull. de la Soc. préhist. fr.*, 4, p. 256-257.
- ROUSSOT A. et DELSOL J., 1970 : Un galet gravé de Rochereil, *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, 97, 3, p. 174-185, 4 fig. (avec un résumé de la stratigraphie).
- SAINT-PÉRIER R. de, 1965 : Inventaire de l'art mobilier paléolithique du Périgord. Centenaire de la Préhistoire en Périgord (1864-1964), n° spécial du *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, p. 139-159.
- SONNEVILLE-BORDES D. de, 1960 : *Le Paléolithique supérieur en Périgord*, Delmas, Bordeaux, 2 vol., 558 p., 295 fig., tabl.
- SONNEVILLE-BORDES D. de, 1960 : Grotte de Rochereil, in : *Le Paléolithique supérieur en Périgord*, Delmas, Bordeaux, p. 482 (stratigraphie), p. 457 (Magdalénien) et p. 482 (Azilien).
- TABORIN Y. et THIÉBAULT S., 1988 : Grotte de Rochereil, Grand-Brassac, Dordogne, in : LEROI-GOURHAN A. (sous la dir. de), *Dictionnaire de la Préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris, p. 913.
- TABORIN Y., 1993 : *La parure en coquillage au Paléolithique*, XXIX^e supplément à *Gallia Préhistoire*, C.N.R.S. éditions.
- TANET C. et HORDE T., 1994 : *Dictionnaire des noms de lieux du Périgord*, Fanlac, Périgueux.
- TOSELLO G., 2003 : *Pierres gravées du Périgord magdalénien. Art, symboles, territoires*. XXXVI^e suppl. à *Gallia Préhistoire*, C.N.R.S. éditions, Paris.
- VALLOIS H.V., 1971 : Le crâne trépané magdalénien de Rochereil, *Bull. de la Soc. préhist. fr.*, 68, p. 485-495.
- VALLOIS H.V., 1974 : L'Homme fossile de Rochereil (Dordogne) et les Mésolithiques du centre et de l'ouest de la France, *Compte-rendu des séances de l'Académie des Sciences de Paris*, 278, 1837-1840.
- VALLOIS H.V. et FÉLICE S. de, 1977 : *Les Mésolithiques de France*, Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, n° 37, Paris.
- VIALOU D. et PAILLET P., 2004 : Rochereil, in : VIALOU D. (sous la dir. de) : *La Préhistoire, histoire et dictionnaire*, Robert Laffont, Paris, p. 1164-1165.
- WELTÉ A.-C. et DELLUC B. et G., 1990 : À propos d'un « lissoir » décoré d'un poisson (?) de Rochereil, in : Delluc, 1990, p. 72.
- ZAMMIT J., 1991 : Les sépultures préhistoriques et le feu : utilisation rituelle, crémations et incinérations, *Bull. de la Soc. préhist. fr.*, 88, p. 70-72.

Excursion du 25 septembre 2004

par Alain RIBADEAU DUMAS

Le 25 septembre, nous étions dans le Verteillacois, pour étudier – et admirer – l'église de Cherval, et trois châteaux « à vin » d'architecture comparable.

Le nord-ouest de la Dordogne est la région de la plus grande concentration d'églises romanes à coupoles, et seulement une d'entre elles possède quatre coupoles, celle de Cherval. Elle se caractérise, en outre, par son aspect extérieur massif, avec son imposante chambre de défense, ses contreforts talutés, son portail et ses baies au sud, sans la moindre sculpture ni décoration. Par contre, l'intérieur, avec ses grandes dimensions, son unité dans une architecture fonctionnelle, sans fioritures, a la beauté, la spiritualité du pur roman primitif.

Elle fut construite aux XI^e et XII^e siècles, le clocher seulement au XVII^e siècle (Jean Secret), sur l'extrémité ouest de la nef. Celle-ci comporte quatre travées, dont les quatre coupoles, bien appareillées, sur pendentifs, s'appuient sur de grands arcs doubleaux brisés, très déformés. Ils retombent sur des colonnes engagées, aux chapiteaux souvent frustes. Entre ceux-ci, les arcs formerets n'ont pas pu soutenir le mur gouttereau, qui s'est, lui aussi déformé. C'est la poussée des coupoles et de la chambre de défense qui est responsable de la déformation des arcs et des murs gouttereaux, obligeant à les appuyer par d'importants contreforts qui talutent, à l'extérieur, ceux d'origine, soutenant les arcs brisés du mur gouttereau.



L'église de Cherval.

Plus tardif, selon Jean Secret, le chœur est aussi plus soigné avec son triplet sur chevet plat et ses baies accompagnées de colonnettes engagées.

Très proches, les trois châteaux de notre programme ont été étudiés par Emmanuel du Chazeau pour « Vieilles demeures en Périgord », collection dirigée par Dominique Audrerie : il relève leur similitude, la raison de leurs constructions.

Au XVII^e siècle, cette région de Dordogne connut une certaine richesse, due avant tout à la vigne et au vin, mais aussi, certaines années, au blé, qui permit à leurs propriétaires de réaliser des « châteaux modernes », entre cour et jardin, de modèle français. Alors que la plupart des châteaux et repaires nobles du Périgord présentent une architecture composite, due aux ajouts et modernisations successifs, ceux-ci, homogènes, semblent l'œuvre d'architectes, sur une campagne de travaux.

Tout y est ordonné avec symétrie, sur le « grand axe » qui, du portail traverse la cour bordée par les bâtiments d'exploitation, puis la maison, la terrasse et le jardin. Il en résulte un ensemble très harmonieux, favorisé par un parti unique, rapprochant la maison de ses « communs », moins élevés, mais de même style, et ornés des mêmes lucarnes ou balustres.

La maison, sur plan en H, qui ferme le fond de la cour, est encadrée de deux pavillons – remplaçant les tours du passé – coiffés de hautes toitures à la Mansard, dominant celle à faible pente du corps de logis central. La façade, avec au centre, la porte principale, surmontée d'un fronton cintré – qui portait les armoiries, supprimées à la Révolution – présente des travées symétriques, sur un rythme régulier.

Même l'organisation intérieure de ces trois demeures avait, à l'origine, une certaine similitude : l'escalier était au centre (à la Vassaldie, il fut déplacé au XIX^e siècle), ménageant un passage pour traverser la maison vers la terrasse ou le jardin. Curieusement, la cuisine n'était pas dans le bâtiment principal, mais à sa droite, dans l'aile des communs contiguë – reste d'un bâtiment antérieur – près du puits, celui-ci dans la cour. Le four à pain suivait la cuisine. La salle à manger était logiquement dans la partie droite de la maison, près de la cuisine.

La terrasse faite, si nécessaire – ce n'était pas le cas à la Vassaldie –, à l'arrière de la maison, pour obtenir une esplanade au moins aussi longue que celle-ci, est bordée de balustres côté jardin. Celui-ci peut suivre, avec son bassin traversé par le grand axe, centre d'une composition symétrique : c'est le début du jardin architectural, jardin « à la française », véritable prolongement de la maison, dont le meilleur exemple se trouve à Clazuroux.

Clazuroux (Champagne-et-Fontaine), étape de charme, fut terminé en 1701 (date gravée sur le portail) par la famille Faucher, bourgeois de Périgueux anoblis en 1594, qui tenait le site depuis le XVI^e siècle. C'est



Clazuroux, façade sur cour.

maintenant, depuis plusieurs générations, la propriété de la famille Dereix de Laplane, que Patrick nous présenta tandis que Séverine, son épouse nous offrait, avec gentillesse, le café.

Les deux tours, reste de l'ancien temps, visibles dès l'arrivée aux deux angles extérieurs de la cour, sont plus décoratives que défensives. Entre elles, le beau portail, orné de pilastres et d'un fronton cintré, ouvre sur la cour par deux portes charretière et piétonnière. Un dallage de pierres usées conduit droit à la porte du logis. De chaque côté, les bâtiments d'exploitation bordant la cour ont beaucoup de charme avec leurs toits de tuiles canal ornés de quatorze lucarnes décorées, comme celles de la demeure, de belles pierres sculptées.

La maison, couverte de tuiles, entièrement « à la Mansard », est encadrée par deux pavillons à quatre niveaux d'habitation. Celui de droite possède certains murs épais de 1.30 m qui sont les vestiges d'une construction ancienne. Sur la cour, ces pavillons sont de pierre de taille, alors que celle-ci n'est utilisée partout ailleurs que pour les chaînages d'angles assortis aux moellons enduits. Le fronton, de petite taille, supporte une lucarne, les pavillons chacun deux lucarnes.

L'escalier de pierre, au centre, est droit, avec la particularité d'avoir, à partir du deuxième niveau, le mur d'échiffre remplacé par des balustres carrés, afin de faciliter son éclairage. Il voisine, au premier niveau, avec le couloir menant à la terrasse, puis au jardin.

La grande terrasse est fermée sur les côtés par de hautes grilles de bois, imitant le fer, appuyées sur de beaux piliers carrés, en pierre. Du côté jardin, de jolis balustres carrés bordent la terrasse, et le pont qui, dans le « grand axe », franchit le bief asséché du moulin familial, vers le jardin. Et merveille, peut-être unique en Dordogne, l'escalier d'eau circulaire est intact. Il attend que le moulin avec le cours d'eau, détourné par le remembrement des terres, soit rétabli.



Plan de Clauzuroux, XVIII^e siècle (archives de Bordeaux).



Vendoire, façade sur la terrasse.

Dans l'axe du pont, le jardin « à la française », refait depuis une dizaine d'années, reprend l'emplacement qu'il avait au XVIII^e siècle, et dont le dessin dormait aux Archives de Bordeaux. Il complète avec son plan régulier entre des alignements d'arbres, ses bordures de buis et son bassin, un ensemble exceptionnel.

Vendoire était un fief de la famille de Raymond, puis de La Cropte de Bourzac, qui, après la destruction de son château de Bourzac, fit construire celui de Vendoire. Abandonné depuis longtemps, proche de la ruine, celui-ci fut heureusement acheté en 2000 par Christine Gérard qui nous passionna avec l'histoire de la résurrection de son château, suivie de sa visite.

Grands seigneurs, proches du pouvoir, ses bâtisseurs voulurent une demeure prestigieuse, au goût du jour. C'est ainsi que, au style local, ils ajoutèrent ce qui le rend exceptionnel :

- l'équilibre et la décoration très soignés de la façade,
- le magnifique escalier, à double révolution,
- le couloir central, longitudinal,
- la grande esplanade-terrasse, et ses 80 m de balustrade.

Tout ceci allait disparaître car la toiture était effondrée, ainsi que ce qu'elle ne protégeait plus, sur près de 100 m². Un fronton était tombé, toutes les cheminées, des portes et boiseries avaient été vendues, l'intérieur était saccagé, abandonné. Plusieurs années auparavant, avaient déjà été démolis

les bâtiments secondaires fermant les deux côtés de la cour, y compris celui de l'ancienne cuisine. Le four à pain, qui suivait la cuisine, avait été épargné.

Nous avons été surpris de voir qu'en si peu de temps le château a retrouvé toute sa splendeur, la toiture entièrement refaite, couverte en ardoise, le beau fronton remplacé, les murs enduits – entre les chaînages d'angles – à la couleur des reliquats anciens. Ce fut durant quatre ans un immense et difficile chantier, uniquement dirigé par la propriétaire, soucieuse maintenant de continuer l'aménagement de l'intérieur qui est déjà habitable.

La façade a grande allure avec sa travée centrale encadrée de pilastres supportant au niveau du toit deux grosses boules d'acrotères. Entre celles-ci, l'important fronton cintré, à la corniche ouvragée, porte guirlandes et blasons, plus un pot à feu au sommet. Le toit, à faible pente, du corps de logis central est en partie caché par une belle balustrade, et les deux pavillons présentent chacun une jolie lucarne, très ouvragée. Un bandeau suit la façade, entre les deux niveaux, et une importante corniche couronne les murs.

La travée centrale, derrière la porte d'entrée, est consacrée au vestibule qui la traverse de part en part, et à l'extraordinaire escalier. Celui-ci est composé de deux volées courbes opposées, l'une à droite, l'autre à gauche, conduisant au deuxième niveau, sur un palier porté par une voûte plate, sous laquelle passe le vestibule. L'escalier aux larges marches de belle pierre blanche, facile à monter, porte une jolie et légère rampe de fer forgé contourné.

Il ne restait que quelques parquets qui furent restaurés, et complétés par des achats, notamment de parquets « Versailles » ; quant aux cheminées, elles sont remplacées au fur et à mesure des trouvailles, et de l'aménagement des très nombreuses pièces. A l'extérieur, la très grande terrasse est parfaite, entre la façade arrière au fronton central, frère du premier, et les beaux balustres carrés, vers la jolie vue. Le château a retrouvé sa noblesse et sa beauté, qui en font une des richesses du Périgord.

M. Lucas, maire de Vendoire, avait eu l'amabilité de nous accueillir dans sa commune, se félicitant lui aussi de voir renaître un de ses plus beaux monuments, sans que son budget, ni celui de l'Etat, aient dû participer. Et pour fêter ce renouveau, ainsi que notre venue, il nous fit servir un cidre qui fut particulièrement apprécié.

La Vassaldie (Gout-Rossignol), œuvre de la famille de Vassal comme son nom l'indique, est le « château à vin », le plus complet, le plus achevé, toujours transmis par héritage, et en famille, qui a eu la chance d'être bien entretenu. C'est maintenant la propriété d'Alain de Bonneville, qui nous a présenté cet ensemble exemplaire, de la fin du XVII^e siècle, comprenant une noble demeure, ses jardins (potager et d'agrément), ses bâtiments agricoles, cours, mur d'enceinte et charmille, le tout inscrit à l'I.S.M.H.



La Vassaldie, façade sur cour.

La grande cour, fermée par une haute grille, avec un portail supporté par deux piliers décorés à leur sommet, ne semble pas être celle d'une exploitation agricole, car ses bâtiments latéraux, aux grands murs unis, portant la même balustrade que le logis et des gargouilles, en semblent le prolongement. Ils abritent, à gauche, l'immense chais-cuvier, nécessaire pour la vigne (46 ha en 1825), à droite de petites cours, et divers bâtiments, unifiés par leurs grands murs. A leurs pieds, des caniveaux empierrés dirigent l'eau de pluie vers deux grands bassins, à droite et à gauche de l'entrée de la cour.

La demeure, au fond de la cour, est superbe, avec ses murs de pierre de taille, bien appareillés sur soubassement, et munis d'un bandeau mouluré sous le deuxième niveau puis d'une corniche sous sa toiture de tuiles, à la Mansard. Son fronton cintré, mouluré seulement d'une corniche, a perdu en 1793, comme à Vendoire, ses armoiries. Le propriétaire nous conte que les révolutionnaires, après ce travail, et s'être bien désaltérés, ont oublié de détruire quatre belles girouettes, qui sont heureusement restées. Le corps de logis central porte aussi une belle balustrade, dissimulant une partie du toit.

Emmanuel du Chazeau, architecte, qui, à notre demande, avait bien voulu nous accompagner, nous exposa comment l'équilibre de cette façade s'appuie sur un rythme très régulier des travées, s'inscrivant dans des carrés, et pour les ouvertures, des vides et des pleins : ce fut pour nous un enseignement précieux, afin de mieux comprendre cette architecture classique.

A l'intérieur, le déplacement, vers 1900, de l'escalier vers l'extrémité ouest, a ouvert un large vestibule pour l'accès au jardin. En même temps, des couloirs, jusqu'alors inexistant, ont été faits, et l'ancienne cuisine, dans le bâtiment adjacent, a été remplacée par celle de la partie centrale. Derrière l'ancienne cuisine sont le jardin potager et le verger.

C'est dans l'important bassin chantourné du jardin d'agrément entouré de murs, devenu parc anglais, que se termine le « grand axe », après avoir traversé la charmille, la cour et la maison. C'est là aussi, dans ce joli cadre, que se termina fort agréablement notre journée, en partageant nos boissons avec nos hôtes. Puis, notre président remercia ceux qui nous reçurent, avec tant de gentillesse, et les organisateurs de cette journée.

Alain de Bonneville nous raconta encore qu'au XVII^e siècle les récoltes de blé furent quelques années déficientes dans le nord de la France, au grand bénéfice de notre région, où les bons rendements permirent d'employer les maçons qui n'avaient plus de travail ailleurs. Nos belles demeures en ont profité : nous l'avons vu.

A. R. D.

Photographies Sébastien Pommier

TRAVAUX UNIVERSITAIRES

L'occupation médiévale du sol du pays d'Hautefort et de la forêt de Born*

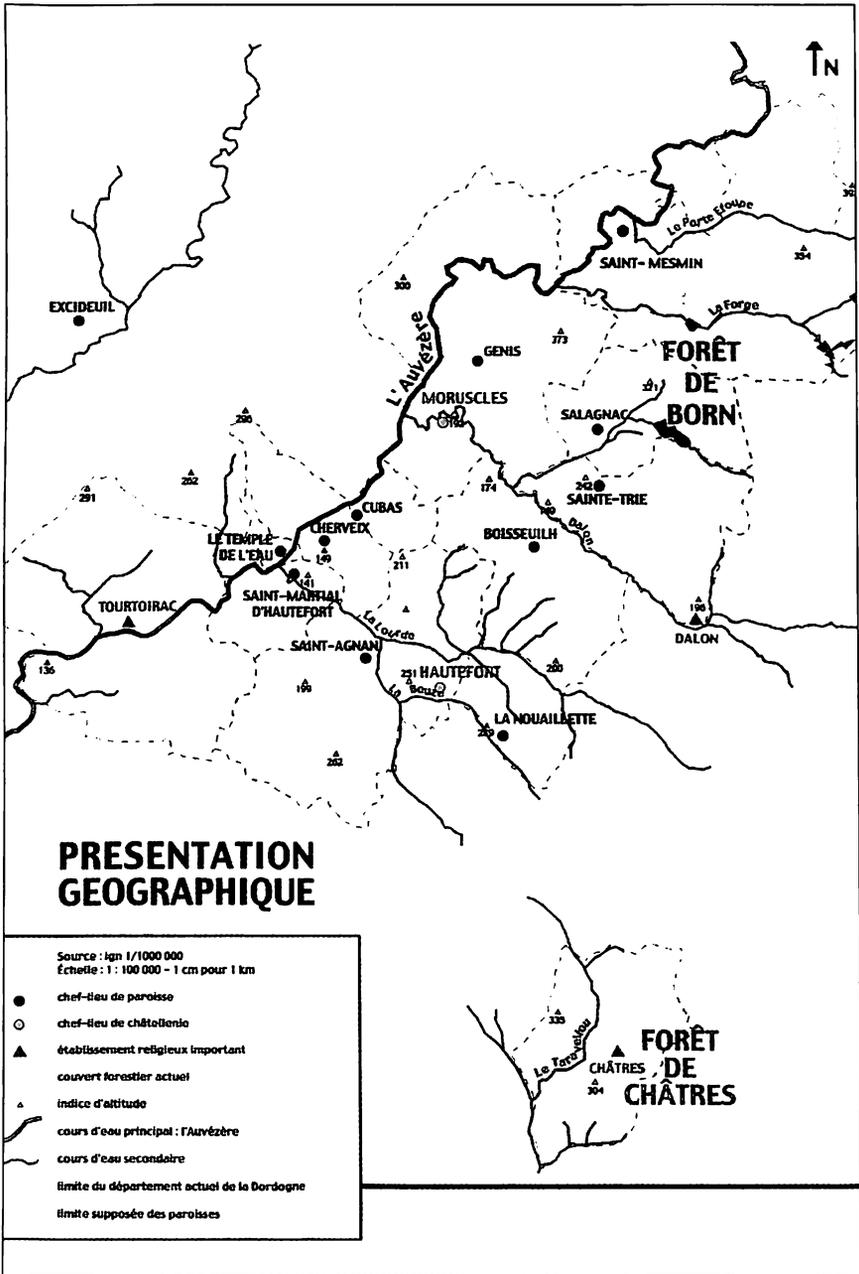
par Pauline DEVAUX

Définition du sujet

Cette étude eut pour objet d'établir l'histoire de l'occupation du sol du pays d'Hautefort et de la forêt de Born au Moyen Age. Ce travail de recherche permet de mettre en évidence – pour une époque bien définie – la nature de l'occupation humaine dans un lieu déterminé avec, en particulier, tous les aménagements créés par l'homme sur son milieu naturel.

Ainsi, une histoire de l'occupation du sol d'une région pourrait être comparée à une photo prise en instantané de cette même région. Cette « photo » devrait être alors la plus fidèle, la plus nette et la plus détaillée possible.

* Maîtrise d'histoire médiévale sous la direction de Bernadette Barrière, université de Limoges, 2003.



En définitive, seule l'emprise humaine doit être prise en compte : le fonctionnement de la société est exclu du sujet.

Dans le cadre d'une occupation médiévale du sol, trois grands centres d'intérêt se différencient : l'occupation religieuse, l'occupation seigneuriale et l'occupation rurale.

– l'occupation religieuse : son étude permet de reconstituer la mise en place du réseau paroissial mais surtout de découvrir le mouvement religieux qui fut à l'œuvre dans la région donnée : les communautés religieuses qui s'y établirent, leurs différentes possessions, les lieux de culte, etc. De même, les divers équipements culturels et hospitaliers (lanternes des morts, bonnes fontaines, maladreries...) sont à y intégrer.

– l'occupation seigneuriale : elle vise à recenser les sites fortifiés des plus anciens aux plus récents (mottes, châteaux forts, repaires) sans toutefois négliger de répondre aux questions suivantes :

- comment ces sites furent-ils aménagés ?
- quelles sont les familles qui occupèrent ces lieux ?
- quels espaces contrôlaient-ils ?

– l'occupation rurale et / ou de type urbain : il peut s'agir de repérer les villages attestés au Moyen Age comme de comprendre, par exemple, l'implantation d'un bourg lors de la période étudiée, sur un site précis. Il faut aussi découvrir le passage de la main de l'homme dans le paysage médiéval avec des aménagements créés sur le milieu naturel tels que les cultures, l'exploitation forestière, les étangs, les moulins, les voies de communication, etc.

C'est au nord-est de l'actuel département de la Dordogne, aux confins du Périgord et du Limousin, sur la rive gauche de l'Auvézère, que s'étend un pays de collines et de buttes : le pays d'Hautefort.

Hautefort, point culminant de l'histoire de ces lieux, est aujourd'hui un village d'un millier d'habitants dont la vie est rythmée par le flot ininterrompu de visiteurs venant découvrir le château du XVII^e siècle avec ses jardins à la française, classés Monuments historiques ainsi que son musée de la Médecine. Le pays d'Hautefort est bordé à la lisière du département de la Corrèze par la forêt de Born qui fut et demeure un important massif forestier.

Hautefort fut le chef-lieu d'une châtellenie regroupant au Moyen Age neuf paroisses qui faisaient partie de l'archiprêtré de Saint-Médard-d'Excideuil du diocèse de Périgueux : Saint-Agnan, Cherveix, Cubas, Saint-Martial-Laborie, La Nouaillette, Le Temple de l'Eau, Thenon, Azerat et Nailhac. Ces trois dernières paroisses citées ne furent pas incluses dans cette étude.

Le *castrum* d'Hautefort est mentionné dès le X^e siècle dans les textes. Quatre familles se sont succédé à la tête d'Hautefort : les Lastours, les Born, les Faye, les Gontaut qui prirent le nom d'Hautefort.

Le premier seigneur d'Hautefort qui nous soit connu est Guy de Lastours dit le Noir, aux environs de l'an Mil. Il était seigneur de Lastours ¹, Terrasson et Hautefort. Au XI^e siècle, Hautefort est donc dans la mouvance des vicomtes de Limoges. En 1160, le mariage d'Agnès de Lastours avec Constantin de Born apporte la terre d'Hautefort dans la maison de Born. Entre 1160 et 1170, Constantin de Born et son frère le troubadour Bertrand de Born sont co-seigneurs d'Hautefort. En 1212, le fils de Bertrand de Born prête hommage au roi de France, Philippe Auguste. Pendant la guerre de Cent Ans, le château d'Hautefort est pris plusieurs fois par les Anglais. A l'aube des Temps modernes, la forteresse féodale commence à se transformer au goût de la Renaissance.

La châtelainie de Moruscles ² s'inscrivait, quant à elle, dans les limites de la forêt de Born. Elle regroupait cinq paroisses : Saint-Mesmin, Génis, Salagnac, Sainte-Trie et Boisseuilh. Ces paroisses relevaient du diocèse de Périgueux : elles étaient intégrées à l'archiprêtré de Lubersac. La châtelainie de Moruscles appartient à la vicomte de Limoges dès le X^e siècle. Le *castrum* de Moruscles fut toujours sous le contrôle direct du vicomte de Limoges. Au cours de la guerre de Cent Ans, la forteresse de Moruscles eut une importance certaine. Elle fut l'enjeu des rivalités entre Capétiens et Plantagenêt de par sa position stratégique de frontière aux confins du Périgord et du Limousin, à la limite des possessions des rois de France et d'Angleterre. Pendant longtemps, le site fut le point d'appui d'un bastion anglais s'opposant au bastion français d'Excideuil. En 1430, Jean de Bretagne, seigneur de Laigle, envoyé du roi Charles VII, prend et rase la forteresse de Moruscles. Génis succède alors à Moruscles en tant que chef-lieu de châtelainie. Celle-ci restera en la possession de Jean de Bretagne puis de ses héritiers.

Deux établissements religieux exercèrent un pouvoir influent dans ce pays de confins : l'abbaye bénédictine de Tourtoirac au sud-ouest d'Hautefort et, l'abbaye cistercienne de Dalon dans la forêt de Born, paroisse de Sainte-Trie. Un troisième établissement religieux fut étudié en raison de sa proximité géographique et de son importance méconnue : le chapitre de Châtres.

1. Commune de Rilhac-Lastours, canton de Nexon (Haute-Vienne).
2. Moruscles, écart, commune de Génis.

La documentation

Les principales sources d'informations concernant le pays d'Hautefort et la forêt de Born au Moyen Age furent pour ce travail d'étude :

- le cartulaire de l'abbaye de Dalon³ : il fut reconstitué par les soins de Louis Grillon à partir de plusieurs copies des XVII^e et XVIII^e siècles. Il donne de multiples renseignements sur l'environnement de l'abbaye aux XII^e-XIII^e siècles.

- les archives du prieuré de Cubas, ordre de Fontevrault. Elles se composent de 13 liasses qui concernent « le domaine de Cubas » depuis 1271 jusqu'au XVIII^e siècle.

- la collection Périgord de la Bibliothèque nationale, consultable sur microfilm aux Archives départementales de la Dordogne.

- les archives de la famille de Boysseulh.

- le fonds d'Hautefort, consultable après une demande d'autorisation aux Archives départementales du Maine-et-Loire. Ce fonds - exceptionnel par son volume, il se compose de 107 liasses - réunit des actes depuis le XII^e siècle jusqu'au XVIII^e siècle.

La richesse de ces sources précédemment citées ne permet pas de combler les lacunes rencontrées par ailleurs. Ce sont principalement :

- des archives quasi-inexistantes pour l'abbaye de Tourtoirac et le chapitre de Châtres ou très partielles pour l'implantation templière du Temple de l'Eau.

- en dehors du cartulaire de Dalon, peu de sources concernent le territoire couvert par la forêt de Born au Moyen Age.

Les débuts de l'occupation du sol et du peuplement

Sans trop s'attarder sur ces époques les plus reculées (préhistoire, protohistoire, époque gallo-romaine), il semblerait que les occupations humaines les plus anciennes se soient concentrées le long de la vallée de l'Auvézère. La couverture forestière était, en ces temps-là, un élément important du paysage à commencer par l'antique sylvie primitive sise au nord-est d'Hautefort, dénommée plus tard forêt de Born.

Le Haut Moyen Age et la création des paroisses

C'est au cours de cette période charnière que s'est constitué peu à peu un réseau de circonscriptions ecclésiastiques : les paroisses. Les données archéologiques, la forme et la taille des paroisses ainsi que l'analyse des vocables sous lesquels les églises furent placées, aident à situer la période de

3. *Cartulaire de Dalon (1114-1247)*, éd. par L. Grillon, Bordeaux, 1962.

leur création ⁴. L'étude réalisée sur les paroisses du pays d'Hautefort et de la forêt de Born démontre que la mise en place du réseau paroissial s'est faite plutôt lentement à quelques exceptions près comme Tourtoirac ou Saint-Mesmin qui apparaissent être des paroisses de première origine créées avant le VI^e siècle. Les autres furent des créations plus tardives, établies entre le VIII^e et le XII^e siècle, voire même le début du XIII^e siècle en ce qui concerne la paroisse du Temple de l'Eau.

L'essor médiéval : l'occupation du sol et le mouvement religieux

Trois grands établissements religieux encadraient la région du pays d'Hautefort et de la forêt de Born au Moyen Age : l'abbaye de Tourtoirac, le chapitre de Châtres, l'abbaye de Dalon.

Assise dans un vallon au bord de la rive gauche de l'Auvézère, l'abbaye Saint-Pierre de Tourtoirac fut établie près d'un lieu de franchissement de la rivière. Elle a été fondée par Guy, vicomte de Limoges (988-1025) en 1025. Il plaça l'établissement sous la règle bénédictine et le donna à l'abbaye Saint-Pierre d'Uzerche. Le vicomte dota l'abbaye dès sa fondation de nombreux biens. Le patrimoine abbatial ne cessa de s'agrandir au cours des siècles suivants. Il comprenait des églises curiales, des prévôtés et des prieurés. Ces différentes possessions se répartissaient principalement dans la châellenie d'Ans qui relevait de la vicomté de Limoges. Cependant, deux dépendances de l'abbaye de Tourtoirac étaient insérées dans la région qui nous occupe : la prévôté de Maumont, paroisse de Saint-Agnan, et le prieuré de Mureau, paroisse de Sainte-Trie.

A 11 kilomètres de distance au sud-est d'Hautefort, le chapitre de Châtres se situait au cœur d'une clairière sur un plateau boisé. Notre-Dame de Châtres était un chapitre de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin fondé en 1077 par l'entremise, semble-t-il, de l'évêque de Périgueux Guillaume de Montbéron ⁵. Le chapitre de Châtres avait la collation de plusieurs prieurés et cures qui se localisaient pour la plupart loin de Châtres dans le sud du Périgord.

En 1114 fut fondée l'abbaye de Dalon par Géraud de Sales, ermite du Périgord. Le désert de Dalon lui fut donné par les frères Géraud et Gouffier de Lastours. Ce dernier était seigneur d'Hautefort. L'abbaye de Dalon était située en lisière de la forêt de Born, sur le versant de la rive droite du Dalon, ruisseau affluent de l'Auvézère, dans la paroisse de Sainte-Trie à moins de 250 mètres des limites paroissiales de Segonzac en Corrèze et de Teillots en Dordogne. En 1162, l'abbaye Notre-Dame de Dalon fut rattachée à l'ordre de

4. Aubrun (Michel), *La paroisse en France des origines au XV^e siècle*, Paris, 1986, p. 14-15.

5. Dessalles (Léon), *Histoire du Périgord* (3 vol.), Périgueux, 1883-1886 ; (rééd.) 1 vol., Le Bugue, 1982, p. 250.

Cîteaux⁶. Sous l'abbatiat des premiers abbés de Dalon, l'abbaye se dote d'un important patrimoine agricole grâce à l'affluence des donations faites par les seigneurs locaux, des plus influents aux plus petits⁷. Les nombreux biens de l'abbaye se répartissaient autour d'exploitations agricoles regroupant des bâtiments d'habitation et d'exploitation. Dalon disposait de 27 granges réparties de la Saintonge au Lot en passant par le Périgord et le Limousin⁸. Quatre d'entre elles étaient implantées dans le pays d'Hautefort et la forêt de Born. C'étaient :

- la grange de l'abbaye (paroisse de Sainte-Trie)
- la grange de Fougeyrollas (paroisse de Génis)
- la grange de Laurière (paroisse de Génis)
- la grange de La Forêt (paroisse de La Nouaillette).

Ces trois grands établissements religieux connurent des temps de grande prospérité jusqu'au XIII^e siècle. Leur rayonnement économique dépassa les limites du nord-est du Périgord. L'influence marquée des abbayes de Tourtoirac et de Dalon sur le pays d'Hautefort et la forêt de Born conduisit à quelques heurts : bénédictins et cisterciens durent parfois composer pour trouver des terrains d'entente. Néanmoins, après une phase de développement rapide, ces établissements vont peu à peu décliner sous les coups répétés des guerres de la fin du Moyen Age : aucun établissement ne fut alors épargné.

Différents ordres vinrent compléter au cours du XII^e siècle l'implantation religieuse du pays d'Hautefort et de la forêt de Born. Ainsi, l'abbaye de Solignac détenait la prévôté de la Chassagne dans la paroisse de Sainte-Trie ; le chapitre de Saint-Yrieix avait à sa charge des biens dans la forêt de Born ; le chapitre du Chalard disposait du prieuré de Cornut, paroisse de Génis, tandis que le chapitre d'Aureil dirigeait le prieuré de Saint-Agnan, les chapelles d'Hautefort et le prieuré du Breuilh à la Reilhe dans la paroisse de Saint-Mesmin. Ce sont des ordres religieux limousins qui furent à l'origine des implantations monastiques ou canoniales dans la région. Seul le prieuré de Cubas, établi dans la première moitié du XII^e siècle, échappe à cette influence limousine. En effet, cet important prieuré double (il comprenait une communauté de moines et une autre de religieuses) appartenait à l'abbaye de Fontevrault.

Enfin, l'installation des chevaliers de l'ordre du Temple dans la plaine de l'Auvézère modifia quelque peu l'ordre établi des décennies précédentes

6. Grezillier (Adrien), « Notre-Dame de Dalon, une abbaye cistercienne oubliée », dans *Archéologia*, n° 64, nov. 1973, p. 60.

7. *Cartulaire de Dalon (1114-1247)*, éd. par L. Grillon, p. 26.

8. Grillon (Louis), « L'utilisation de l'eau dans trois monastères cisterciens de la Dordogne », dans *L'environnement cistercien de l'abbaye de Cadouin*, 2^e colloque de Cadouin 26 août 1995, Bayac, 1996, p. 47.

en raison de la création de la paroisse du Temple de l'Eau survenue entre le milieu du XII^e siècle et le milieu du XIII^e siècle.

Au cours de l'époque médiévale, l'encadrement religieux de l'espace fut accompagné par l'élévation d'églises paroissiales et la construction de divers équipements culturels tels que les croix de chemins, les lanternes des morts ou des chapelles. De même, parmi les établissements hospitaliers créés, on recense un hôpital à Hautefort et une maladrerie à Cubas.

L'occupation seigneuriale

Cette occupation seigneuriale fut relativement importante aussi bien dans la forêt de Born qu'autour d'Hautefort. Pour la première, on peut alléguer le fait d'être dans une marche-frontière : ces implantations ont joué un rôle dans sa mise en défense. Pour le second, Hautefort, chef-lieu de châellenie, fut leur centre de gravité.

C'est à l'approche de l'an Mil voire au cours de la première moitié du XI^e siècle que fut implantée la motte castrale de Moruscles dans la forêt de Born et c'est aussi dans ce lieu que le vicomte de Limoges choisit d'instaurer son autorité territoriale et de fixer le siège d'une châellenie. Celle-ci s'étendait sur cinq paroisses : Saint-Mesmin en partie, Salagnac, Génis, Sainte-Trie et Boisseuilh. La première mention du *castrum* de Moruscles n'apparaît que très tardivement dans les écrits : en 1308. L'emplacement de ce chef-lieu de châellenie dans un site si sauvage a répondu à des impératifs stratégiques et militaires afin de défendre une marche-frontière et de contrôler les voies de passages. Dans le même temps, on voit l'apparition dans les textes de certaines familles de *milites* installées dans la forêt de Born comme les Felez, les La Tour de Génis, les Colonges ou encore les Born.

Le *castrum* d'Hautefort, connu par les textes dès la fin du X^e siècle, fut bâti sur un site exceptionnel, une hauteur dont la vue dégagée s'étend aux quatre coins de l'horizon. Les sources écrites ou archéologiques ne fournissent que très peu d'éléments permettant de connaître la construction et l'architecture du château tel qu'il pouvait se présenter aux X^e-XII^e siècles alors qu'il était la propriété des Lastours puis des Born. Le site même d'Hautefort fut aménagé au cours des siècles médiévaux pour devenir un bourg castral. Le développement du bourg d'Hautefort aux XII^e et XIII^e siècles se fit d'ailleurs aux dépens de Saint-Agnan, chef-lieu de paroisse primitif.

Les archives permettent de connaître une partie des familles vassales des seigneurs d'Hautefort. Certaines possédaient une maison dans la basse-cour à l'intérieur de l'enceinte du château comme les Boysseuilh, les Mouney, les Luc, les Beauroyre ou encore les Vidal. La plupart était des vassaux chasés⁹ qui possédaient une motte dans le ressort du château.

9. Vassal ayant reçu de son seigneur un fief, un bien, un territoire, des droits. Le vassal doit en retour prêter hommage à son seigneur.

Les implantations castrales du premier âge féodal vont dans l'ensemble perdurer jusqu'à la fin du Moyen Age. L'ancienne motte laisse place simplement à une maison forte.

La colonisation de l'espace rural

D'une façon générale, il existe une très grande similitude entre le réseau de l'habitat rural tel qu'il se présente de nos jours ¹⁰ dans cette région et celui qui était en place à l'époque médiévale. La carte géographique des implantations des habitats ruraux était donc fixée, pour une large part, dès la fin du Moyen Age dans le pays d'Hautefort et la forêt de Born.

Une autre particularité de l'habitat médiéval réside dans la création de cluzeaux : des cavités aménagées dans le sous-sol de certains hameaux comme Les Broussilloux ou Les Vidaloux, commune d'Hautefort.

L'étude toponymique permet particulièrement de suivre l'essor du peuplement, de mesurer les progrès de l'occupation du sol au cours du Moyen Age et de distinguer les différentes phases colonisatrices des espaces forestiers. Certains toponymes caractéristiques des défrichements effectués aux XI^e-XII^e siècles sont représentés dans cette région de confins : *Artigeas*, *La Nouaillette*, *Lasageas*, etc. De nombreux toponymes font allusion à la végétation naturelle des sous-bois : *Fougeyrollas*, *Le Buisson*, *La Brousse*, *La Chassagne*, etc.

Outre les productions agricoles communes aux campagnes médiévales (cultures des céréales, de la vigne), il est possible de suivre, ici, l'intensification de l'exploitation forestière de la forêt de Born au cours des siècles du Moyen Age.

De plus, les étangs étaient – et sont encore – nombreux dans la forêt de Born, partie de notre zone d'étude qui, par sa géologie et ses paysages, se rattache plus au Limousin qu'au Périgord. L'étang de Born (commune de Salagnac), déjà mentionné au XII^e siècle, demeure encore le plus vaste d'entre eux.

De même, les moulins à eau, qu'ils soient installés le long des cours d'eau ou situés au bord de la chaussée d'un étang, étaient fort nombreux. D'après la documentation écrite disponible, pas moins d'une trentaine de moulins ont pu être recensés dans le pays d'Hautefort et la forêt de Born.

A la fin du Moyen Age, l'extraction du minerai de fer et le travail des forges commencent à se développer. Hautefort, la vallée de l'Auvézère et la forêt de Born furent reconnus à l'époque moderne comme le pays des forges. Les différentes matières premières indispensables au bon fonctionnement des forges étaient rassemblées sur place : le minerai de fer, le bois, l'eau des cours d'eau.

10. Ecart, hameaux et villages.

Le réseau des voies de communication se compléta à cette époque grâce aux chemins médiévaux locaux. D'autre part, une importante voie de communication à longue distance reliant Limoges à Cahors ¹¹ traversait du nord au sud le pays d'Hautefort.

Conclusion

Arrivés au terme de ce travail d'étude, il nous a semblé intéressant d'avoir pu mettre en lumière dans l'histoire de ce pays aux confins du Périgord et du Limousin ce qui restait en quelque sorte dans l'ombre du château d'Hautefort. Car Hautefort évoque facilement pour la plupart un lieu remarquable, un château, ou encore la figure d'un troubadour « turbulent » : Bertrand de Born. Mais, que dire de son pays ?

En général, on pense moins aux importants établissements monastiques que furent les abbayes de Tourtoirac et de Dalon. On ignore complètement l'existence du château de Moruscles. On oublie l'installation des Templiers au bord de l'Auvézère comme on méconnaît l'importance de l'activité des forges et de l'extraction minière dans cette région. Grâce aux sources disponibles, nous avons voulu porter un éclairage nouveau sur l'occupation du sol de ce pays de confins.

Que dire donc de cette région au Moyen Age ?

L'essor médiéval fut décisif : l'emprise du sol, qu'elle soit religieuse, seigneuriale ou rurale, fut très intense entre le XI^e et le XIII^e siècle. Elle fut d'autant plus remarquable que l'occupation pré-médiévale du sol semblait assez lâche.

Qui dit essor, dit dynamisme. C'est d'abord un dynamisme économique qui se dessine tout au long des siècles médiévaux avec :

- le développement de l'exploitation rurale et surtout forestière,
- la naissance d'un bourg castral au pied du château d'Hautefort,
- l'évolution des activités non agricoles : moulins, forges....
- un réseau de voies de communication bien établi. L'axe Limoges-Cahors permettait des échanges interrégionaux.

L'influence limousine fut prédominante pour ce qui touche à l'occupation du sol de cette région de confins.

Ainsi, à l'aube du XXI^e siècle, le pays d'Hautefort et la forêt de Born restent empreints profondément par cet héritage médiéval.

P. D.

11. Fournioux (Bernard), « Contribution à la connaissance des grands itinéraires médiévaux périgordins », in *Archéologie médiévale*, t. XVII, Rouen, 1987, p. 127-141.

VIENT DE PARAITRE

Pascal Raux, *Animisme et arts premiers : historique et nouvelle lecture de l'art préhistorique*, Fontaine, éd. Thot, 2004, 299 p., illustrations, 23 €.

« Mon propos est l'Art, sa genèse, ses acteurs, ses utilisateurs et les motivations profondes qui l'ont vu naître ». Tel est, défini par l'auteur, l'objet de cet ouvrage dense et cependant d'une agréable lecture compte tenu de la complexité des sujets traités. Il se rapporte, bien évidemment, à l'art préhistorique dans son acception la plus large en ce qu'il aborde des formes plus récentes de l'art dit

« premier » en Afrique et Océanie principalement. Précisons toutefois que le paléolithique supérieur dans l'arc franco-cantabrique reste l'axe autour duquel s'ordonne toute la démonstration.

Des considérations générales sur l'art aussi bien pariétal que mobilier, approche, chronologie, techniques et support, composent les cinq premiers chapitres.

Suit une chronologie, particulièrement bienvenue, de la recherche du XIX^e au XXI^e siècle, avec récapitulation commentée et discutée des différentes théories élaborées pour expliquer le sens et les motivations d'un art énigmatique.



Enfin, Pascal Raux développe et structure sa propre théorie. A partir des travaux de Jean Clotte, Lewis-Williams et autres préhistoriens professionnels ou non, sur l'application à l'art préhistorique de l'animisme et du chamanisme qui en découle, il s'emploie à démontrer que le « voyage vers le monde autre », celui qui permet au chaman d'entrer en étroite relation avec les forces de la nature, constitue le principal vecteur des représentations animales et humaines et signes symboliques. Sans doute, sa démonstration peut-elle prêter à contestations : assimilation trop poussée des arts pariétaux et mobiliers, assertions pas toujours convaincantes tel, par exemple, le rôle primordial attribué au cheval « instrument du voyage », interprétations discutables. Mais l'abbé Breuil, A. Leroi-Gourhan et autres savants sont-ils indemnes de critiques analogues ?

Le grand mérite de l'ouvrage de Pascal Raux est d'ouvrir une voie nouvelle à la recherche préhistorique.

L'illustration abondante, variée et toujours en prise étroite avec le texte, constitue un autre mérite. S'y ajoutent en fin d'ouvrage, une bibliographie aussi importante que complète et un glossaire qui atteste, s'il en était besoin, du grand nombre de sites analysés ou mentionnés.

Ajoutons, pour finir, que Pascal Raux est un préhistorien de terrain, consciencieux et doué d'un sens de l'observation particulièrement développé qui lui permet de détecter des figurations souvent peu lisibles. Ses relations amicales et savantes avec de nombreux spécialistes, français et espagnols notamment, lui ont été une précieuse source d'informations. C'est toute une vie de méditation sur l'art paléolithique qu'il nous livre ainsi. Qu'il en soit donc chaleureusement remercié.

Michel Soubeyran

Jean-Jacques Gillot et Jacques Lagrange, *Le partage des milliards de la Résistance*, Périgueux, Pilote 24 édition, 2004, 315 p., 23 €.

Les auteurs ont déjà manié la plume ensemble. En effet, ils sont co-auteurs de *L'Épuration en Dordogne selon « Doublemètre »*¹.

Les lecteurs, passionnés de la période résistante, en savaient beaucoup de l'enlèvement des milliards effectué par les maquisards le 26 juillet 1944 en gare de Neuvic (Dordogne), au détriment de la Banque de France. Mais il y eut aussi de semblables opérations à Libourne, à Agen, à Villeneuve, à Nîmes, à Chamalières, etc. En tout, pour pas moins de 15 milliards de francs (valeur 1944).

Ce que l'on connaît moins, c'était entre quelles mains cette fortune avait-elle échoué !

La rumeur publique, soixante ans après les faits, voit toujours dans certaines réussites des enrichissements indus, relevant de ce hold-up.

Jean-Jacques Gillot et Jacques Lagrange, à l'aide d'archives inédites (tant publiques que privées) – de la Cour des comptes à l'Inspection des finances, des documents gouvernementaux, des Renseignements généraux à la Cour de cassation – dévoilent un cheminement fantastique.

Il y a bien eu des individus peu scrupuleux qui ont puisé dans le « trésor de la Résistance » à des fins personnelles pour constituer leur propre patrimoine. D'autres se sont empressés de détourner une partie de ces fonds, détenus par les résistants, pour établir le renouveau des courants de pensée et les ambitions politiques des anciens de la III^e République.

Dès septembre 1944, le gouvernement a lancé des enquêtes. Durant une bonne décade, tous les efforts d'investigation se sont enlisés.

Jusqu'à ce jour, rien de public n'avait été publié sur ces faits.

Est-ce l'ouverture d'un débat ?

La rédaction



1. Pilote 24 édition, 2002.

Brigitte et Gilles Delluc, *Jean Filliol, du Périgord à la Cagoule, de la Milice à Oradour*, Périgueux, Pilote 24 édition, 2005, 178 p., ill., 23 €.

C'est une série de faits les plus stupéfiants et les moins connus, que l'on puisse écrire sur la France de 1936-1944. Mais quel homme pouvait être à la base de ces sinistres affaires ? On retrouve en filigrane derrière toute cette tragédie un Bergeracois. Et, comme le notaient déjà Brigitte et Gilles Delluc ¹, il y a peu, dans notre *Bulletin* ², la vie de cet homme n'a jamais été écrite.



Les auteurs donc, archéologues méthodiques et historiens scrupuleux, développent et illustrent toute cette histoire rocambolesque. Elle nous apporte de nombreuses et passionnantes révélations, avec une inaltérable verve et une impressionnante documentation : 150 références bibliographiques toutes appelées dans le texte.

On se contentera de donner ici quelques points de repère pour jalonner cette dramatique aventure.

Jean Filliol est alors un jeune Bergeracois, papetier à Paris. Monarchiste, il abandonne l'Action française. Le 6 février 1934, il est au premier rang, avec ses hommes, pour essayer de prendre le Palais-Bourbon. Un peu plus tard, il blesse grièvement Léon Blum, faute de pouvoir le tuer. Il fonde bientôt une société secrète, la future Cagoule, pour susciter une révolution. Il est certes très actif, mais préfère choisir un paravent pour diriger ce complot. Ce sera Eugène Deloncle. Filliol tire les ficelles et deviendra vite l'homme de main, le tueur en série dans l'ombre.

La Cagoule reçoit l'aide de nombreux industriels à l'époque du Front populaire. Pour se procurer des armes automatiques, il faut s'attacher la reconnaissance de Mussolini et de Franco et s'assurer la complicité d'une partie des cadres de l'armée française. Filliol exécute au poignard, successivement, une « taupe » soviétique, deux Italiens antifascistes et un nombre encore inconnu de « traîtres » à son mouvement. Il organise et

1. USM 103 - FRE 2676 du CNRS.

2. Tome CXXXI, 4^e livraison, 2004, « Le Bergeracois Jean Filliol, homme de main de la Cagoule » par Brigitte et Gilles Delluc.

commet d'innombrables attentats à Paris contre des immeubles du Patronat, des magasins, des trains, les hangars d'un aérodrome, tout cela pour provoquer des réactions anticommunistes ou pour servir la cause de Franco. Il fomente même un putsch pour « prendre » la capitale, avec l'aide des éléments les plus activistes de l'armée. Tout était prêt et cette opération faillit réussir...

La police finira par mettre la main sur des arsenaux clandestins considérables, par appréhender les principaux comparses, sauf l'insaisissable Filliol. Mais tous seront relâchés lors de la déclaration de la guerre en 1939, pour ne pas porter préjudice aux chefs de l'armée française.

Jean Filliol, réfugié en Espagne, revient en France en 1940, alors que nombre de Cagouards participent au gouvernement de Vichy. Il fait partie des plus engagés dans le collaborationnisme parisien. Il commet à nouveau divers attentats, y compris une agression contre Serge Reggiani, lors de la représentation d'une pièce de Jean Cocteau, jugée à son goût immorale. Il est probablement à la base de l'attentat de Versailles contre Pierre Laval et Marcel Déat et, vraisemblablement, du meurtre d'Eugène Deloncle, habituellement attribué à la Gestapo.

Prié par Vichy de se faire oublier, il devient un des chefs les plus sanguinaires de la Milice à Limoges puis à Clermont-Ferrand. C'est lui et ses sbires qui ont choisi et indiqué aux SS de la division *Das Reich* le village d'Oradour-sur-Glane pour y commettre le massacre que l'on sait, afin de terroriser les populations et de les empêcher d'aider les maquisards.

Lorsque tous les collaborationnistes gagnent l'Allemagne à la Libération, Filliol imagine, avec le gouvernement fantoche réfugié outre-Rhin, d'envoyer des « maquisards blancs » en France pour essayer de reprendre le pouvoir.

Avec les derniers miliciens, jugés inaptes à combattre en Poméranie et à Berlin, l'irréductible Filliol ira même faire la chasse aux partisans italiens en Lombardie. Tous ces hommes seront capturés... sauf lui. Malgré une blessure, il parviendra à gagner l'Espagne. On sait qu'il trouvera là-bas un emploi dans une grande société de cosmétiques. Mais le mystère demeure : Jean Filliol ne fera plus jamais parler de lui.

La rédaction

NOTES DE LECTURE

Thérèse Guiot-Houdart, *Lascaux et les mythes*, Périgueux, Pilote 24 édition, 2004, 352 p., 27,50 €.

Les peintres de Lascaux priaient-ils des dieux ? Depuis plus d'un demi-siècle, et la découverte de la grotte, les chercheurs tentent d'interpréter les fascinantes peintures.

La première explication venue évoquait un rituel de chasse. Or, l'homme de Lascaux se nourrissant essentiellement de viande de renne, comment expliquer qu'il n'y ait pas de figuration de cet animal ? D'autres accordèrent aux panneaux ornés une place majeure dans l'exécution des rites chamanistes. Certains préhistoriens ne souhaitent voir là qu'un sanctuaire d'invocations à la déesse de la fécondité.

L'auteur surprend par son interprétation audacieuse, et nouvelle, des peintures.

Mais comment sa réflexion est-elle perçue dans le milieu ? « Son essai de reconstitution d'une trame mythologique » paraît « tout à fait valable », analyse le préhistorien Jean Abélanet, ancien directeur du Musée de préhistoire de Tautavel.

Peut-on par ailleurs voir au fil des pages une correspondance avec la réflexion d'André Leroi-Gourhan qui écrivait dans *L'Art des cavernes* : « Animaux et signes se comportent comme l'illustration d'un mythe » ?

Serge Avrilleau, *Cluzeaux et souterrains du Périgord, tome 1 (2^e partie)*, éd. Libro-Liber, 2004, 240 p., ill., 38 €.

Après une première partie sur les cantons du Sud de Bergerac parue en 1996, Serge Avrilleau nous livre le fruit de ses recherches et explorations dans le nord de Bergerac. Sont présentés, à l'aide d'un plan, d'un texte et d'une bibliographie, tous les cluzeaux et souterrains connus des cantons de Bergerac, La Force, Lalinde, Sainte-Alvère, Vélignes, Villamblard, Villefranche-de-Lonchat. Nous pouvons déjà avancer que l'auteur, homme de terrain et de plume prépare de nouveaux titres qui compléteront cet indispensable inventaire.

Michel Combet et Robert Hérin (textes réunis par), *Château et guerre*, actes des rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord (septembre 1998), Pessac, Ausonius éditions, 2004, 254 p., ill., 30 €.

Anne-Marie Cocula et Michel Combet (textes réunis par), *Le château au féminin*, actes des rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord (septembre 2003), Pessac, Ausonius éditions, 2004, 286 p., ill., 30 €.

La publication des actes de ces Rencontres, devenues incontournables, se poursuit. Parmi ces nombreuses communications de qualité, menées par des spécialistes, universitaires pour la plupart, relevons celles concernant le Périgord : « Le donjon et la forteresse de Castelnaud » (G. Séraphin) ; « Le château enjeu et cible de conflit familial : à propos des guerres privées de la maison de Bonneval au temps de Louis XIV » (R. Baury) ; « Le château de Jumilhac : un château au féminin. Témoignage » (H. de la Tour-du-Pin Chambly) ; « Femmes et conservation du patrimoine familial dans le Périgord révolutionnaire » (C. Dauchez) ; « La maison des dames de la foi à Périgueux : étude archéologique » (A. Marin) et « Catherine, la sacrifiée, gardienne du château et du trésor des Albret » (A.-M. Cocula).

Atlas du patrimoine d'hier et d'aujourd'hui en pays Lindois,
association La Pierre Angulaire, 2001, 42 p., ill.

Après une présentation chronologique du pays de Lalinde (du Paléolithique à nos jours), sont évoqués les moulins, les cluzeaux, le petit patrimoine (puits, fontaines, fours à pains...), les grottes et abris, le patrimoine oublié, le patrimoine protégé et enfin le patrimoine nature (faune et flore). Chaque chapitre est fort judicieusement illustré d'une carte des implantations humaines, des édifices, des sites remarquables...

Un recueil indispensable pour qui souhaite découvrir le pays de Lalinde.

Michel Testut, *Paysages, attention fragile*, Périgueux, éditions La Lauze, 2004, 133 p., ill., 28 €.

Le propos n'est pas alarmiste, la colère n'est pas mise en mot... Cet ouvrage invite le lecteur à réfléchir avec simplicité sur le devenir de nos paysages. Pourtant, rarement le paysage n'aura autant souffert que ces trente dernières années et sa transformation profonde souvent irrémédiable provoque l'indignation. L'auteur évoque avec nostalgie un éden en perdition ; quant au « lecteur-promeneur », il constatera au gré des chapitres que le Périgord devient un « éblouissement terni ».

Annie Herguido, *Autour de Savignac-les-Eglises*, éditions du Roc de Bourzac, 2004, 102 p., ill., 25 €.

Après l'intéressante monographie sur Savignac-les-Eglises ¹, Annie Herguido nous donne à découvrir les alentours de ce même bourg. Invitation donc en trois parcours diversifiés d'un monde rural riche. Nous voici ainsi embarqués sur l'Isle à la découverte des moulins ou sur les sentiers dans différents hameaux au cours d'une randonnée. L'auteur, enfant du pays, sait comme personne combien la conservation du patrimoine, la transmission des recherches et l'écoute des « anciens » sont essentiels pour la découverte des richesses de nos campagnes.

Francis Gires (sous la direction de), *Physique impériale, Cabinet de physique du lycée impérial de Périgueux*, 2004, 199 p., ill., 30 €.

Ce catalogue exceptionnel, édité à l'occasion des expositions de Pau, Bordeaux et Périgueux, s'inscrit dans l'année mondiale de la physique avec la présentation des instruments scientifiques du cabinet de physique du XIX^e siècle du lycée impérial de Périgueux (aujourd'hui lycée Bertran-de-Born).

De manière très pédagogique, les premières pages sont une présentation de la physique et de son enseignement, des ouvrages de physique d'Adolphe Ganot, des origines du cabinet de physique et des professeurs de sciences physiques du lycée. Les chapitres à suivre présentent les instruments classés par disciplines (la pesanteur, l'hydrostatique, les propriétés des gaz, l'acoustique, la chaleur, l'optique, le magnétisme, l'électricité » statique, l'électricité dynamique). Puis vient la vie et l'œuvre du scientifique Jean Brossel et enfin l'index des instruments présentés par disciplines.

Francis Gires et ses différents collaborateurs ont su donner à l'ensemble des textes une lisibilité appréciable, enrichie d'une iconographie remarquable.

Ainsi, au fil des pages, le patrimoine scientifique retrouve honorablement toute sa place dans l'histoire.

La rédaction

1. *Savignac-les-Eglises, les chemins de l'histoire*, éditions du Roc de Bourzac, 1998.

LES PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIETE

- Pour alléger la 4^e livraison 2004 de notre *Bulletin*, la rubrique des *Petites Nouvelles* a été reportée à la première livraison de 2005. Certaines demandes paraissent donc aujourd'hui avec beaucoup de retard. Veuillez nous en excuser.

- Nos prochaines soirées bimestrielles auront lieu à notre siège, 18, rue du Plantier à Périgueux, à 18 h 30 : le 11 mai et le 13 juillet 2005. Les programmes seront annoncés au cours des réunions mensuelles et par voie de presse.

COURRIER DES LECTEURS

- M. David Redon, président du Groupe de recherches archéologiques et historiques de Coutras (B.P. 69, Mairie de Coutras, 33230 Coutras), donne des précisions sur le vieux logis présenté en couverture de la 3^e livraison 2004 de notre *Bulletin*. Il s'agit du château Bouffard (ou maison Rochon) à Saint-Christophe-de-Double (33). Le cliché photographique est dû au comte de Saint-Saud.

- M. Guy Soulié (86 bis, bd du Petit-Change, 24000 Périgueux) nous adresse une photographie prise par lui (fig. 1) et un commentaire pour enrichir la petite histoire de Périgueux : « Cette photographie représente l'atelier initial, sis au sommet de l'immeuble du 3 place Bugeaud, du très connu et apprécié photographe R. Gauthier, talentueux photographe de la « gentry » périgourdine des années 1930 à 1960 environ, qui réalisa



Fig. 1

également des portraits de stars de cinéma de l'époque. Il exercera ensuite au 29 bis de la rue Gambetta, à côté de la grande poste de l'époque et face au cinéma *Pathé* », devenu le *Rex*, aujourd'hui disparu.

- Mme Odette Gilbert Privat (41, rue Boulard, 75014 Paris) nous fait part d'un événement important : la place Gilbert-Privat a été inaugurée le 11 novembre 2004 dans le 14^e arrondissement de Paris, en hommage au grand sculpteur (Prix de Rome) et patriote que fut son mari. Le discours de M. Pierre Castagnou, maire du 14^e arrondissement et la réponse de Mme Odette Privat sont déposés à la bibliothèque. Ces discours soulignent l'attachement de Gilbert Privat pour Périgueux, où il épousa Mlle Odette de Puiffe de Magondeaux.

- M. et Mme Duhard (11, rue de la Garenne, 24490 La Roche-Chalais), en réponse à une demande de G. Delluc (*B.S.H.A.P.*, 2004, p. 439) sur le peintre Delavalle, écrivent : « Lors de la restauration du chemin de croix de la cathédrale Saint-Front de Périgueux, nous avons fait partie de l'équipe de recherches sur Lafon et Bertoletti et nous avons écrit à Salviac (Lot). Bertoletti est né le 24 août 1853 à Civiasco, non loin de Brescia. Lors de sa venue à Salviac, il logeait à l'auberge, dont il va épouser la jeune fille, Jeanne Montet. L'abbé Sépière, oncle maternel de sa femme, lui trouvera un emploi de professeur de dessin d'abord à Saint-Joseph de Sarlat puis à Périgueux. Il fut co-fondateur et secrétaire général de la Société des Beaux-Arts de la Dordogne de 1886 à 1935 (ADD : dossier de Mme Daguët, sa petite-fille). Il est mort à Périgueux le 22 avril 1941 et enterré au cimetière nord. Il eut treize enfants. Le nom *Della Valle* est mentionné dans l'acte de baptême d'une de ses filles en 1879, comme parrain et cousin ». Les recherches continuent sur Delavalle lui-même.

- Dr Gilles Delluc (place de l'Eglise, 24380 Saint-Michel-de-Villadeix) nous adresse deux notes relatives au charmant village de Liorac-sur-Louyre.

La première concerne une statue de Napoléon (fig. 2). Elle orne le faîtage d'une maison, sur le côté nord de la grande rue (route D32). La tradition locale rapporte qu'il y avait là une auberge. L'Empereur devait y descendre (en gagnant l'Espagne ?). Il ne vint jamais. En souvenir, on érigea cet épi de faîtage. G. Delluc se souvient que la chapelle du lycée de garçons de Périgueux abritait jadis, du côté de l'épître, une statue en plâtre polychromée de « saint Napoléon » (fêté le 15 août sous l'Empire), en uniforme, coiffé du petit chapeau et vêtu de la redingote grise. C'était au temps de l'abbé Arthur Jarry, inlassable chineur et collectionneur. Qu'est-elle devenue ?



Fig. 2



Fig. 3

La deuxième note concerne la maison natale du général Maurice Sarrazac, en face de la maison précédente. Maurice Sarrazac (1908-1974) était fils d'instituteur, compagnon de la Libération, héros de la 2^e DB lors des campagnes du Fezzan (avec les méharistes) et de toute l'épopée de la 2^e DB (avec le régiment de marche du Tchad) (fig. 3). Il participa ensuite aux opérations d'Indochine et d'Algérie (résumé de sa notice de l'Ordre de la Libération). La plaque sur sa maison natale porte *Sarzac* par erreur.

- Pour faire suite au bel article de Michel Carcenac sur Pierre Calès, un ancien épicier de Belvès (*B.S.H.A.P.*, 2004, p. 677-682). G. Delluc envoie deux photographies extraites d'un article de S. Gorceix (*Historia*, n° 117, 1956, p. 180-184) sur « la plus étrange permission de la guerre ». Elles sont de mauvaise qualité, mais intéressantes sur le plan anecdotique. L'une représente Pierre Calès et son épouse en 1937 devant leur épicerie (fig. 4) : l'autre figure une corvée au camp de Würzburg (Bavière) où fut détenu Pierre Calès (fig. 5).



Fig. 4



Fig. 5

- De la part de Sophie et Thomas Rossy-Delluc (70, Grande rue, 17670 La Couarde-sur-mer), voici un très bref épisode de la bataille de l'eau lourde en Dordogne. En juin 1940, pour fuir l'invasion allemande, les savants Irène et Frédéric Joliot-Curie prennent la route de l'Auvergne. L'une est sur la piste de la fission, l'autre songe à l'énergie nucléaire. Dans leur Peugeot (fig. 6) : des instruments scientifiques et toutes les substances précieuses de leur laboratoire. Irène, souffrant de tuberculose pulmonaire, est hospitalisée à Clairvivre, avec le gramme de radium de sa mère, Marie Curie. Là se trouvent les médecins de la faculté de Strasbourg. Pendant ce temps, Frédéric va à Bordeaux expédier le stock d'eau lourde en Angleterre et l'oxyde d'uranium

au Maroc. Il rejoint ensuite

Irène à Clairvivre où elle demeure jusqu'en septembre 1940. De retour à Paris, ils reprendront leurs travaux et participeront à la

Résistance, mais Irène

récidivera et devra être hospitalisée et opérée en Suisse en 1943 (extrait de Radvanyi P. : *Pour la Science*, novembre 2001 et février 2002, p. 70-85). A-t-on d'autres détails sur leur court séjour à Clairvivre ?



Fig. 6

- M. Michel Carcenac (m.carcenac@wanadoo.fr) nous écrit que, à sa demande, la plaque « rue Pierre-Thomas » à Belvès a été changée en « rue Saint-Pierre-Thomas, patriarche de Constantinople 1305-1366 ».

- M. Jean-Louis Leclair (6, bd Montaigne, 24100 Bergerac) adresse quelques notes sur Gérard de Chaunac-Lanzac (maire de Vitrac depuis 1988), relevées dans son livre de souvenirs *La Vie m'a fait crédit*. G. de Chaunac-Lanzac participa à la libération de Paris, dans les rangs de la 2^e DB, avec son char *Cyrano de Bergerac* (fig. 7), puis il servit en Indochine, au Maroc, dans les



Fig. 7

affaires indigènes, et en Algérie. Interrogé par le général Leclerc sur la signification d'un tel surnom donné à un blindé, il lui déclara : « Mon général, c'est parce qu'à la fin de l'envoi, je touche ».

- B. et G. Delluc ont interrogé le préhistorien Robert Bégouën pour connaître ses éventuels liens de parenté avec un comte Bégouën, ancien propriétaire du château de Bellégarde à Lamonzie-Montastruc : « Il ne s'agit pas de mon grand-père (le comte Henri [ami de l'abbé H. Breuil]), ni de son père (Maximilien, comte Bégouën). Il peut s'agir de Marcel, frère d'Henri, ou de Paul, père de Maximilien... Seul, le prénom permettrait de retrouver sa trace dans les archives de Pujol. »

- De même, ils ont cherché à préciser si le siège de la S.H.A.P. avait servi en 1939 à abriter des objets précieux du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris, comme on le dit parfois. Les protagonistes auraient été le Pr Edouard Bourdelle, mammalogiste du Muséum et périgordin d'origine, et Mme H. Desrosiers, née Bourdelle, qui faisait fonction de secrétaire du marquis Gérard de Fayolle, alors président de notre compagnie. M. Arnaud Hurel, historien du Muséum, indique que, de façon générale, en 1939, tout comme en 1914, certains professeurs du Muséum ont fait mettre à l'abri certaines pièces des collections. Chacun semble s'être débrouillé comme il a pu. Pour le moment, il n'a trouvé aucune trace d'un éventuel dépôt à Périgueux.



Fig. 8

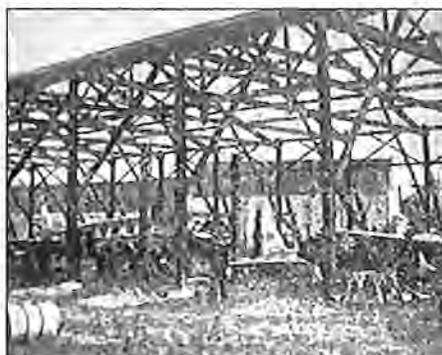


Fig. 9

- B. et G. Delluc, depuis la parution des *Mélanges à Jacques Lagrange* (B.S.H.A.P., 2004, n° 4), ont déniché, entre autres, deux nouveaux clichés concernant Jean Filliol. L'un représente *L'échauffourée de Clichy* (fig. 8) : devant un cinéma, en mars 1937, une manifestation d'anciens combattants se solde par cinq morts et près de quatre cents blessés. Des provocateurs de la Cagoule ont tiré. Le second cliché figure *Le plasticage de Toussus-le-Noble* (fig. 9). En août 1937, sur cet aérodrome, des avions destinés aux républicains espagnols sont détruits au plastic par Filliol... Un ouvrage *Jean Filliol, du Périgord à la Cagoule, de la Milice à Oradour* vient de paraître aux éditions Pilote 24.



Fig. 10

- G. Delluc a relevé des origines bergeracoises à l'inventeur des lames Gillette (fig. 10). Un jour de 1895, le Canadien King C. Gillette (1855-1932) se plaint de son coupe-chou. Il achète, dans une quincaillerie de Boston, du ruban d'acier et quelques accessoires. Le rasoir mécanique à lame jetable est né. L'accueil est d'abord mitigé, mais la Première Guerre mondiale va lui assurer son succès. Les origines américaines de Gillette semblent remonter à 1630 avec Jonathan et Nathan Gillet, fils de William

Gillet, dont l'ancêtre serait un huguenot bergeracois : Jacques de Gylet ou Gillet, né vers 1520. Il aurait fui Bergerac au moment du massacre de la Saint-Barthélemy en 1572 et aurait d'abord séjourné en Ecosse avec sa famille (www.prodimarques.com/sagas_marques/gillette/gillette.php, ainsi que les sites américains consacrés à la généalogie des Gillette).

- Le Dr Biraben offre à notre iconothèque la copie d'une superbe photographie, provenant de sa bibliothèque personnelle (fig. 11). C'est un portrait de Mgr Chastaing, curé de la modeste paroisse de Bourniquel, lors d'une cérémonie organisée par ses collègues des paroisses voisines, pour célébrer sa nomination au titre de « camérier secret du pape, à titre surnuméraire ». Ce titre honorifique lui a été décerné en remerciement d'un don d'outils préhistoriques au musée du Latran. Le nouveau *Monsignore* porte, sur les épaules, la *manteleta* par-dessus son rochet.



Fig. 11

DEMANDE DES MEMBRES

- M. Valéry Bigault (Villevigneix, 24190 Neuvic), qui cherche des renseignements sur la bataille de Villemur et sur un certain Verdalon (*B.S.H.A.P.*, 2004, p. 438), nous demande de rectifier son adresse électronique : valery.bigault@cp.finances.gouv.fr

- M. et Mme Gibon (4, rue Président-Wilson, 24000 Périgueux) cherchent à identifier une carte-photo représentant une brochette de dames en chapeaux et en cheveux devant un bureau de tabac, au n° 4 d'une rue (fig. 12).



Fig. 12

Cette carte-photo a été postée de Périgueux en 1906. Pour un de nos collègues, il s'agit d'un débit de tabac « sec », c'est-à-dire qui ne servait pas de boisson, par opposition avec les tabacs « humides ». Le président hésite entre le 4 de la rue Limogeanne et le 4 de la place André-Maurois. M. Bojanic penche pour la deuxième proposition : ce tabac existerait toujours, près de la banque BNP, sur l'esplanade des « jets d'eau ». Le président fait remarquer, sur la devanture, une affiche des tournées Albert Dauville annonçant la représentation d'une revue appelée *Les Francs-maçons* : on voit trois têtes d'interprètes dans un triangle.

- M. et Mme Gibon nous demandent de les aider à identifier une autre photographie : un groupe de femmes devant un stand marqué *Foyer de la Paix* (fig. 13). Ils croient se souvenir que c'est un groupe d'institutrices pendant les années 1925-1930. Un collègue croit pouvoir identifier Mme Roulet et Mme Salme.



Fig. 13

- Le chanoine P. Pommarède (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux), à la suite de la communication de Mme Annie Herguido sur la filature Balan demande si Marguerite de Feletz, l'une des propriétaires du moulin de Saint-

Privat à Savignac-les-Eglises au XIX^e siècle, était parente de l'académicien Charles-Marie de Feletz, dont il a écrit la vie en 1995 (éditions Pilote 24).

- A la suite de la lecture d'un ouvrage de Michel Praneuf, *L'Ours et les hommes dans les traditions européennes*, le père Pommarède demande si l'on trouve bien des représentations d'ours à Laugerie-Basse, Teyjat, Limeuil et les Combarelles. C'est exact. Mais pour la Dordogne, il y en a davantage, le plus souvent à un seul exemplaire par site. Dans l'art mobilier paléolithique : Blanchard, Les Eyzies, Laugerie-Basse, Limeuil, La Madeleine, Péchialet. Dans l'art pariétal paléolithique : Les Bernoux, Les Combarelles, Comarque, Font-de-Gaume, Lascaux, Teyjat. Il s'agit le plus souvent d'ours brun (*Ursus arctos*) et non d'ours des cavernes (*Ursus spelaeus*) et jamais d'ours blanc (*Ursus maritimus*) (B. et G. Delluc).

- M. Nicolas Noël (11, rue du 26^e R.I., 24600 Ribérac) prépare un mémoire de maîtrise d'histoire sur « le passage de la S.F.I.O au P.S. en Dordogne (1968-1981) ». Il recherche tous documents concernant ce sujet.

- Mme Pascale Lagauterie (2, rue Léo-Lagrange, 24120 Terrasson-Lavilledieu) continue ses recherches sur les Périgordins émigrés. Elle recherche tous renseignements sur un certain Hyronde, boulanger-poète de Thenon, qui fut aussi clown et ventriloque. Selon le *Dictionnaire biographique* de Guy Penaud, il partit en 1861 aux Etats-Unis comme cordonnier.

- Le contre-amiral Bonne (84, avenue de Suffren, 75015 Paris) recherche toute information sur le château de Puymangou, canton de Saint-Aulaye.

AUTRES DEMANDES

- L'association *Mémoire du Fleix* (M. Roger Château, route du Mignon, 24130 Le Fleix) recherche tout renseignement sur l'abbé Théodore Pécout, auteur d'un ouvrage sur Périgueux et Le Fleix. Voir la *Bibliographie générale du Périgord* de A. Roumejoux (1897-1899) qui donne quelques éléments : né à Périgueux en 1837, curé doyen d'Hautefort, auteur de trois publications concernant la contrée du Fleix, Périgueux et Mgr du Lau. Voir la notice qui lui est consacrée (*B.S.H.A.P.*, 1895, p. 261), ses souvenirs sur Périgueux (*ibidem*, 1891, p. 92) et aussi le *B.S.H.A.P.* de 1927. On peut consulter aussi les archives de l'évêché à Périgueux. A noter que *La Mémoire du Périgord* fournit quatorze références à des articles ou notes divers sur Le Fleix. A consulter à la bibliothèque, au siège de la S.H.A.P., de même que le dossier « Le Fleix ».

- M. Jean-Daniel Brané (Les Hyvernats, 24150 Bayac) recherche tous renseignements sur : les Hyvernats, la chapelle Sainte-Catherine, la croix, le chemin de Sainte-Catherine, la fontaine de Saint-Loup et le cluseau attenant.

INFORMATIONS

- M. Francis Gires (3, rue des Chalets, 24000 Périgueux) nous donne des précisions sur les manifestations de l'année mondiale de la Physique en Dordogne. La remarquable exposition « Physique impériale. Cabinet de physique du lycée impérial de Périgueux » sera présentée à Périgueux, aux Archives départementales de la Dordogne, du 9 mai au 26 août 2005. Le programme des conférences est en cours d'élaboration.

- M. Jean-Louis Clergerie (jlclergerie@aol.com) annonce la parution de la 5^e édition du Précis Dalloz *L'Union européenne*, écrit en collaboration avec A. Gruber et P. Rambaud.

CORRESPONDANCE POUR LES « PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information par l'intermédiaire des « Petites Nouvelles », on peut écrire directement à Mme Brigitte Delluc, secrétaire générale, S.H.A.P., 16-18 rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : dellucbg@wanadoo.fr. Les illustrations photographiques peuvent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou sous forme numérisée en format JPG (qualité supérieure). Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS

Ouvrages

ESPÉRANDIEU (E.)

Inscriptions antiques du musée de Périgueux.

Paris-Périgueux, 1893, 123 p., 11 pl., 28 €.

ROUX (J.)

Inventaire du trésor de la Maison du Consulat de Périgueux.

Périgueux, 1934, 189 p., 23 €.

FAYOLLE (A. de)

Topographie agricole du département de la Dordogne.

Périgueux, 1939, 139 p., 23 €.

MAUBOURGUET (J.) et ROUX (J.)

Le livre vert de Périgueux.

Périgueux, 1942, 2 vol., 619 p., 45 €.

MAUBOURGUET (J.)

Sarlat et le Périgord méridional. t.3, (1453-1547)

Périgueux, 1955, 158 p., 23 €.

GOUHIER (H.)

Lettres de Maine de Biran au baron Maurice, préfet de la Dordogne.

Périgueux, 1963, 44 p., 11 €.

SECRET (J.)

Les "Souvenirs" du préfet Albert de Calvimont (1804-1858).

Périgueux, 1972, 160 p., 16 €.

Hommage au Président Jean Secret.

Périgueux, 1982, 71 p., 8 €.

FAILLE (R.), SECRET (J.), SOUBEYRAN (M.)

Iconographie de François de Salignac de la Mothe-Fénelon.

Périgueux, 1991, 109 p. ill., 15,50 €.

DELLUC (Brigitte et Gilles)

Léo Drouyn en Dordogne 1845-1851

Périgueux, 2001, 328 p., 500 dessins, gravures et plans, 53,35 €.

BOST (Jean-Pierre) et FABRE (Georges)

Inscriptions latines d'Aquitaine (I.L.A.)

Ausonius. Maison de l'Archéologie, Bordeaux III. Ouvrage publié avec le concours de la S.H.A.P. 2002, 304 p., 53 €.

Recueils d'articles

1899. *Les Noces d'Argent (1874-1899)*, Périgueux, 19 p., 12,50 €.

1913. *Actes du 5^e congrès d'histoire, d'archéologie et de géographie de l'Union des sociétés savantes du Sud-Ouest* (Périgueux 1913), Périgueux, 190 p., ill., 25 €.

1960. *Mélanges Géraud Lavergne*, Périgueux, 164 p., ill., 18 €.

1964. *Centenaire de la préhistoire en Périgord*, Périgueux, 187 p. ill., 19 €.

1981. *Périgueux, le Périgord, les anciennes industries de l'Aquitaine*, actes du congrès de la FHSO (Périgueux, 1978), Périgueux, 366 p., ill., 25 €.

1988. *Mélanges Alberte Sadouillet-Perrin et Marcel Secondat*, Périgueux, 283 p., ill., 23 €.

1991. *Haut Périgord et pays de Dronne*, actes du 6^e colloque de Brantôme (1990), Périgueux, 75 p., ill., 11 €.

1992. *Bergerac et le Bergeracois*, actes du congrès de la FHSO (Bergerac, 1990), 602 p., 79 ill., 23 €.

2002. *Du bien manger et du bien vivre*, actes du LIV^e Congrès d'Etudes Régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest, 505 p., 30 €.

Bulletins (6 livraisons par an de 1874 à 1943 4 livraisons par an depuis 1944)

- de 1874 à 1899 : 20 € l'un
- de 1900 à 1979 : 16 € l'un
- de 1980 à 2003 : 13,50 € l'un

*(10 % de réduction pour les livraisons d'une même année
+ table analytique)*

La directrice de la publication : Marie-Pierre Mazeau-Janot
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD
16-18, rue du Plantier – 24000 Périgueux
tél. / fax : 05.53.06.95.88
courriel : shap24@yahoo.fr

Commission paritaire n° 63667

IMPRIMERIE LA NEF-CHASTRUSSE
N° 9627

TARIFS 2005

Cotisation (sans envoi du Bulletin).....	20 €
Cotisations pour un couple (sans envoi du Bulletin).....	40 €
Cotisation et abonnement au Bulletin	50 €
Cotisations et abonnement au Bulletin pour un couple	60 €
Abonnement au Bulletin pour les collectivités et les associations	50 €
Droit de diplôme (uniquement pour les nouveaux adhérents).....	8 €

Il est possible de régler sa cotisation par virement postal au compte de la S.H.A.P. Limoges 281-70 W ou par chèque bancaire à l'ordre de la SHAP et adressé au siège de la compagnie (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux).

Les étudiants, âgés de moins de 30 ans, désireux de recevoir le Bulletin sont invités à le demander à la S.H.A.P. Ce service est assuré gratuitement sur présentation d'une carte d'étudiant (réservé à un abonnement par foyer).

Le secrétariat est ouvert du lundi au vendredi de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 17 heures **sur rendez-vous**.

Pour tous renseignements :

Tél./fax : 05 53 06 95 88

Courriel : shap24@yahoo.fr

Site internet : www.shap.asso.fr

Notre bibliothèque est à la disposition des membres chaque samedi de 14 heures à 18 heures.

SOMMAIRE DE LA 1^{ère} LIVRAISON 2005

- Conseil d'administration de la société 3
- Rapport moral 2004 (Brigitte Delluc) 5
- Rapport financier 2004 (Michel Bernard) 8
- Compte rendu de la séance
du 3 novembre 2004 15
- du 1^{er} décembre 2004 21
- du 5 janvier 2005 27

- Editorial : Physique, sciences physiques et physique appliquée 33

- François Chabaneau, un savant périgordin oublié (Robert Bouet) 37

- Périgord et Périgordins autour du traité de Brétigny de 1360.
Entre souverainetés françaises et anglaises. Fidélités et coureurs
d'aventures (Olivier Troubat) 109

- Dans notre iconothèque et les archives : L'étonnante grotte de
Rochereil (Grand-Brassac) (Brigitte et Gilles Delluc) 121

- Excursion du 25 septembre 2004 (Alain Ribadeau Dumas) 147

- Travaux universitaires : L'occupation médiévale du sol du pays
d'Hautefort et de la forêt de Born (Pauline Devaux) 155,

- Vient de paraître : Animisme et arts premiers, de P. Raux (Michel
Soubeyran) ; Le partage des milliards de la Résistance, de J.-J. Gillot
et J. Lagrange (la rédaction) ; Jean Filliol, du Périgord à la Cagoule,
de la milice à Oradour, de B. et G. Delluc (la rédaction) 165

- Notes de lecture : *Lascaux et les mythes* (T. Guiot-Houdart) ; *Cluzeaux
et souterrains du Périgord, tome 1 (2^e partie)* (S. Avrilleau) ; *Château et
guerre et Le château au féminin* (collectif) ; *Atlas du patrimoine d'hier
et d'aujourd'hui en pays lidois* ; *Paysages, attention fragile* (M. Testut) ;
Autour de Savignac-les-Eglises (A. Herguido) ; *Physique impériale,
cabinet de physique du lycée impérial de Périgueux* (F. Gires)170

- Les petites nouvelles (Brigitte Delluc) 173

Le présent bulletin a été tiré à 1 450 exemplaires.

Photo de couverture : François Chabaneau. Ce tableau (huile sur toile, 46 x 60 cm), actuellement dans une collection privée, a déjà été reproduit dans notre *Bulletin* en 1920 pour illustrer l'article de A. Dujarric-Descombes sur ce savant. Porté sur l'inventaire après décès, il est possible que ce tableau ait été peint lors de son séjour à Madrid, époque où les personnages plus ou moins célèbres de la cour de Charles III se faisaient peindre, en particulier par Francisco de Goya (cliché Madiès).

Prix public : 13,50 €